

J'AI
LU

POUR elle

PASSION INTENSE

BELLA ANDRE

Les Sullivan

Un souffle sur ta peau



BELLA
ANDRE

LES SULLIVAN – 8

Un souffle
sur ta peau

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Arnold Petit*



Andre Bella

Un souffle sur ta peau

LES SULLIVAN – 8

Collection : Passion intense
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Arnold Petit

© Bella Andre, 2015
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017
Dépôt légal : mars 2017.

ISBN numérique : 9782290126059
ISBN du pdf web : 9782290126073

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290126042

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Sur un coup de tête, Lori Sullivan quitte Chicago, laissant derrière elle son rêve de devenir danseuse. Le hasard la fait atterrir au milieu de pâturages, à Pescadero. Espérant tout recommencer à zéro, elle répond à une petite annonce ; devenir aide de ferme, n'est-ce pas l'idée du siècle ? Sur place, elle découvre en Grayson, son nouveau patron, un homme certes bougon mais terriblement sexy. Lori, qui espérait tirer un trait définitif sur l'amour et ses risques, pourrait bien se perdre entre les bras de son séduisant employeur...

Biographie de l'auteur :

Bella Andre a été saluée par la critique pour ses romances. Ses livres figurent parmi les meilleures ventes du New York Times, et sa saga Les Sullivan est célèbre dans le monde entier.

Couverture : © Denis Petrov / Shutterstock

Titre original

ALWAYS ON MY MIND

© Bella Andre, 2015

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

LES SULLIVAN

- 1 – La passion dans tes yeux
N° 10422
- 2 – Une nuit et puis...
N° 10702
- 3 – Comme une évidence
N° 10871
- 4 – Toi, et toi seule
N° 10919
- 5 – Si tu m'appartenais
N° 11286
- 6 – Elle m'a envoûté
N° 11291
- 7 – D'une seule caresse
N° 11296

Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Avant-propos](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Épilogue](#)

Avant-propos

Dès les premiers mots que je lui ai consacrés, Lori m'a fait rire. Cela fait des années que je présente aux lectrices des héroïnes fortes, pleines d'esprit et attachantes, mais Lori est unique. La Vilaine, comme on l'appelle, n'a jamais eu peur du risque et même en cas de chute, elle remonte toujours en selle. Même lorsqu'elle découvrira que tomber amoureuse est probablement le plus grand risque qu'elle ait jamais pris.

Une autre raison pour laquelle j'ai absolument adoré écrire ce livre ? Grayson Tyler. L'allure d'un cow-boy, une ferme à la campagne... C'est un homme à l'opposé de tout ce que représente Lori. Mais soyez certaines qu'il est bien le seul qui soit apte à conquérir son cœur (il a conquis le mien au passage !).

J'espère qu'il conquerra le vôtre !

Je vous souhaite une bonne lecture,

Bella

P.-S. : Beaucoup d'entre vous m'ont écrit pour me demander si l'histoire de Lori marquerait la fin de l'histoire des Sullivan et je suis très heureuse de vous annoncer officiellement que non ! Car j'ai écrit le premier tome de la série des Sullivan de Seattle : *The Way You Look Tonight*. Il se focalisera sur leur cousin, Rafe Sullivan – un détective privé super sexy – qui est au centre d'une fratrie de cinq frères et sœurs, tous et toutes à la recherche du grand amour. Et comme vous avez été nombreuses à le demander, une histoire très spéciale reviendra sur la rencontre de Jack et de Mary Sullivan. Sur ce, j'espère que l'histoire de Lori et de Grayson vous enchantera.

1

Lori Sullivan n'était pas du genre à chercher les ennuis – juré, craché !

C'était à croire que son surnom de « Vilaine » lui portait la poisse où qu'elle aille. Mais la jeune femme n'était pas en quête d'agitation ; au contraire, c'était de calme dont elle avait besoin.

Elle venait de débarquer à San Francisco, d'un vol en provenance de Chicago, et aucun membre de sa famille n'était encore au courant de son arrivée. Lori les aimait plus que tout au monde, mais elle ne se sentait absolument pas le courage de leur faire face, pour l'instant. Une mère, une sœur jumelle et six frères – la meilleure famille dont on puisse rêver ! S'ils apprenaient son retour, ils allaient la harceler pour tout savoir de son attitude récente – à savoir, pourquoi s'était-elle enfuie de scène en pleine représentation de danse ?

Comment en était-elle si certaine ?

Parce que, au moindre de leurs problèmes à tous et pendant vingt-cinq ans, Lori avait fait exactement la même chose, jusqu'à obtenir le moindre petit détail de leurs vies.

Ainsi, elle prit une décision. Une fois sa valise à roulettes récupérée, elle ne prit pas la direction des taxis pour rentrer chez elle, mais celle de l'agence de location de voitures, où elle fut accueillie par une jeune femme blonde très apprêtée derrière un comptoir.

— Bonjour ! Puis-je vous être utile ?

À vue de nez, la jeune femme devait avoir le même âge que Lori mais cette dernière se sentait dix ans de plus.

— Il me faut une voiture.

— Très bien. Pour combien de temps et pour quelle destination ?

Le sourire de la réceptionniste était aveuglant. Par chance, Lori s'était équipée de lunettes de soleil pour se protéger des rayons qui avaient filtré à travers le hublot de l'avion. Pourvu que la jeune réceptionniste ne pense pas qu'elle avait pleuré.

Car Lori s'y refusait. Ce qui s'était passé à Chicago, ce qui s'était tramé dans son dos depuis un an et demi déjà, ne lui tirerait plus la moindre larme. Pas question de pleurer sur son sort !

Lori n'était pas une pleurnicheuse !

Il faudrait bien plus qu'un petit ami infidèle et une carrière avortée dans la danse pour l'abattre, c'était certain.

Lori était jeune, en pleine santé et le monde lui ouvrait les bras.

Quoi qu'il arrive, elle finirait bien par trouver comment occuper les soixante-dix prochaines années.

Mais pour commencer et pour répondre à la question de la réceptionniste, où aller et pour combien de temps ?

Encore sous le coup de l'insomnie, Lori se secoua les méninges pour trouver une réponse appropriée.

— Où iriez-vous, à ma place ? demanda-t-elle.

D'abord étonnée par cette question inattendue, la réceptionniste prit soudain un air rêveur.

— À Pescadero.

Lori toisa la jeune femme par-dessus les verres teintés de ses lunettes.

— Pescadero, vous dites ?

Ayant vécu toute sa vie en Californie du Nord, Lori était bien passée par-là à un moment donné, mais dans ses souvenirs, il ne s'agissait que d'un coin de campagne perdu avec des fermes à perte de vue.

La jeune réceptionniste hochait énergiquement la tête.

— J'adore cet endroit, précisa-t-elle. Il y a des collines de verdure qui semblent s'étendre à l'infini, des moutons, des vaches et l'océan à deux pas des habitations !

Lori avait toujours vécu en ville et la vie citadine lui avait toujours convenu, d'autant que les activités propres à son travail de danseuse y étaient légion. Un bled à la campagne était bien le dernier endroit où la jeune femme se serait imaginée prendre une retraite impromptue.

— Ça me semble parfait, fit-elle. Combien de temps puis-je garder la voiture ?

La réceptionniste la regarda avec une curiosité renouvelée.

— Un mois, répondit-elle. Et j'aurai des papiers à vous faire remplir. Mais vous savez, Pescadero, on y passe une journée, tout au plus. Je ne vois pas pourquoi on voudrait y rester un mois complet !

Lori se posa la même question. Toutefois, elle sortit sa carte de crédit, remplit les papiers requis – principalement des assurances – et en quelques minutes les clés lui furent remises. Puis, s'éloignant du comptoir de l'agence, elle se tourna vers la jeune réceptionniste.

— Vous sauriez comment on s'y rend, d'ici ?

Une heure plus tard, alors qu'elle était certaine que la route bordée de pâturages n'en finirait jamais, Lori aperçut enfin le toit d'une maison. Tel un marin arrivant en vue d'une terre après des mois en mer, la jeune femme mit les gaz et s'engagea sur ce qui semblait être la grand-rue de la petite ville de Pescadero.

De toute évidence, la réceptionniste avait bien décrit l'endroit. Certes, il y avait là de grandes étendues d'herbes et d'adorables moutons. Mais elle avait aussi oublié de préciser combien l'endroit était calme... et loin de tout.

Le quotidien de Lori était fait de musique, d'immeubles et de fêtards. Il n'y avait rien de tout ça ici et la jeune femme s'en trouva très dépaysée. En route, elle avait bien essayé de mettre la radio, mais cela lui avait fait l'effet d'une *beat-box* en pleine église et elle avait renoncé.

Bien que son moral ne soit pas au beau fixe, le soleil, lui, l'était et après des jours et des jours de mauvais temps, Lori était bien décidée à en profiter. Comme le disait si bien Zach, son frère fondu d'automobile, par beau temps, rien de tel que d'aller à fond la caisse sur les routes ! À la seule différence que Zach avait plus l'habitude des Ferrari que des petites voitures de location. De plus, depuis que lui et Heather s'étaient fiancés, ses balades ne se faisaient plus en solitaire.

Lori se gara devant une épicerie d'où sortit une petite fille toute souriante, portant un énorme sac de nourriture pour chien. Derrière elle suivait un vieux monsieur en bottes et en jean, portant dans ses bras une niche flambant neuve. En voilà deux qui ne détonnaient pas dans le paysage !

Lori sortit de voiture et aperçut le chiot de la petite fille, attaché à un poteau tout proche. Le petit animal était si heureux de voir sa petite maîtresse le rejoindre qu'il en battit frénétiquement la queue, aussi vif qu'un petit cerf-volant en pleine tempête. La petite fille lâcha son encombrant fardeau pour s'emparer de l'animal et lui faire tout plein de bisous.

— Tu le gâtes trop, reprémanda son grand-père, ses yeux emplis d'amour.

Pour la seconde fois de la journée, les yeux de Lori se chargèrent de larmes muettes et elle replaça ses lunettes sur son nez. Habitée au soleil, elle les avait calées sur sa tête depuis son arrivée en ville.

Lorsqu'elle monta sur le trottoir, la petite fille et son grand-père la regardèrent comme s'ils n'en revenaient pas. Lori ne comprit pas ce qui les choquait tant. Puis elle se rappela sa tenue.

Un haut moulant rose, tombant à mi-cuisse, brodé de sequins multicolores, des collants opaques et des talons hauts pour la danse. Tout s'expliquait. Ce n'était pas une tenue ordinaire, qu'on soit ici ou ailleurs.

Lori avait oublié que, dans sa hâte à fuir Chicago, elle était passée en coup de vent à son hôtel pour récupérer ses affaires et avait sauté dans le premier vol pour San Francisco. Elle avait bien acheté une grande écharpe à l'aéroport pour se prémunir du froid mais il faisait si chaud ici qu'elle l'avait oubliée sur le siège passager de la voiture.

Le petit chien, lui, n'avait pas peur, bien sûr. Lori se pencha pour le caresser et il agita à nouveau sa queue de façon extatique.

— Comme il est mignon ! complimenta Lori. Comment s'appelle-t-il ?

— Jonas, répondit la petite fille.

— C'est un très joli nom !

Lori n'eut pas le temps de gratter le petit animal derrière les oreilles, car le grand-père prit sa petite-fille par les épaules, attrapa la laisse du chien et les entraîna tous les deux loin d'elle.

La jeune femme se tourna alors vers l'entrée de l'épicerie et soudain, le sol se déroba sous ses pieds. Elle réalisa que cela faisait bien vingt-quatre heures qu'elle n'avait pas mangé. Contrairement aux idées reçues, les danseurs et les danseuses mangent, et Lori était dotée d'un bon appétit, doublé d'un solide métabolisme.

Mais se nourrir n'avait pas été sa priorité, ces derniers temps.

Les pieds bien ancrés dans le sol, Lori pénétra dans le magasin avec une volonté renouvelée. Sur sa gauche s'étendaient des étagères chargées de nourriture pour animaux. Au milieu se trouvait un étalage de bottes, des jeans, des attirails de cow-boy, ainsi que des sous-vêtements et des chaussettes. Sur la droite, un comptoir avec compartiment réfrigéré pour le lait et les œufs, ainsi que des étagères remplies de boîtes de conserve.

S'emparant d'un paquet de chips, Lori se présenta à la caisse où un adolescent l'accueillit, rouge comme une pivoine.

— Est-ce que... je... je... (Il tira nerveusement sur le col de son tee-shirt.) Je peux vous aider ?

Bien qu'elle ait songé à retourner chercher sa grande écharpe, Lori ne put s'empêcher d'apprécier l'effet qu'elle avait sur ce jeune homme. Elle avait beau en avoir fini avec les hommes, elle apprécierait toujours d'être désirable à leurs yeux. Cela ne rendrait les râteurs qu'elle leur administrerait que plus jouissifs encore. Un traitement qu'elle ne réserverait pas aux adorables ados tels que celui-ci, bien sûr.

— Quel est votre meilleur sandwich ? demanda-t-elle.

Le garçon écarquilla les yeux, comme si Lori venait de l'entretenir à propos des axes de rotation de la planète Terre. Le pauvre ! Il luttait pour ne pas laisser son regard vagabonder sur elle, en particulier sur son décolleté, bien mis en évidence par sa tenue. C'était si adorable que la jeune femme eut envie de faire le tour du comptoir pour le prendre dans ses bras. Même si ce n'était que quelques instants d'adoration adolescente, Lori se sentait à nouveau belle, grâce à lui.

— Euh, je ne sais pas trop, répondit-il, déglutissant avec force et désignant derrière lui un menu écrit à la main sur un tableau. Le Muffuletta, peut-être ?

— Ça m'a l'air bien ! fit Lori en posant son paquet de chips. Et je vous prendrai aussi le café le plus fort que vous puissiez me servir.

Qui sait combien de temps elle allait rouler pour trouver un endroit où dormir ? Après tout, elle avait la voiture pour un mois.

Le jeune caissier accepta l'argent qu'elle lui tendait et Lori l'interrogea :

— Pouvez-vous m'indiquer les toilettes, s'il vous plaît ?

Cette question le fit lâcher les billets et il se cogna la tête sur la caisse en se redressant.

Abruti par la douleur, le jeune homme désigna l'arrière du magasin d'une main tremblante. Mieux valait le laisser respirer pendant qu'il préparait son sandwich. Il ne manquerait plus que sa tenue inappropriée lui fasse se couper un doigt par inadvertance.

Après un rapide tour aux toilettes, Lori se regarda dans le miroir. Elle aurait ri si ce que le reflet lui renvoyait n'était pas aussi horrible. Avec un professionnalisme à toute épreuve, la jeune femme fit un raccord maquillage et remit sa coiffure en ordre. Elle avait toujours souscrit à l'idée qu'une bonne apparence faisait un bon moral, mais aujourd'hui, il était clair que le mascara et le gloss seuls ne la feraient pas se sentir mieux.

En sortant des toilettes, elle prit le temps d'observer la boutique dans son entier. C'était un agréable petit magasin. Une « super épicerie » tout équipée pour les habitants. Il y avait même un stand de livres, étiqueté « Littérature Locale », où l'on trouvait des recueils de poésie, des romans, ainsi que quelques ouvrages sur les techniques d'agriculture. Ce rayon était le témoin d'une vraie petite communauté active, faite de fermiers et de familles vivant ici depuis probablement plusieurs générations.

Lori avait fait partie pendant si longtemps du milieu de la danse qu'elle n'avait jamais envisagé que le monde extérieur puisse posséder d'autres types de communautés aussi actives auxquelles elle aurait pu se rattacher. Mais la communauté des Sullivan prenait déjà tout son temps libre.

Maintenant, même la simple idée de danser lui flanquait des crampes à l'estomac. Son ex lui avait vanté ses talents de danseuse pendant si longtemps, pour finalement s'en servir pour la trahir. Autrefois, Lori ne dansait que pour son propre plaisir, mais ces derniers mois, elle avait été réduite au statut de pantin par Victor, ne dansant que pour lui plaire. Le temps qu'elle réalise que rien ne lui plaisait réellement, la jeune danseuse s'était vidée de toute réelle créativité, son cœur lentement remplacé par un vide abyssal.

En temps voulu, Lori trouverait une autre communauté où se ressourcer.

Retournant vers la caisse, la jeune femme vit un grand panneau couvert de tracts et d'annonces. Elle avait toujours été fascinée par les biographies et sa sœur Sophie, bibliothécaire de son état, lui en recommandait autant que faire se pouvait. Lire la vie d'étrangers était toujours un parfait moyen d'évasion et ce panneau était le moyen idéal de s'imaginer une autre existence. Lorsqu'elle avait remonté la grand-rue, Lori avait été surprise de découvrir une charmante petite ville, faite de façades de maisonnettes typiques de l'Ouest – une vraie couverture de magazine.

Au centre du panneau, elle lut une annonce, écrite d'une main ferme, masculine : *Cherche aide de ferme*. Jamais Lori n'avait imaginé un jour travailler dans une ferme. Son avenir avait toujours été tout tracé : celui d'une danseuse.

Mais comme elle ne danserait plus jamais, pourquoi ne pas s'essayer à autre chose ? Après tout, peut-être s'agissait-il là de sa nouvelle vocation.

Peut-être qu'avec plus de dix heures de sommeil par semaine, la jeune femme aurait davantage mûri sa décision.

Encore une fois, Lori ne cherchait pas les ennuis – juré, craché.

Mais pour la première fois de sa vie, elle se retrouvait sans projet excitant, sans réelle nouveauté à explorer.

Ce sentiment d'anticipation, proche de la peur, lui manquait.

Depuis toute petite, Lori avait toujours adoré monter dans les trains fantômes et elle traînait toujours ses frères et sa sœur au cinéma pour voir des films d'horreur. Mais travailler dans une ferme ? Qu'est-ce que ça pouvait bien avoir d'effrayant ?

Sa décision était prise : elle serait aide de ferme – la meilleure qu'on ait jamais vue à l'œuvre ! Pas pour le plaisir des autres mais pour le sien propre. À la fin de dures journées de labeur, Lori voulait pouvoir se sentir aussi fière qu'épuisée.

Elle arracha l'annonce du panneau et la posa sur le comptoir. Impulsive, mais pas bête, elle se renseigna auprès du jeune adolescent.

— L'homme qui a posé cette annonce, vous le connaissez ? Il est gentil ?

— Grayson ? Oui, il est très sympa !

Grayson. Ça sonnait bien. Probablement un vieux fermier, comme le grand-père qu'elle avait croisé devant la boutique, qui après cinquante ans de mariage et de dur travail avait besoin d'un peu d'aide avec son bétail. Lori n'avait pas la moindre idée de comment gérer ce genre de tâches, mais elle avait toujours été une élève zélée.

Avec un petit sourire en coin, elle demanda :

— Pourriez-vous m'indiquer comment me rendre chez lui ?

Pour Grayson Tyler, cette journée s'annonçait à merveille. Du travail du matin au soir à travers ses terres, à la faveur d'un soleil clément et au calme.

Lorsqu'il avait acheté cette ferme trois ans auparavant, la grange était à deux doigts de finir en petit-bois et la ferme elle-même n'était guère plus qu'un repaire de souris. C'était une bâtisse ancestrale de presque cent cinquante ans d'existence et elle avait apporté de nombreuses années de bonheur à ses propriétaires. Mais les jeunes générations l'avaient désertée, plus attirées par les lumières de la ville, les belles voitures et les conseils d'administration que par la terre durement cultivée par leurs ancêtres.

Grayson avait passé tout son temps à retaper cet endroit. Sa famille l'avait cru fou d'avoir quitté New York pour ce qu'ils appelaient « le trou du cul du monde ». Bien que San Francisco ne soit qu'à une heure de voiture, Grayson ne s'y rendait jamais. Trop de connaissances issues de son passé y passaient depuis New York, et l'opportunité de les croiser ne lui disait rien qui vaille.

C'était là l'un des avantages de cette ferme : le passé n'y avait plus cours. Seuls les animaux affamés comptaient et Grayson les nourrissait un par un avec patience, tout en essayant ses champs l'un après l'autre. D'ailleurs, le poulailler avait besoin d'être réparé et ses volailles gambadaient librement devant sa propriété, ce matin.

Tandis qu'il plantait au marteau l'un des poteaux du futur poulailler, Grayson entendit le vrombissement d'un moteur. La ferme était éloignée de la route, donc s'il l'entendait aussi bien, c'était que quelqu'un venait lui rendre visite.

Cette interruption de son apaisant quotidien le fit grincer des dents. Les habitants le connaissaient assez maintenant pour savoir qu'il préférerait qu'on le prévienne avant de venir. Les seules exceptions étaient des camions postaux, lui délivrant de temps à autre un paquet en provenance de New York.

Posant son marteau, le jeune fermier attendit l'arrivée de son indésirable visiteur. La voiture se présenta mais il ne la reconnut pas. Le soleil se réverbérait sur le pare-brise et il ne vit pas immédiatement le visage du conducteur, mais une cascade de cheveux bruns flottant par la fenêtre ouverte lui octroya un début de renseignement.

Une femme ? Ici ?

C'était bien sa veine, ça ! Une touriste égarée, probablement à la recherche du seul logis disponible en ville.

Peu habituée à être dérangée par des voitures, l'une de ses poules, une superbe Buff Orpington primée, étendit ses ailes et se dandina loin de la trajectoire du véhicule qui remontait l'allée de terre menant à la propriété. Mais la conductrice l'aperçut au dernier moment et bifurqua en catastrophe vers la gauche... défonçant allègrement l'un des poteaux que Grayson venait de planter.

2

La portière s'ouvrit à la volée et la conductrice s'extirpa du véhicule.

— Oh, mon Dieu ! Je suis navrée, vraiment ! Ce poulet a déboulé de nulle part ! Je réparerai votre enclos, c'est promis !

Grayson entendait les mots, mais aucune réplique ne lui vint. Il était trop abasourdi pour ça.

Cette fille était la plus belle qu'il ait jamais vue ! Elle avait de longs cheveux sombres cascasant sur ses épaules quasi nues, de grands yeux vifs, les pommettes hautes et des lèvres charnues et pleines à faire rêver un homme. Elle portait une tenue très près du corps et avec le soleil, on aurait pu la croire nue.

Et des jambes... interminables au vu de sa petite taille juchée sur des talons. La jeune femme jurait complètement au sein d'une aire agricole.

Merde, Grayson, qu'est-ce qui te prend, là ? Cela faisait un bout de temps que le fermier avait renoncé à la compagnie des femmes, mais de là à perdre tout contrôle ? Voilà qui était inédit.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Quelque peu incrédule, la jeune femme le dévisagea quelques instants, puis l'esquisse d'un sourire se dessina sur son visage.

Grayson dut presque intimer à son cœur de ne pas lâcher. Encore quelques minutes et il pourrait renvoyer cette intruse, et la vie reprendrait calmement son cours.

Le calme.

La tranquillité.

Et aucune femme – surtout aussi superbe – susceptible de venir troubler sa paisible retraite.

La jeune femme déplia une feuille de papier qu'elle lui présenta.

— Je viens pour l'annonce. Pour l'aide de ferme ?

Cette déclaration en aurait fait rire plus d'un.

Mais Grayson n'était pas du tout d'humeur.

— Qui vous a parlé de ça ?

— Personne, répondit la jeune femme en fronçant les sourcils, avançant d'un pas sa silhouette sculpturale. Je suis ici pour postuler. Je m'appelle Lori Sullivan ! se présenta-t-elle en souriant de plus belle.

Était-ce un genre de blague ? Pourtant, la dénommée Lori paraissait on ne pouvait plus sincère dans sa démarche et il tâcha de garder tout son sérieux.

Voilà qui ne l'arrangeait pas. Il allait falloir au moins une bonne demi-heure pour la convaincre de tourner les talons.

— Je cherche un dénommé Grayson, dit-elle en scrutant les environs. Est-ce qu'il est là ?

— C'est moi.

Lori écarquilla des yeux grands comme des soucoupes.

— Mais vous... vous n'êtes pas vieux du tout !

Que pouvait-il répondre à ça ? D'ailleurs que répondre tout court à cette superbe intruse, qui venait de pénétrer avec pertes et fracas dans sa paisible existence ?

Balayant son étrange question, Grayson se décida à l'avertir.

— C'est une annonce sérieuse, vous êtes au courant ?

— Je suis très sérieuse, rétorqua-t-elle, le menton en avant.

Cet air de défi et la rougeur qui teintait ses joues firent accélérer le pouls de Grayson.

— Écoutez, mademoiselle, j'ai une dose considérable de travail à abattre avant le coucher du soleil. (Il désigna l'auto de la jeune femme.) À commencer par ce poteau que vous avez défoncé, par exemple.

Grayson se montrait désagréable à dessein, dans l'espoir de faire déguerpir la jeune femme. Mais se serait-elle vexée ?

Pas le moins du monde.

Au contraire, Lori avança ses superbes jambes d'un pas supplémentaire.

— Je peux vous aider, insista-t-elle.

Autrefois, Grayson se serait gorgé d'une telle beauté mais l'homme qu'il était devenu la fusilla du regard.

— Avez-vous une quelconque expérience dans ce domaine ?

Lori se mordit la lèvre et le sang se mit à battre si fort aux oreilles du fermier qu'il n'entendit plus le piaillement des poules encore sous le choc de l'arrivée tonitruante dans leur basse-cour d'une étrangère à paillettes.

— Eh bien, pas encore, reconnut-elle. Mais j'apprends vite et je suis très déterminée !

Grayson partit alors d'un rire dénué d'humour.

— La détermination ne va pas réparer mon poulailler dans les temps, ni ma clôture. J'ai besoin d'une personne qualifiée, apte à faire ce job en un temps record.

Pourquoi diable perdait-il son temps à débattre de cela avec elle ?

— Vraiment, vous ne pouvez pas être mon assistante !

D'abord désespérée, Lori le dévisagea puis contempla l'annonce chiffonnée entre ses doigts crispés. Grayson pouvait presque entendre son cerveau travailler. Puis elle hocha la tête d'un air décidé.

— Dites-moi quoi faire et je le ferai, déclara-t-elle. Là, devant vous ! Vous comprendrez alors que je suis très sérieuse ! J'ai vraiment besoin de cet emploi, Grayson.

L'entendre prononcer son nom de sa voix légèrement rauque, s'attardant plus que nécessaire sur les voyelles, lui noua l'estomac. Cette fille lui faisait de l'effet et cela n'arrangeait en rien ses affaires.

Sa réaction le mettait même carrément dans l'embarras.

D'un air critique, il désigna les talons de la jeune femme.

— Et vous comptez réellement faire aide de ferme avec ces chaussures aux pieds ?

Elle baissa les yeux vers ses chaussures et parut quelque peu surprise – comme si elle les avait tout simplement oubliées. Elles devaient pourtant être en train de lui torturer les pieds !

Lori haussa les épaules.

— Je peux, oui. Alors, je fais quoi ?

Avec un certain mépris, Grayson scruta la basse-cour à la recherche d'un travail quelconque n'engageant aucun risque de blessure. Il ne manquerait plus qu'il ait à l'emmener chez le médecin. La demi-heure d'entretien allait être allongée d'au moins une heure, au bas mot.

À son retour en ville, Lori devrait se souvenir d’aller morigéner le gosse de l’épicerie. Pourquoi ne l’avait-il pas informée que Grayson était en fait un jeune, ridiculement beau et viril fermier ?

Bien sûr, la jeune femme n’avait pas non plus posé la question. Mais une jeune épicière n’aurait jamais omis de mentionner cet important détail, ça c’était certain.

Mais quelle importance, après tout ? Pour Lori, les hommes, c’était bel et bien fini.

Fini !

Plus jamais elle ne leur ferait confiance. Pour elle, les hommes étaient tous des menteurs, des manipulateurs hypocrites. Une vindicte qu’il était assez facile d’occulter quand une montagne de muscles saillants vous faisait face. Avec de tels yeux noisette et une aussi charmante barbe de trois jours, n’importe quelle femme tomberait en pâmoison, suppliant de pouvoir caresser cette mâchoire carrée digne d’être embrasé...

Non, mieux valait chasser ces idées dès maintenant. Tout de même, il aurait été plus prudent qu’à la seconde où elle avait vu ce *Grayson*, Lori saute en voiture, laisse les coordonnées de son assurance et fiche le camp de cet endroit en quatrième vitesse. Mais le fermier semblait bien présomptueux et chaque mot sortant de sa bouche sonnait comme un défi à ses oreilles et à son honneur.

Or, Lori n’avait jamais reculé face à un défi.

— Alors, quelle est votre priorité du jour ? insista-t-elle.

Au même moment, une poule déboula à ses pieds et picora ses talons hauts. Lori s’éloigna d’un pas mais le volatile était du genre pugnace.

— Prenez-la et mettez-la au poulailler, ordonna Grayson.

Tel est pris qui croyait prendre, songea Lori. Grayson pensait tenir là le test idéal pour la renvoyer. Mais ce n’était qu’une simple poule. Rien de bien difficile.

— Aucun problème.

La jeune danseuse se pencha et le volatile, trop accaparé par l’aspect brillant de ses chaussures, ne remarqua pas qu’on s’emparait de lui. Mais à la seconde où la jeune femme le souleva, il tourna son chef vers elle, caqueta d’un air mécontent et lui fila entre les doigts jusqu’à atteindre l’autre côté de la basse-cour.

Sans réfléchir, Lori étouffa un juron et se lança à sa poursuite.

— Reviens ici, toi ! lança-t-elle d’un ton qui se voulait calme mais teinté de frustration. Au pied ! Il est l’heure de retourner dans ta maison !

À deux pas de l’oiseau, Lori s’immobilisa tandis qu’il se fascinait pour un ver de terre. Mais il était désormais averti des intentions de la jeune femme et avant même qu’elle ne puisse tendre les bras vers lui, il fila en caquetant d’indignation.

En sueur et couverte de poussière, Lori balaya les cheveux qui lui tombaient dans les yeux. Mais pas question d’abandonner ! Si Grayson s’imaginait déjà la voir plier bagage, il se trompait lourdement !

Prête pour une autre tentative, Lori fut interrompue par le jeune fermier.

— Vous l’avez assez agacée comme ça. Elle va donner de mauvais œufs, à force.

— Je n’avais pas l’intention de l’agacer ! se défendit Lori, se sentant soudain coupable d’avoir perturbé le cycle de pondaison de l’animal.

Plutôt que de s’emparer de la poule par la taille, Grayson mit ses bras en coupe et la souleva doucement, une main sous l’animal et l’autre la maintenant contre lui.

Il aurait pu me montrer comment on fait, songea une Lori agacée en le regardant emmener l’animal jusqu’au poulailler. *Ça m’aurait évité de la traumatiser !* Profitant qu’il ait le dos tourné, la jeune femme imita son geste avec une autre poule. Tout se passa à merveille et elle rejoignit le jeune fermier.

— Mais qu’est-ce que vous faites ? s’indigna-t-il en la voyant à son côté.

Il la toisait d'un œil glaçant et Lori se réchauffa avec le plumage de l'animal serré contre sa poitrine.

— J'ai pensé qu'il fallait toutes les rentrer, se défendit-elle, d'une voix feutrée pour ne pas effrayer son nouvel ami emplumé. Non ?

— Oui, c'est l'idée, dit-il d'un ton mordant. Mais comment l'avez-vous soulevée ?

N'était-ce pas évident ?

— Je vous ai regardé faire.

Le regard du fermier bifurqua de Lori à la poule et la jeune femme se sentit mal d'avoir entraîné la pauvre bête dans ce conflit.

— Bien, abandonna Grayson. Placez-la avec l'autre. Je dois aller voir à quel point vous avez fichu ma clôture en l'air.

Il s'éloigna et Lori lança à son dos tourné une grimace de mépris. Et les remerciements, c'était pour les chiens ? Un peu de reconnaissance, peut-être ? Il faudrait qu'elle se rappelle à l'avenir qu'il était inutile d'essayer de faire plaisir à un homme. Ils n'étaient jamais contents.

Toutefois, pas la peine de passer sa frustration sur la poule et sur ses congénères. Mais la première fois avait dû tenir de la chance du débutant ; les autres volatiles furent loin de se montrer aussi coopératifs. Il fallait bien admettre que ses talons n'étaient pas vraiment les chaussures les mieux adaptées à ce type de sol accidenté. Par chance, Lori remarqua une sorte de plat en plastique garni de maïs séché et pour lequel la volaille semblait nourrir un intérêt assez prononcé. Elle s'en empara et, à l'aide de ces « friandises », parvint à ramener saine et sauve chaque poule jusqu'au lieu convenu.

Sauf une, visiblement peu attirée par le grain et par les encouragements extatiques de ses congénères.

Déterminée, la jeune femme ôta ses encombrants souliers et, grâce à la souplesse légendaire qui avait fait son succès sur les planches, s'élança en quelques enjambées vers l'animal récalcitrant.

— Ah, ah ! fit-elle, la piochant enfin dans ses bras. Je te tiens ! (L'animal piailla son mécontentement.) Tu croyais pouvoir m'échapper, hein ?

Encore sous le coup de la fierté, Lori vit Grayson qui l'observait, une expression si choquée sur le visage qu'elle faillit en lâcher sa proie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle en regardant autour de ses pieds. Est-ce qu'un serpent se balade entre mes pieds ? demanda-t-elle, une once de panique dans la voix.

— Non, s'empressa-t-il de la rassurer. Pas de serpent.

Lori poussa un soupir soulagé.

— Oh, Dieu merci !

Épuisée par sa chasse à la poule et par l'insomnie, Lori se rendit au poulailler à tâtons pour éviter la moindre chute inopinée et y déposa la volaille capturée.

— Bon, c'est quoi la suite ? fit-elle avec un enthousiasme renouvelé.

3

La suite ? Cette fille ose demander la suite ?

La suite idéale aurait été qu'elle prenne son sourire, ses cliques et ses clagues et qu'elle fiche le camp de sa propriété. Du moins, c'était ce que Grayson aurait dû vouloir.

Mais pour une étrange raison qui échappait complètement à sa compréhension, le jeune fermier ne put se résoudre à lui demander de partir. Après tout, malgré une difficile entrée en matière, Lori s'était plutôt bien débrouillée et il aurait été injuste de la pénaliser.

Une fois la porte du poulailler fermée, la jeune femme se rendit au lavoir, s'y lava les mains qu'elle essuya sur ses hanches et le rejoignit. Malheureusement, cela força Grayson à se pâmer devant sa beauté. Non pas qu'il en ait décroché le regard une seule seconde. Le monde pourrait s'écrouler autour de lui que ça n'occulterait pas la présence aussi déplacée que délicieuse d'une aussi belle jeune femme dans sa basse-cour.

Une jeune femme désireuse d'être son aide de ferme, en plus !

Mince. Il fallait absolument trouver une excuse pour qu'elle s'en aille au plus vite, avant qu'il s'en entiche pour de bon. Même dans sa tenue grotesque et couverte de poussière, Lori demeurait extrêmement désirable et, contrairement à d'autres femmes, se souciait peu de se salir. Son collant était en lambeaux, ses talons couverts de graines et de poussière et pourtant elle semblait n'en avoir cure. Il devait être arrivé quelque chose de terrible à cette jeune femme pour que son apparence lui paraisse aussi accessoire.

Grayson n'était pas bête et il savait reconnaître une personne qui cherche à fuir son ancienne vie, dans l'espoir qu'on ne la retrouvera jamais.

C'était exactement ce que lui-même avait fait trois ans auparavant, après la mort de sa femme. Depuis trente-six mois, cette ferme avait été pour lui un refuge, loin de son ancienne vie et de la culpabilité qu'avait fait naître chez lui ce tragique décès.

Il ne voulait pas donner l'impression de s'en soucier, mais Grayson devait tout de même s'assurer d'une chose.

— Fuyez-vous un danger quelconque ?

— Un danger, moi ? fit-elle, comme s'il s'agissait de la question la plus saugrenue qu'on puisse lui poser.

— Oui. Êtes-vous ici pour vous cacher ? Est-ce que quelqu'un vous poursuit ?

Elle afficha une brève émotion qu'elle dissimula derrière un sourire de façade.

— Non, pas le moins du monde, je vous l'assure !

Grayson réfléchit. Cette jeune femme avait des allures et une façon de se mouvoir dignes d'une ballerine. Peut-être était-elle danseuse ? En tout cas, vu ses piètres qualités de menteuse, elle n'était

certainement pas actrice.

— Dois-je m'attendre à voir votre mari ou votre petit ami débarquer et me menacer d'un fusil ?

— Mais non ! cria-t-elle, exaspérée, avant d'emplir ses poumons avec largesse, ce qui attira l'attention du fermier sur sa prodigieuse poitrine. Je ne fais personne et personne ne me cherche. J'ai juste besoin d'un travail, c'est tout.

— Pourquoi chez moi ?

— Parce que ça a l'air sympa, déclara-t-elle de but en blanc.

Au temps pour la vérité. En tout cas, même s'il était assez évident que faire l'aide de ferme n'était pas son rêve de gamine, au moins, Grayson avait la certitude qu'aucun homme ne débarquerait pour le menacer.

Mais cela ne changeait rien. Il fallait s'en débarrasser et le jeune fermier avait justement un plan en tête.

— Je dois m'assurer que vous maîtrisez des techniques d'entretien basiques, commença-t-il.

Elle devait le voir venir. Les techniques d'entretien dont il parlait incluaient forcément l'entretien de ses toilettes, mais à son crédit, la jeune femme ne se départit pas de son sourire.

— Super, fit-elle avec un enthousiasme exagéré. Et si je maîtrise ces techniques, vous m'embauchez ?

Dire que cette fille était têtue aurait été un euphémisme ! Une telle détermination avait de quoi forcer le respect, mais il n'en laissa rien paraître et l'étudia quelques instants. Elle avait de longs ongles manucurés et malgré la boue qui s'y était incrustée, ses mains gardaient un aspect délicat. Grayson aurait été prêt à parier plusieurs hectares qu'elle n'avait jamais accompli la moindre tâche ménagère de sa vie. Avec des jambes et un corps aussi parfaits, elle avait tout l'attirail de la maîtresse d'un gros bonnet plein aux as.

Tâchant de chasser de ses pensées la vision d'une Lori honorée par les attentions d'un autre homme, Grayson parla le plus clairement possible.

— Si vous parvenez à effectuer toutes les tâches que je vous assignerai, alors vous serez en période probatoire.

Puis il tourna les talons avant que ses émotions ne le trahissent.

— Probatoire ? répéta-t-elle.

Il la toisa par-dessus son épaule.

— Une seule chose à la fois, Lori. Ainsi, je saurai si vous êtes fiable.

— Mais je suis fiable, je vous assure ! protesta-t-elle.

Elle le dépassa et pénétra en trombe dans son salon où elle s'immobilisa soudain, poussant une exclamation enjouée.

— Oh, regardez-moi ça ! s'extasia-t-elle, marchant vers sa vieille chatte qui entamait sa neuvième année. Qu'elle est mignonne !

Comment diable avait-elle su qu'il s'agissait d'une femelle ?

— Vous êtes sûre que vous voyez le même chat que moi ?

— Chut, elle vous entend ! dit-elle d'une voix pleine de reproches. Comment s'appelle-t-elle ?

Grayson aurait bien rappelé à cette impudente intruse qu'elle était ici en tant que possible future employée et non pour faire copain-copain avec lui. Bon sang de bon sang, il était venu ici pour être seul et elle fichait tout par terre ! Mais vu la personnalité de la jeune femme, ce n'était pas en éludant les questions qu'il jouirait de plus de paix.

— Mo, répondit-il.

— Mo ? répéta-t-elle, un sourcil arqué.

— C'est ça.

Lori reporta son attention sur le chat et la couvrit de caresses.

— Comment peut-on t'affubler d'un aussi horrible nom d'homme, toi ? (Elle leva les yeux vers Grayson.) Un des Trois Stooges, en plus ! l'apostropha-t-elle avant de revenir au chat. Tu devais avoir hâte que je vienne, pas vrai ? Pour te donner plein d'amour et un nom convenable.

Amour. Ce mot seul lui coupait le souffle, emplissant son cœur d'une douleur intenable. Autrefois, Grayson avait cru à l'amour, mais la vie lui avait appris qu'il ne l'avait jamais réellement connu et que, quoi qu'il en soit, on vivait mieux sans avoir à s'en préoccuper.

Agacé, il parla d'une voix involontairement sévère.

— Vous ne renommerez pas mon chat, c'est clair ?

Autant parler à un mur... Pourtant, vu le peu de distance qui les séparait, Lori l'avait forcément entendu.

— J'ai le nom parfait pour toi, dit-elle au vieux chat qui leva avec effort sa petite tête vers elle. Tu seras Pupuce !

Un nom qui n'avait absolument rien de mignon.

— Il s'appelle Mo et point final !

— *Elle*, rétorqua Lori. C'est une fille.

La jeune femme embrassa la tête du chat et se redressa, prise d'une crise d'éternuements.

— Et vous êtes allergique au chat, en plus ! l'accusa-t-il.

Grayson se fichait bien de paraître grossier, vu qu'il comptait bien sur son départ imminent.

— Pas du tout, se défendit-elle, éternuant de plus belle sans jamais cesser de caresser le chat. La maison est juste pleine de poussière !

Les lieux étaient on ne peut plus propres, mais c'était l'occasion de rebondir.

— En ce cas, c'est une bonne chose que vous ayez du ménage à faire. Je vais vous montrer où se trouve le nécessaire d'entretien pour que vous puissiez démarrer au plus vite.

Lori souffla à la mention du ménage et, au lieu de le suivre, elle s'installa en tailleur près du chat.

— Quel âge a-t-elle ?

Grayson avait travaillé assez longtemps avec les taureaux pour savoir qu'il est parfois plus facile de les laisser venir à vous que de les forcer. Appuyé contre l'embrasure de la porte, le fermier tâcha d'ignorer la beauté de sa visiteuse dont la chevelure brune s'était teintée d'une adorable nuance feuille morte à la faveur du soleil filtrant par la fenêtre.

— Elle est vieille, répondit-il, sans plus de détails.

Lori ne broncha pas, ni ne parut particulièrement irritée de sa rudesse. Que fallait-il faire pour qu'elle réagisse ?

— Vieille comment ?

— Je ne sais pas.

— Quand l'avez-vous eue ?

— Je l'ai trouvée dans la grange quand j'ai acheté l'endroit. C'était il y a trois ans, ajouta-t-il, anticipant sa question et regardant le vieil animal qui était parvenu à raviver un peu d'affection dans son cœur. Elle ne m'a plus quitté depuis.

— Vous avez de la chance qu'elle soit restée.

Le jeune fermier partit d'un rire grossier, sans la moindre trace d'humour.

— De la chance ? Elle ne mange que des aliments liquides, régurgite des boules de poils grosses comme des balles de tennis et elle fait ses griffes partout.

— Je n'ai jamais eu d'animal de compagnie, moi.

La moue boudeuse de Lori ne rendit sa bouche que plus désirable encore et les pensées de Grayson vagabondèrent vers des fantasmes de baisers sensuels, imaginant son gémissement tandis qu'il mordillerait ses lèvres pleines et charnues.

À nouveau, le jeune fermier se força à se ressaisir afin de suivre le plus normalement possible les soliloques de Lori.

— ... et comme j'ai sept frères et sœur, on avait amplement de quoi s'occuper, dit-elle.

— Sept frères et sœur ? s'étonna Grayson.

La question lui avait échappé. Le fermier ne tenait pas à entretenir une conversation amicale avec elle. Mais c'était assez déconcertant : autant de frères et pas un pour la faire redescendre sur terre ?

Lori lui sourit et il sentit comme une merveilleuse force envahir toutes les cellules de son corps.

— Des frères, une sœur et un paquet de cousins, précisa-t-elle. Ma famille s'est répandue un peu partout, en fait.

Tout comme le mot *amour*, le mot *famille* lui fit l'effet d'un sparadrap qu'on arrache d'une plaie encore purulente.

Mais qu'est-ce qui lui prenait, à la fin ? Il n'allait pas faire causette avec cette fille, tout de même ! Ce serait une épouvantable erreur et au train où allaient les choses, elle allait finir par s'incruster et s'attacher à l'endroit.

— Mo n'en a plus pour longtemps, déclara-t-il. Elle sera bientôt morte.

Lori leva vers lui un regard écarquillé et prit le chat sur ses genoux, entraînant ainsi toute une salve de nouveaux éternuements. Le vieil animal se blottit contre la jeune femme, trop vieux pour se formaliser d'une petite allergie.

— C'est votre chat ! fit-elle, estomaquée. Vous n'avez donc pas de cœur ?

Non, et c'était mieux ainsi. Sans cœur, pas de souffrance.

Et que cette belle étrangère s'attache à lui ou à son vieux chat mourant, cela n'avait, au final, pas grande importance. Mais malgré les a priori de la jeune femme, il n'était pas un monstre, non plus.

— Elle souffre d'une leucémie, expliqua-t-il, d'une voix plus calme. D'après le vétérinaire, elle devrait être morte depuis des mois, déjà. En fait, il est même sidéré qu'elle soit encore en vie.

Soudain, Grayson eut une idée saugrenue. Et si Mo avait attendu la venue de Lori ? Comme pour avoir une présence féminine apte à apaiser ses derniers jours ?

Bien sûr, cela n'avait aucun sens. C'était aussi crédible que Lori en aide de ferme.

Le jeune fermier se décolla de la porte.

— Allez, au travail.

4

Si on avait dit à Lori qu'un jour ses années de danse lui serviraient à faire le ménage, elle ne l'aurait jamais cru. Néanmoins, pour un entretien optimum des toilettes de Grayson, ainsi que de son grand lit, une précision digne d'une chorégraphie de ballet était de mise.

Après avoir terminé le nettoyage de la salle de bains, Lori se lava les mains et contempla le résultat de ses efforts. La baignoire, le lavabo et la cabine de douche étaient d'une propreté digne d'une publicité ; plus une trace de poussière sur le miroir ; et les serviettes étaient désormais pliées et présentées comme dans un hôtel de luxe. À la grande surprise de la jeune femme, le fermier semblait plutôt soigneux, compte tenu de la poussière qui couvrait les chemins de sa propriété. De plus, si l'architecture fin de siècle de la ferme semblait inchangée depuis sa construction, les deux salles de bains avaient été refaites à neuf.

Lori s'étira. Que n'aurait-elle pas donné pour s'adonner aux joies d'un bon bain ! Cependant, elle doutait fortement que Grayson apprécie de la voir prendre ainsi ses aises. Mais il s'était montré si grossier envers elle depuis son arrivée qu'elle fut plus que tentée de lui jouer un tour ou deux à sa façon.

Mais cela finirait par se retourner contre elle. Car rien qu'à l'idée que le jeune fermier puisse la surprendre dans l'une de ses baignoires à pieds dans le plus simple appareil, la jeune femme se sentait tout émoustillée et nul doute que cette rencontre impromptue aboutirait à un tout autre genre de face-à-face – dans sa chambre à coucher, par exemple.

Pour une femme ayant juré de renoncer aux hommes à tout jamais, cela serait un comble.

Balayant ces fantasmes de son esprit, Lori quitta la salle de bains et examina la chambre, en particulier le lit refait dont elle brossa la couverture bleue d'un geste satisfait. Tout ici était propre, ordonné et chargé de masculinité.

Puis la jeune femme refit le tour de la maison afin de s'assurer que rien n'avait été négligé. En plus des salles de bains et de la chambre, Lori avait récuré et balayé tous les sols, rangé les chambres d'amis et nettoyé à fond le frigo et le four – dont le parfum de toxicité malsaine l'avait choquée. Par chance, Dieu avait inventé les gants en caoutchouc.

Certes, nettoyer une ferme entière n'était pas le job de ses rêves mais au moins pouvait-elle se satisfaire du travail bien fait. Quelle que soit la tâche qu'on lui assignait, Lori avait toujours mis un point d'honneur à ce que les choses soient bien faites.

Pour être à l'aise, elle s'était débarrassée de ses encombrantes chaussures, ainsi que de son collant en lambeaux, ne restant plus vêtue que de son minuscule costume, aussi court qu'une minijupe. Ce n'était pas plus mal, car avec la dose de travail qu'elle avait dû abattre, elle s'était bien vite retrouvée en sueur. Elle commença à se défaire du haut du vêtement pour s'éventer lorsque Grayson fit irruption dans la cuisine via la porte de derrière.

Face à une Lori à moitié dénudée, le jeune fermier se figea. Le haut de son costume était déjà à moitié baissé sous sa poitrine. La jeune femme se couvrit vivement, comme sous le coup d'une brûlure, mais le mal était fait. *Au moins, il ne m'a pas surprise dans sa baignoire*, se rassura-t-elle. Mais c'était là une piètre consolation, car Grayson la détaillait avec une intensité telle que Lori, prise de bouffées de chaleur, aurait pu subir une combustion spontanée.

Comme un instinct primal, le naturel bavard de Lori revint au galop comme une sorte de protection contre sa gêne.

— Justement, j'allais venir vous chercher, histoire de vous faire voir le résultat ! J'ai fait la chambre et je peux vous emmener voir les salles de bains, si vous voulez, à moins que vous ne préfériez mettre la tête dans le four que j'ai récuré, ou...

— Où est passé votre pantalon ? l'interrompit-il, d'une voix aussi rocailleuse que le gravier de son allée.

— Mes collants, corrigea-t-elle, humectant ses lèvres soudain bien sèches. Ils étaient bousillés, alors je les ai jetés.

Lori détailla sa relative nudité. Jeter ses collants n'avait pas été l'idée du siècle, mais des années de danse intense et de représentations avaient appris à la jeune artiste à ne plus faire attention à son corps. Après tout, les tenues légères faisaient partie du métier et Lori avait tout à fait conscience du charme inné que lui octroyait sa plastique avantageuse.

Mais ils étaient dans une cuisine et Lori ne dansait plus. D'autant qu'il serait peu recommandé d'éveiller ainsi les désirs du jeune fermier.

Du moins préférerait-elle l'éviter.

Les yeux de Grayson quittèrent son corps pour la dévisager. Il ne la matait pas, mais Lori se sentit déshabillée par ce simple regard.

— Avez-vous des vêtements de rechange ? la questionna-t-il.

— Dans ma voiture, mais ça m'aurait pris du temps d'aller me changer.

Désarmé par son honnêteté, Grayson soupira, comme en souffrance. Lori garda les yeux fixés sur son visage. Si d'aventure elle se mettait à se gorger de son corps, de ses épaules massives et de ses cuisses dignes d'un cavalier, quelle catastrophe ce serait !

Oh, taisez-vous, les hormones ! Pourquoi ne pouvait-il pas s'agir d'un vieux fermier grabataire ?

Lori se devait bien de le reconnaître : dompter ses émotions n'avait jamais été son fort.

Elle crut voir le fermier étouffer un juron – ce qui était hautement compréhensible.

— Montrez-moi ce que vous avez fait.

Lori lui fit faire le tour du propriétaire et, tout du long, elle tâcha de faire taire l'attirance qu'elle éprouvait pour lui – chaque chambre visitée lui mettait le feu aux joues. En tout cas, au fur et à mesure que les pièces s'enchaînaient, il devint de plus en plus évident que Grayson n'avait strictement rien à redire quant à la rigueur de son travail.

Mais Victor non plus n'avait jamais rien eu à redire sur ses chorégraphies... Jusqu'à ce qu'il le fasse.

De retour dans la cuisine, Grayson examina le four et glissa un doigt sur ses parois en quête d'une trace de graisse, mais les trouva propres comme un sou neuf.

— J'ai bien travaillé, se congratula Lori.

Grayson tourna son regard indéchiffrable vers elle.

— En effet.

— Parfait ! Alors, où sont mes quartiers ? La petite maison, de l'autre côté de la cour, peut-être ? (Elle soupira.) J'imagine qu'il va falloir la nettoyer aussi.

Grayson parut étonné.

— Vous n’avez nulle part où dormir ?

— Bien sûr que non, rétorqua-t-elle avec une égale surprise. J’ai pensé bien naturellement qu’une aide de ferme se devait de résider sur place pour être plus efficace pour... (Elle hésita sur le mot à employer.) Pour faire des trucs de fermier ! (Un silence gênant suivit cette déclaration.) Bon, si vous n’avez pas besoin de moi dans l’immédiat, je vais porter mes affaires là-bas.

— Vous ne pouvez pas y dormir, déclara Grayson d’un ton ferme.

— Mais vous ne pouvez pas me faire dormir dehors, tout de même ! On avait un accord : si je faisais du bon travail, vous m’engagiez ! (Elle le toisa d’un air de défi.) Et nous savons tous les deux que j’ai assuré un max !

Le jeune fermier se passa la main dans les cheveux et les maintint en arrière. Même ce simple geste était épouvantablement sexy ! Lori n’avait jamais su résister aux charmes d’un bel homme, même quand sa santé mentale était en jeu.

Grayson lui parla en détachant bien chaque mot afin de se faire comprendre.

— Vous ne pouvez pas dormir dans la maison de l’autre côté de la cour, parce qu’elle n’a tout simplement plus de toit.

La jeune femme prit instantanément un air alarmé.

— Mais je ne peux pas dormir ici avec vous, tout de même.

Sans un mot de plus, Grayson décrocha son téléphone et appela ce qui semblait être un logis local. Il se montra très poli avec son interlocuteur, mais raccrocha avec rudesse, faisant vibrer les murs autour d’eux.

Lori secoua la tête de désespoir et Grayson ironisa :

— Si l’idée de dormir ici vous incommode, je vous invite à loger dans la grange. Mo s’y plaît énormément.

Bon sang, mais qu’était devenue sa vie ? Grayson avait passé l’après-midi à essayer de l’humilier et elle lui avait tenu tête par pure fierté. Mais dormir à un mur de ce type aussi grognon que séduisant n’allait pas être de la tarte. C’était un inconnu, après tout, et la seule chose dont elle était certaine à son propos, c’était qu’il ne l’aimait pas beaucoup.

Mais Lori ne se sentait pas le courage de désertier deux postes en moins d’une semaine. De plus, elle seule tenait sa vie en main et la jeune femme était bien déterminée à s’essayer à l’entretien agricole.

C’était décidé : elle resterait ici.

Et la nuit n’était-elle pas censée porter conseil ?

— Je suis tentée par la grange, mais je vais quand même prendre la chambre d’amis, si vous n’y voyez pas d’inconvénient.

Au moins, les draps y étaient propres, vu qu’elle les avait changés elle-même. Un homme quelque peu éduqué aurait proposé de l’aider à porter ses bagages, mais Grayson ne bougea même pas le petit doigt et la regarda traîner son encombrant nécessaire jusqu’au porche de la ferme.

5

Comment en est-on arrivés là ? se plaignit intérieurement Grayson. D'abord, les poules, ensuite un ménage digne d'un hôtel cinq étoiles. Le jeune fermier avait pourtant guetté le moindre grain de poussière et jusqu'au plus petit oreiller de travers pour la morigéner, mais rien à redire. Lori avait fait preuve d'un professionnalisme à toute épreuve.

Et voilà qu'à cause de leur stupide marché, elle allait devoir loger ici !

Grayson vivait seul, loin des hommes – et des femmes – depuis trois ans et cela lui convenait fort bien. Pourquoi cette jeune et belle étrangère venait-elle tout gâcher, sans crier gare ? Et il fallait l'héberger, par-dessus le marché ! Du moins jusqu'à ce qu'elle se trouve un autre logement – ou qu'elle renonce enfin à ce rêve ridicule de devenir aide de ferme. Quelle option arriverait la première ? Difficile à dire, d'autant qu'elle avait déjà fait mentir tous ses pronostics.

Étouffant un juron, le jeune fermier regarda Lori se débattre avec ses bagages, bien décidé à ne pas l'aider. Il n'allait pas lui faciliter la tâche, tout de même. Après tout, cette jeune femme était indésirable en ces lieux et mieux valait pour eux deux qu'elle s'en persuade.

Toute magnifique qu'elle soit, Grayson ne se laisserait pas attendrir. Au contraire. Il se méfiait de la beauté, d'autant qu'elle lui rappelait de tristes souvenirs...

Mais le jeune fermier ne pouvait pas se permettre de penser à son épouse. Non. Pour l'heure, il allait devoir concentrer toute son attention sur Lori afin de créer des barrières saines entre eux.

Le mieux serait de rester à distance raisonnable et que leurs rapports se réduisent au strict minimum. Mais elle avait si bien travaillé aujourd'hui que Grayson se devait au moins de lui assurer le couvert en plus du toit. Ce qui signifiait qu'il allait devoir manger avec elle, en plus ? *Chiottes !*

Depuis la chambre d'amis, Grayson entendit l'eau couler et il se pinça l'arête du nez, chassant de son mieux les visions d'une Lori en train de se déshabiller avant de se glisser dans une baignoire d'eau bouillante. De telles pensées étaient mal, presque impures, il le savait. Mais un homme reste un homme et, à l'exception de quelques rares moments de faiblesse sans conséquences ni sentiments, Grayson avait passé les trois dernières années à s'astreindre à l'abstinence.

Couvert de poussière, le jeune fermier n'aurait pas dit non à une douche, lui non plus. Mais sa chambre était voisine de la chambre d'amis et l'idée de se retrouver nu à un mur de Lori – nue, elle aussi – faisait réagir son anatomie d'une manière complètement inavouable. Jurant à mi-voix, il sortit et se rua vers la douche extérieure qu'il avait fait installer près de la grange. La nuit était fraîche et la douche ne serait pas une partie de plaisir. Mais entre une bonne rasade d'eau froide et s'infliger la proximité d'une Lori en pleine ablution, se savonnant le corps...

Argh ! Mais cesse donc de penser à ça !

Grayson ôta son tee-shirt et le laissa choir sur le perron. Puis, défaisant sa ceinture, il marcha en direction de la douche, dépassant un bétail intrigué de voir leur fermier dans cette tenue étrange en pleine nuit.

Comment est-ce qu'une seule personne peut causer autant de dégâts en un seul après-midi ? songea-t-il en suspendant ses vêtements au panneau de bois qu'il avait érigé pour se protéger des regards indiscrets. *Est-ce à cause de ses frères et sœur ? Souvent, les benjamins et benjamines des fratries sont plus vivants, bruyants et têtus que leurs aînés. C'est une manière de se faire remarquer.*

Grayson se savonna, gardant l'eau assez fraîche pour refroidir ses ardeurs. Son estomac criant famine, il coupa l'eau, s'ébroua tel un chien et s'empara d'une serviette sèche à disposition dans un container proche. Le jeune fermier rêvait d'un bon steak saignant, avec quelques légumes légèrement grillés. Si Lori était végétarienne, eh bien, ça serait tant pis pour elle !

Une fois séché, il sauta dans son jean et dans ses bottes. Dire que Lori s'était trimballée pieds nus dans toute la maison. Les citadines étaient si précieuses d'habitude, terrifiées à l'idée de ruiner leurs petits ongles manucurés ou, pire, de s'écorcher sur un petit caillou. Les poupées dans son genre savaient à peine tenir une serpillière, d'ordinaire.

Le meilleur moyen de garder ses distances avec Lori serait d'ailleurs de continuer à la considérer comme telle, du moins jusqu'à ce qu'elle renonce à ses lubies de petite fille riche et fiche le camp de sa propriété.

Car c'était beaucoup plus facile que de reconnaître ses mérites.

L'image de ses longues jambes savonnées lui revint en tête. *Concentre-toi, vieux. Le dîner, oui !*

Sur le palier de la porte, Grayson se déchaussa, pénétra à l'intérieur et se figea, complètement interdit.

— Mais... Qu'est-ce que vous faites ?

Lori était à l'ouvrage dans la cuisine, dégageant un enivrant parfum de propreté. Elle était supposée être dans sa chambre, bon sang ! Elle découpait un poivron rouge, ses longs cheveux sombres encore humides cascading dans son dos. Son jean mettait ses fesses en valeur à un point que c'en était choquant. Quant à son simple tee-shirt, il l'embellissait. Avec ses courbes affolantes, sa nuque à baisers et son regard malicieux, cette fille rendrait présentable une serpillière !

— Cette question ! Je fais à dîner, se défendit-elle, sans même lui accorder un regard.

La question du logement semblait l'avoir fâchée. À moins que cela ne soit parce qu'il ne l'avait pas aidée avec ses bagages ?

Le ménage, et maintenant la cuisine... Grayson n'en avait pas tant espéré, mais il n'allait tout de même pas se plaindre – à moins qu'elle ne soit mauvaise cuisinière et ne se soit collée aux fourneaux que pour faire amende honorable.

— Vous savez cuisiner, au moins ? se risqua-t-il à demander.

Lori émit un long soupir las, visiblement aussi agacée par ses manières qu'il l'avait été par les siennes cet après-midi.

— M'y serais-je collée si je ne savais pas cuisiner ? ironisa-t-elle, le steak mariné et les légumes déjà coupés sur la planche. Sauté de bœuf, ça vous va ?

Figé sur le palier, Grayson était comme deux ronds de flan, à court de réplique. Devant son silence, Lori prit la parole et se tourna lentement.

— Écoutez, je meurs de faim, d'accord ? J'ai pensé que faire à dîner, c'était...

Elle s'interrompit, les yeux rivés sur son hôte. Surprise, elle se lécha les lèvres et Grayson dut faire appel à tout son self-control pour ne pas gronder de plaisir devant cette vision. Lori s'était démaquillée et

tout le mascara et le rouge à lèvres du monde n'aurait pu la rendre plus belle qu'elle ne l'était en ce moment.

— Euh, Grayson ? dit-elle en prononçant délicieusement son prénom. Je crois que vous avez oublié votre tee-shirt.

Non seulement il avait oublié de se couvrir, mais en plus, son pantalon n'était même pas boutonné !

— Vous n'étiez pas supposée être dans la cuisine ! rétorqua-t-il, sur la défensive.

— Et vous, pas supposé vous balader à poil ! répliqua la jeune femme.

Cette façon qu'elle avait de le dévorer des yeux aurait dû le gêner mais, au contraire, Grayson s'en sentit étrangement fier – une fierté qui ne passerait pas inaperçue bien longtemps. Le jeune fermier redescendit sur terre et se dirigea vers sa chambre à coucher, dont il se retint à grand-peine de claquer la porte.

Mince, voilà qu'il allait avoir besoin d'une autre douche froide ! Mais ce serait peine perdue tant le charme de Lori était ensorcelant ! Il suffisait qu'il sente son parfum ou qu'elle se passe la langue sur les lèvres pour remettre en cause toute sa volonté d'abstinence.

D'ordinaire, Grayson mettait un point d'honneur à laisser au passé ce qui appartenait au passé. Mais ce soir, les souvenirs refaisaient surface et revenaient le hanter. Il pensa à Leslie, sa femme, qu'il avait connue à la fac durant ses cours de littérature anglaise. Ç'avait été le coup de foudre immédiat ! Ils auraient pu former le couple idéal – lui, diplômé en finance, elle, collectrice de fonds et hôtesse généreuse. C'était une femme de bonne éducation, trouvant toujours le mot qu'il fallait et attentive à ses moindres besoins.

Mais si la fac avait été une chose, le monde des adultes en avait été une autre. Leur monde parfait s'était écroulé. Pour commencer, le milieu de la finance ne s'était pas révélé aussi excitant que ce que Grayson avait escompté ; il passait son temps au bureau, ne voyant la lumière du jour que lors de son jogging matinal dans Central Park. Lassé, il avait commencé à trouver des prétextes pour rentrer tard, de peur d'affronter les sourires forcés de sa femme et de manger des plats pour lesquels il ne nourrissait plus le moindre appétit – sans parler des éternelles réceptions pleines de gens dont il se fichait éperdument.

Au milieu de tout ça, Leslie s'était mise à boire en cachette, dépassant de loin les simples coupes de champagne réglementaires qu'elle s'octroyait lors des réceptions.

Combien de fois s'était-il reproché sa couardise ! Il aurait dû s'asseoir avec elle, lui parler et faire en sorte qu'elle se confie. Mais tout comme lui, Leslie était passée maîtresse dans l'art de la dissimulation – surtout s'il s'agissait de se mentir concernant le fiasco de leur mariage.

Toute sa vie, Grayson se souviendrait du coup de fil de la police. L'accident avait eu lieu sur une petite route. Pas d'autre voiture que la sienne. Leslie avait bu et était morte sur le coup. Le lendemain, sa photo s'étalait en grand dans les journaux. Ce souvenir lui mit le cœur au bord des lèvres.

Son deuil avait été insupportable. Avant sa mort, le jeune homme avait compris qu'ils ne s'aimaient plus. Mais leur amitié était intacte et il avait son bonheur à cœur. Comme il aurait aimé qu'elle connaisse ça au moins une fois.

Mais avec le deuil était venue la culpabilité. Un sentiment qui n'avait cessé de le ronger, depuis. S'il avait été un meilleur mari pour elle, celui qu'elle avait toujours mérité, alors peut-être n'aurait-elle pas plongé dans la boisson.

Peut-être aurait-il pu la sauver.

Son estomac était encore noué par une poigne invisible lorsque Lori appela :

— C'est prêt !

Les sinistres souvenirs du fermier se dissipèrent et son estomac cria de nouveau famine. Le sauté de bœuf sentait délicieusement bon. Lori avait installé une petite table à vin près de la fenêtre de la cuisine et avait disposé des assiettes simples et de petits napperons brodés de fleurs dont Grayson avait oublié l'existence. C'était un cadeau de bienvenue de la part des fermiers dont la propriété jouxtait la sienne, se souvint-il. Leur jeune fille les avait brodés à la main et en paraissait très fière. Mais à l'époque, Grayson était un mort ambulante et la charmante attention lui était passée sous le nez.

Lori les servit et soudain, la cuisine parut toute petite – trop petite, même. La beauté et le délicat parfum de la jeune femme occupaient trop d'espace et englobaient toute la pièce. Même ses souvenirs mortifères leur cédèrent la place.

Grayson goûta le plat de bœuf accompagné de riz et étouffa un long râle satisfait. Depuis trois ans, il cuisinait pour lui, comme un vieux garçon – un bon barbecue et quelques fruits et légumes. Rien de folichon, en somme. Cela faisait bien des années qu'il n'avait pas mangé de plat aussi délicieusement préparé.

Ils mangèrent en silence et Grayson fut surpris de constater que la jeune femme s'était servi une portion au moins aussi généreuse que la sienne. *En même temps, elle a bossé toute la journée !* reconnut-il.

Il allait se servir en rab lorsque Lori rompit le silence :

— Le sauté vous plaît ? fit-elle, l'air pincé.

Traduction : « Un merci ne serait pas de trop, espèce de goujat. »

Mais Grayson n'avait rien demandé. Lori s'était invitée toute seule chez lui – même si force était de constater que le jeune fermier n'avait pas beaucoup insisté pour qu'elle parte. Par contre, le dîner n'avait jamais fait partie de la liste de ses corvées. Bien que le plat aurait mérité qu'il se jette à genoux et érige un autel à la gloire de son coup de spatule, le fermier se contenta du strict minimum.

— C'est correct.

— *Correct ?* répéta-t-elle en faisant les gros yeux. *C'est délicieux, vous voulez dire !*

Dîner avec Lori n'avait définitivement rien à voir avec les repas qu'il avait partagés avec Leslie qui, en plus de combler les silences gênés avec du bla-bla sans intérêt et des potins, ne savait absolument pas cuisiner – un chef personnel veillait à leur préparer des repas de roi.

Grayson avait à peine terminé sa seconde assiette que Lori se leva et se rendit à l'évier où elle entama la vaisselle. Le fermier ne supporterait pas une minute de plus sa présence toute proche.

— Vous avez cuisiné, alors à moi la vaisselle, déclara-t-il.

Mais la jeune femme secoua fermement la tête.

— Je suis votre employée, rétorqua-t-elle d'une voix entêtée. C'est à moi de le faire.

Quelle tête de mule ! Mais après tout, si elle tenait à s'ajouter des tâches sur sa liste de corvées, libre à elle ! Grayson ferait bien de ne pas s'habituer à aussi bien manger, car il ne faisait aucun doute que Lori se découragerait bien vite et retournerait aussi sec à sa vie de petite fille trop gâtée – du moins, c'était à espérer.

Soudain, une assiette glissa des mains de la jeune femme et vint s'éclater au sol en mille morceaux. Lori jura et se pencha pour nettoyer.

Grayson ne fut pas assez rapide et elle se coupa le doigt.

— Lori, enfin ! gronda-t-il en lui prenant la main pour examiner la blessure. Je vous ai dit que je m'en chargeais !

— Ce n'est qu'une petite coupure, rien de plus, rétorqua-t-elle, tâchant de récupérer sa main qu'il avait déjà placée sous un jet d'eau froide.

Peu importait que ce soit bénin, Grayson n'aimait pas la voir souffrir, d'autant qu'elle s'était décarcassée par pur orgueil.

— Vous devez être plus prudente, Lori. (Il banda la blessure avec un chiffon propre et fit pression dessus.) Surtout quand vous êtes épuisée, comme maintenant.

À cette distance, les cernes de la jeune femme lui sautaient aux yeux et, comme Lori ne répliquait pas, il sut d'instinct qu'il avait vu juste.

— Allez vous coucher. Je nettoierai.

— Ça va, je vous dis.

L'envie irrésistible de lui caresser le visage le fit parler d'une voix plus autoritaire que nécessaire :

— On travaille tôt, ici. Si vous ne dormez pas, vous serez un boulet à traîner.

Elle pinça les lèvres puis fit un haussement d'épaules fataliste.

— C'est vous le patron.

La jeune femme baissa les yeux vers ses mains et Grayson réalisa qu'il les tenait encore. Il les lâcha vivement et recula d'un pas. Mais Lori n'alla pas immédiatement au lit, car ç'aurait été trop simple. Au lieu de ça, elle se pencha vers le chat et lui fit toute sorte de mamours exagérés, promettant de lui donner du « bon manger » dès son réveil. Puis, vaincue par une nouvelle crise d'allergie, la jeune femme embrassa Mo sur sa tête pelucheuse et quitta enfin la pièce.

L'esprit vide, Grayson fit le ménage, puis la vaisselle et alla enfin se coucher. Dans la pièce voisine, Lori faisait un boucan de tous les diables, probablement agacée par son comportement envers elle. Il n'aurait pas eu à agir ainsi, ni n'aurait eu autant de soucis en engageant un bête étudiant. D'ailleurs, il n'aurait pas eu à se soucier d'entrer dans sa propre chambre sans faire de bruit, non plus.

Mais qu'est-ce qui lui avait pris de l'engager ? C'était décidé : qu'elle le veuille ou non, elle devrait partir dès le lendemain matin !

À peine glissé sous la couette, Grayson entendit un bruit de l'autre côté du mur.

Des pleurs.

Elle pleure, vraiment ?

Le jeune fermier ramena la couverture contre son cœur – un cœur qu'il n'aurait jamais cru sentir battre de nouveau un jour.

Franchement, il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait bien pu arriver à Lori Sullivan. Mais elle avait un caractère bien trempé et si elle craquait, c'était qu'il avait dû lui arriver une sacrée bricole.

Du genre qu'elle ne voudrait clairement pas partager avec lui.

Grayson eut très envie de la rejoindre pour la consoler et la seule chose qui le retint fut l'absolue certitude que la jeune femme n'apprécierait pas qu'il la voie dans un état aussi misérable et faible.

Sous peu, le calme revint dans la chambre voisine. Mais cela avait duré assez longtemps pour que Grayson regrette sa décision.

À Dieu va ! Que Lori reste.

6

La nuit porte conseil ? Eh bien, on ne dirait pas !

Malgré la générosité de Grayson, qui l'avait laissée dormir plus longtemps, quand Lori se leva, elle avait mal absolument partout. Elle qui avait dansé plusieurs heures par jour pendant la moitié de sa vie, la voilà qui souffrait de courbatures pour avoir fait le ménage ! Et tout ça pour une espèce de goujat qui n'avait même pas daigné prononcer le moindre remerciement.

Comment en était-elle arrivée là ? Venir faire des ménages à Pescadero ! Alors qu'elle aurait pu bondir dans le premier avion à destination d'Hawaï et serait à l'heure actuelle en train de siroter des cocktails sur la plage, apaisant son amertume au son des vagues.

C'était ce qu'elle aurait fait si elle n'avait pas toujours détesté aller à la plage, sans parler de tous ces couples heureux qui viennent à Hawaï pour leur lune de miel ou leur anniversaire de mariage, marchant sur le sable chaud main dans la main. Pas question de s'infliger ça !

La jeune femme se rendit compte qu'elle avait négligé de se sécher les cheveux après son bain de la veille et envisagea de s'offrir de nouvelles ablutions, mais à quoi bon quand elle savait qu'une nouvelle journée de salissures en tout genre l'attendait ? Un coup de brosse et une queue de cheval suffiraient amplement à la rendre présentable. Pendant un instant, Lori songea à sortir sa trousse à maquillage, mais encore une fois, les animaux de la ferme se ficheraient bien de son apparence.

De toute façon, mieux valait ne pas trop s'apprêter. Grayson ne la prendrait que plus au sérieux ainsi – à défaut d'être charmé, ce qui était hautement préférable.

Rester vierge de maquillage lui fit une étrange sensation. Même quand ses frères l'emmenaient camper, Lori s'octroyait toujours le strict minimum de peinturlurage. Toutefois, en se regardant dans le miroir, la jeune femme fut surprise d'y trouver un reflet tout à fait agréable, en dehors de ses yeux encore bouffis.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait pleuré, allant jusqu'à étouffer ses sanglots dans l'oreiller. Du duo qu'elle formait avec sa jumelle, Sophie avait toujours été la pleurnicheuse – pour un livre romantique, pour les souffrances d'un autre ou pour les grands événements de la vie de leurs frères, comme quand Ryan gagnait un match, par exemple. Mais Lori n'avait jamais été comme ça.

C'était une rieuse, une fêtarde ! Celle qui embrasse et câline.

La jeune femme tâcha de se rassurer, de se dire que ses larmes de la veille étaient dues à la fatigue et à la frustration. Mais elle savait pertinemment qu'elle avait surtout pleuré sur son sort, et l'auto-apitoiement lui avait toujours été insupportable.

Lori Sullivan n'avait jamais pitié d'elle-même, bon sang ! C'était une perte de temps.

Vive comme l'éclair, la jeune femme bondit dans un jean, enfila un tee-shirt et chercha dans son sac une paire de chaussures adéquates. Mais en dehors d'une paire de ballerines clairement pas adaptées au

travail agricole, elle ne trouva que des talons hauts. Déprimée à l'idée d'abîmer ses beaux chaussons dans la boue, la jeune danseuse, à court d'options, soupira et les enfila tout de même. Puis, jetant un œil par la fenêtre, elle aperçut Grayson dans la cour baignée par la lumière de l'aurore.

Que c'est beau, ici ! s'extasia-t-elle. Lori avait bien remarqué la majesté des paysages en arrivant, mais elle s'était tellement débattue avec elle-même depuis son atterrissage qu'elle n'avait pas pris le temps de vraiment apprécier les environs de Pescadero.

Charmée par tant de magnificence, Lori se gorgea du beau ciel bleu, de l'herbe verte et de...

Oh, mon Dieu ! Grayson travaille torse nu ! Les muscles saillants et luisants de sueur, le jeune fermier était en train de couper du bois avec une férocité bestiale.

Les environs de la ferme étaient déjà magnifiques, mais là ? Lori n'avait d'yeux que pour cette superbe vision. Jamais de sa vie la jeune femme n'avait vu d'homme aussi bien bâti – et au vu du nombre de partenaires de danse qu'elle avait fréquentés, tous admirablement sculptés, ce n'était pas peu dire.

Soudain, Grayson s'interrompit et tourna le visage vers la fenêtre. C'était à croire que même à distance, le jeune fermier avait perçu son trouble et l'effet que son corps avait sur elle.

D'ordinaire, Lori aurait considéré comme une opportunité de se retrouver coincée au milieu de nulle part avec un bel homme, mais ça, c'était avant. Pour la première fois, le caractère de cochon de son hôte lui parut être un plus non négligeable.

Se détournant de la fenêtre, Lori se jura que plus jamais elle ne se laisserait aller au négativisme dont elle avait fait preuve la veille au soir. Fini de se morigéner ! Surtout en ce qui concernait Victor et les mauvaises décisions de l'année passée ! La jeune femme allait se donner à fond dans l'objectif qu'elle s'était fixé.

Morte de faim, elle se rendit dans la cuisine et n'y trouva aucun signe clair d'un petit déjeuner. Aussi décida-t-elle d'en préparer un pour elle et pour Grayson. Une fois les œufs prêts et le bacon légèrement grillé et croustillant, la jeune femme se rendit sur le palier et appela son employeur.

— À taaaable ! cria-t-elle, comme elle le faisait dans sa tendre enfance avec ses frères et sa sœur.

À l'époque, chacun d'entre eux avait une corvée à accomplir dans la maison – huit enfants n'étaient pas de trop pour aider à l'entretien ménager. La jeune Lori était alors en charge du petit déjeuner et du nettoyage de la cuisine – un talent perfectionné avec l'âge, bien évidemment, que cela soit en famille ou au travail. Un bon danseur est un danseur bien nourri et Lori n'avait jamais accepté qu'un membre de sa troupe soit sous-alimenté, quitte à se mettre elle-même aux fourneaux. Plus d'un athlète s'était illustré sur scène à son top niveau grâce à ses pancakes citron-myrtilles.

Grayson entra dans la cuisine au moment où la jeune femme leur servait du jus d'orange fraîchement pressé. Dieu merci, il avait remis sa chemise ! En dehors de la transpiration et des copeaux de bois qui parsemaient ses cheveux, le jeune fermier était tout à fait présentable. Lori n'aurait pas pu tenir face à tant de virilité exposée à son regard épuisé – du moins, pas sans s'être convenablement sustentée avant.

Pas de « bonjour », ni de « merci », bien sûr. Le fermier prit place à table et entama son assiette. Lori leva les yeux au ciel et l'imita sans un mot.

Cela ne l'avait pas dérangée de dîner en silence, la veille au soir, car elle était alors bien trop épuisée pour tenir une conversation. Mais à ce train-là, la jeune femme allait vite perdre la raison ! Si elle voulait que les choses changent un peu ici, il lui faudrait montrer l'exemple.

— J'adorerais en apprendre plus sur votre ferme, commença-t-elle.

Grayson l'ignora et continua de manger. Mais Lori ne se laisserait pas démonter aussi facilement. Après tout, elle avait grandi au milieu de six grands frères et avait l'habitude qu'on la traite ainsi.

— Quel est votre principal domaine d'activité, ici ? insista-t-elle.

Le fermier but une longue gorgée de jus d'orange et répondit :

— Je gère un programme d'agriculture communautaire.

— Oh, j'ai lu un article à ce sujet hier, dans l'avion ! (Le regard qu'il lui adressa lui fit comprendre qu'elle en avait trop dit.) Certains de mes frères et sœur font partie de communautés. Est-ce que ça veut dire qu'ils viennent se fournir dans des endroits comme celui-ci pour leurs légumes ?

— Personne ne vient jamais ici.

Quel constat sinistre ! On aurait cru une tirade tout droit sortie d'un roman gothique victorien. Ses airs ténébreux firent frissonner la jeune femme qui n'en laissa rien paraître, persuadée que sa mauvaise humeur avait exagéré sa réponse.

— Alors, reprit-elle. Où donc se fournissent-ils ?

Clairement, le jeune homme commençait à en avoir assez de ses sempiternelles questions. Mais Lori ne lâcherait rien. Si elle devait travailler ici, il fallait au moins qu'elle sache comment marchaient les affaires.

Grayson se décida enfin à éclairer sa lanterne.

— Éric vient récupérer des caisses, les emmène dans sa ferme à lui et les gens se fournissent là-bas.

Lori était quelque peu confuse.

— Mais dans l'article que j'ai lu, ils disaient que les fermiers vendaient directement leur marchandise, sans intermédiaire. Certains ont même leur propre échoppe pour vendre du surplus de production.

— Eh bien, pas moi.

Soudain, la jeune femme fut investie d'une idée. Peut-être que Grayson était tout simplement trop occupé à tout gérer tout seul pour avoir le temps de s'impliquer envers la communauté. Mais Lori pouvait tout à fait l'aider à y remédier.

— Mais maintenant que je suis là, je pourrais m'occuper moi-même des livraisons ! Votre ami n'aurait plus à se déplacer.

L'idée l'enchantait follement. Ce serait pour elle l'occasion de faire des rencontres, de se rapprocher des habitants ! Ce serait comme dans son enfance à la maison, qui était un sanctuaire ouvert aux amis et à la famille. Peut-être qu'après tout, la vie de fermier n'était pas aussi solitaire qu'elle se l'était imaginé de prime abord.

— Je pourrais même tenir une échoppe à votre nom !

Mais Grayson, loin d'être enthousiaste, la foudroya du regard.

— Je fais les choses à ma manière, un point c'est tout !

Cette fois-ci, sa colère ne faisait plus aucun doute. De toute évidence, ce n'était pas le temps qui lui manquait pour gérer ses affaires. Grayson s'en occupait comme ça tout simplement par choix.

— Souffrez-vous d'agoraphobie, par hasard ? avança la jeune femme, intriguée.

Elle regretta vite ses paroles.

— Non, répondit Grayson en débarrassant son assiette. Je n'aime pas les gens, c'est tout.

Lori ne sut comment réagir. Fallait-il en rire ou en pleurer ? Vraiment, qui n'aimait pas les gens ? C'était incompréhensible.

Bien que la prudence encourageât l'inverse, la jeune femme ne put s'empêcher de poser la fatidique question :

— Pourquoi ?

Bon sang, cette fille ne cesserait donc jamais de poser des questions ? Mais le pire, c'était que Grayson en avait autant à poser à son sujet. D'où venait-elle ? Que faisait-elle dans la vie, à part jouer

les aspirantes fermières ? Et où donc avait-elle appris à faire d'aussi délicieux petits déjeuners ? Ces œufs étaient si parfaits qu'il avait presque eu honte de les manger !

— Vous voulez que je vous parle de mon ancien assistant à la ferme ? avança-t-il.

Cette question inattendue sembla la mettre mal à l'aise.

— Je sens le piège, mais maintenant que vous voilà prêt à parler, je suis tout ouïe !

Jolie, futée et pleine d'esprit, avec ça ! Les vagues réponses qu'il lui avait grognées jusqu'ici ne la décourageaient nullement.

— Il avait vingt-deux ans, débuta-t-il. Jeune, fort et assez dégourdi pour se débrouiller seul. Il ne savait pas cuisiner, mais il coupait le bois, trayait les vaches, tondait les moutons, fauchait les mauvaises herbes, semait les champs et retapait la maison. Mais malgré tout ça, sa plus grande qualité, c'était son silence total et absolu. S'il avait besoin d'aide ou s'il avait faim, un simple grognement suffisait.

Lori écarquilla ses beaux yeux – trop beaux, en fait. Dormir à un mur d'écart avait été un supplice pour lui, au point qu'il s'était levé plus tôt que d'habitude pour s'occuper l'esprit en travaillant.

Voilà, ça, c'était du silence. Il lui avait rabattu son caquet et si Lori tenait tant que ça à rester, elle allait devoir s'y faire.

Mais la jeune femme ne s'en laissa pas conter et parla d'une voix qui le mit mal à l'aise à son tour.

— Waouh... C'est bien la première fois que je vous entends prononcer plus de deux mots à la suite.

Jurant intérieurement, Grayson se détourna et entama sa vaisselle, grattant férocement la porcelaine avec l'éponge. Lui qui pensait avoir été clair : parler, non ; bosser, oui !

— Hé ! intervint Lori en bondissant à son côté. C'est à moi de faire la vaisselle ! Allez, ouste !

Tout de même, Grayson était assez grand pour faire sa propre vaisselle, bon sang ! Mais en sentant la hanche de la jeune femme contre la sienne, le jeune fermier, dans sa hâte à éviter tout contact physique avec elle, faillit briser son assiette dans l'évier.

Rien que de toucher sa main blessée la veille avait été un supplice. Et maintenant ça ! La hanche de la jeune femme était douce, bombée, totalement accordée à son bassin. C'était plus qu'il ne pouvait humainement supporter.

— Si j'ai bien compris, commença-t-elle, récurant la vaisselle avec ses mains aussi délicates qu'entreprenantes, vous n'aimez pas les gens et les contacts humains. Or, il se trouve que ces choses que vous abhorrez, moi je les adore. J'ai bon, jusque-là ? (Elle le dévisagea et Grayson resta planté comme un piquet face à elle.) Et je crois bien que ni l'un ni l'autre n'est parti pour changer ses habitudes, exact ? (Nouveau silence.) Gardez vos réponses monosyllabiques, je sais déjà ce que vous allez répondre !

Ah, enfin ! Lori renonçait donc. Il allait enfin pouvoir se remettre en quête d'un aide de ferme approprié ! La jeune femme ne l'avait que trop envahi et il était temps qu'elle le libère de cet encombrant fardeau.

Pourtant, au fond de lui, Grayson entendait une petite voix lui susurrer une tout autre chanson. En réalité, n'avait-il pas envie qu'elle reste ici ? Et plus, si affinités ?

Lori coupa l'eau du robinet et commença à essuyer la vaisselle avec un torchon.

— J'imagine donc qu'il va falloir nous y faire, souposa-t-elle, avec un sourire si éclatant que Grayson manqua en perdre le sens de l'équilibre. Que voulez-vous que je fasse après la vaisselle, au fait ?

Il en avait vu des grandes gueules, mais des comme ça, jamais ! Ce n'était même plus de l'entêtement à ce stade, mais du *délire* !

Elle devrait être en train de faire ses valises et de se préparer à partir. Pourquoi donc se bornait-elle à vouloir rester ici ? En d'autres circonstances, Grayson aurait pris les devants et aurait sorti les valises lui-même pour lui indiquer la sortie, mais le souvenir de ses pleurs de la veille lui donnait des scrupules.

Que lui donner à faire qu'elle puisse accomplir sans provoquer de catastrophe ? L'idéal serait une corvée si épuisante qu'elle déclencherait en elle une saine réaction. Mais si les poules et les toilettes ne l'avaient pas fait fuir, que restait-il ?

Puis une idée lui vint qui manqua le faire sourire.

— Les cochons.

Lori ne put dissimuler son air horrifié.

— Vous avez des cochons ?

Le jeune fermier eut du mal à ne pas jubiler. Les occasions de rire s'étaient faites rares, ces trois dernières années – du moins, jusqu'à ce que cette ridicule beauté se présente ici. Grayson aurait été jusqu'à parier ses terres que les cochons feraient son affaire. Ils avaient beau être sales, ces animaux étaient dotés d'une intelligence étonnante.

— Il leur faut de l'eau et de la nourriture, établit-il.

— Rien de bien difficile, alors.

Et ça ne l'était pas, à moins que les cochons soient d'humeur joueuse et que la boue soit toute fraîche. La région avait essuyé de grosses averses, ces derniers jours, et les locataires de la porcherie avaient bien besoin d'entretien. Peut-être n'était-ce pas très juste de sa part de faire travailler Lori dans l'enclos ouvert plutôt que dans la porcherie couverte, mais il fallait ce qu'il fallait.

— C'est pourquoi je vous confie cette tâche, souligna-t-il.

— Pourquoi pas ? Ne vous ai-je pas déjà prouvé ma capacité à gérer la saleté *et* la cuisine ?

— Je vous l'accorde, mais je n'ai pas besoin d'une bonne.

Lori grinça des dents et posa ses mains à plat sur le plan de travail qui désormais les séparait.

— Eh bien, sachez que j'ai *hâte* de nourrir vos cochons !

Décidément, Lori était vraiment une fille unique en son genre. Jamais il n'avait vu quelqu'un d'aussi paré à relever les défis et à endurer les insultes. La jeune femme se rua vers la sortie en direction de la porcherie. C'est alors que Grayson vit ce qu'elle portait aux pieds.

— Vous comptez vraiment aller patauger dans la boue avec ces chaussons ?

Au mot *boue*, la jeune femme ferma les yeux un bref instant, puis elle balaya sa remarque d'un haussement d'épaules.

— Quand mon travail sera terminé, j'irai en ville m'acheter des chaussures neuves et plus appropriées, déclara-t-elle.

Si tout se passait comme Grayson l'escomptait, elle irait bien en ville, mais n'en reviendrait jamais.

— Tiens, au fait, où est passée ma voiture ? demanda-t-elle en inspectant le chemin.

— J'ai voulu la garer ce matin, mais elle ne démarrait plus, expliqua le jeune fermier. Elle est à l'atelier.

— Mais alors, je suis coincée ici ? fit-elle, soudain désemparée.

Merci de me le rappeler.

— Juste le temps que mon ami Sam répare les dégâts que vous lui avez fait subir en défonçant mon enclos. (Il la mena vers la porcherie et lui montra la mangeoire et le tuyau d'arrosage.) Quoi qu'il arrive, veillez à toujours bien fermer la barrière derrière vous ou les cochons sortiront pour saccager mes récoltes.

Après quelques instructions de base sur comment nourrir les bêtes, Grayson la laissa à son salissant ouvrage.

La boue, Lori en avait vu son lot dans sa prime jeunesse. Grandir dans une grande famille pouvait s'avérer très salissant. Mais tandis qu'elle observait les cochons dans leur enclos, elle dut bien reconnaître qu'elle n'avait encore jamais vu un tel désordre.

La jeune femme n'était pas dupe et elle savait bien que Grayson avait choisi cette corvée particulière pour la tester, mais tout de même ! C'était à se demander s'il n'avait pas arrosé les lieux exprès au petit matin pour empirer les choses. Mais à table, à part quelques copeaux de bois dans les cheveux, le jeune fermier était propre comme un sou neuf et ne portait aucune trace d'un tel forfait. Lori cherchait tout simplement un coupable à blâmer.

Alors comme ça, son ancien assistant *grognait* pour se faire comprendre et Grayson en était content ?

Eh bien, rien que pour ça, patauger dans la crasse avec les cochons serait un soulagement – au moins, cela permettrait de faire redescendre la pression. Depuis toujours, la jeune femme avait évacué son stress en dansant. Cette fois-ci ne serait pas bien différente, à l'exception de ses partenaires, naturellement.

Elle ouvrit l'enclos et avança prudemment à l'intérieur, manquant glisser dès le premier pas. *Saletés de ballerines !* fulmina-t-elle en se rattrapant in extremis à la barrière. La porcherie était occupée par une demi-douzaine de locataires à groin – tous adorables mais plus imposants qu'elle ne l'avait imaginé. Bien qu'un peu curieux vis-à-vis de cette intruse, les animaux ne semblaient pas le moins du monde dangereux.

La boue était terriblement glissante. Elle qui pensait accomplir sa tâche sans problème, profitant de leur comportement truffier pour les nourrir, voilà qu'elle déchantait. Se mouvant avec précaution, Lori manqua tomber à la renverse sur un énorme tas de boue.

Par chance, des années de pratique de l'équilibre lui permirent de se maintenir debout. Mais lorsqu'elle leva les yeux, elle vit un cochon trotter à plein régime dans sa direction, ses petits sabots fendant la boue au rythme des balancements de sa petite queue en tire-bouchon. Jamais elle n'aurait cru qu'un animal aussi robuste puisse aller aussi vite !

En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, le cochon fonça entre ses jambes et elle se retrouva sur son dos.

— Hé ! s'exclama-t-elle. Où tu m'emmènes comme ça ?

N'était-ce pas évident ? Ce brave cochon prenait un malin plaisir à jouer à dada devant un public de porcs extatiques, curieux de savoir qui aurait l'insigne honneur de jouer le prochain rodéo.

Puis, aussi vivement qu'elle avait été soulevée, la jeune danseuse se retrouva projetée cul par-dessus tête et s'affala de tout son long sur le sol boueux.

Se redressant sur son séant, Lori demeura immobile quelques instants et, au lieu de s'énerver, partit d'un grand rire en repensant à l'allure qu'elle devait avoir eue lors de cette incongrue balade à dos de

cochon.

Qui aurait cru que travailler dans une ferme réserverait autant de mésaventures et de rires – provoqués par un cochon, qui plus est ! Cela rappela à la jeune fille les châteaux de boue qu'elle, ses frères et sa sœur construisaient dans le jardin, après les jours de pluie.

Lori ne s'était pas sentie comme une enfant depuis bien longtemps et ce constat la rendit triste. Il avait fallu une troupe de petits cochons sales pour y remédier.

D'ailleurs, se retrouver à leur niveau ne la rendit que plus intéressante à leurs yeux porcins. Un petit pourceau, particulièrement curieux, vint frotter son groin contre elle en reniflant.

— Oh, comme tu es mignon, toi ! s'extasia-t-elle. Encore quelques kilos et tu pourras peut-être jouer à dada, toi aussi ! (Elle lui flatta la tête.) J'ai *toujours* eu un faible pour les hommes tout roses et poilus !

Lori se leva et elle aurait pu jurer que le jeune cochon lui souriait. La jeune femme se mit alors à l'ouvrage en chantonnant un standard pop – que ses petits compagnons semblaient apprécier malgré son timbre atrocement faux. Et tout du long, la fermière en devenir garda les jambes bien arquées afin de s'éviter toute nouvelle chute et course impromptue.

Initialement, Grayson avait prévu de passer sa journée à travailler sur le toit du cottage, mais Lori requérait une certaine surveillance. Non qu'elle lui manquât depuis le petit déjeuner – certes, non ! – mais parce que lâcher la jeune fille sur la ferme, c'était comme laisser un enfant jouer avec des allumettes. La moindre petite étincelle pourrait être fatale à toute son exploitation !

D'où la porcherie. Quels dégâts pouvait-elle bien provoquer ?

Même à distance, il la voyait couverte de boue. Et non seulement la jeune femme n'en semblait pas affectée le moins du monde, mais la voilà qui chantait à tue-tête – et horriblement faux –, flattant les cochons en dandinant son petit popotin dans la porcherie.

Une citadine qui chantait au milieu des porcs sans se plaindre de son dur labeur... Vraiment, le jeune fermier n'avait jamais rien vu de pareil. Plus il fréquentait Lori, plus il l'avait dans la peau – et ça n'allait pas en s'arrangeant, surtout depuis qu'il l'avait entendue pleurer.

Pourvu qu'elle ne recommence pas ce soir ! Grayson doutait franchement de pouvoir résister à l'envie impérieuse qu'il avait de la consoler.

Le jeune fermier n'était qu'à quelques mètres de la porcherie lorsque soudain, il aperçut une chose rose s'avancer vers son plant de framboisiers.

Oh, non ! Elle a oublié de fermer la grille ! C'était pourtant bien la seule et unique instruction qu'il lui avait donnée ! C'était trop demander de la suivre ?

Grayson accourut en criant sur sa truie, mais cette dernière n'avait d'yeux que pour les douces friandises fruitées qui s'offraient à elle. C'était comme si un motoculteur venait d'arracher les plants – des plants destinés à être vendus dans la semaine. La truie était si massive qu'il fallut au moins dix longues pénibles minutes à Grayson pour la ramener dans son enclos.

Bien sûr, Lori n'avait rien entendu de tout ce remue-ménage et continuait à arroser joyeusement les cochons en braillant de plus en plus faux. Lorsque la truie revint à bon port, Lori fut si surprise qu'elle aspergea le jeune fermier en se tournant. Paniquée par le regard assassin qu'il lui adressa, la jeune femme, nerveuse, les mains couvertes de boue, ne parvint à couper l'eau qu'après plusieurs laborieuses tentatives. Lorsqu'elle y parvint enfin, Grayson était trempé... et furieux.

— Oh, je suis désolée ! clama-t-elle. Vous m'avez surprise. (Elle contempla sa frêle silhouette couverte de boue.) Vous voulez m'arroser aussi ? Ça serait assez utile et au moins, on serait à égalité !

Elle lui tendit le tuyau d'arrosage, que Grayson lui arracha des mains et laissa tomber par terre dans un bruit spongieux.

— Dès votre arrivée, j'ai tout de suite su que vous ne causeriez que des problèmes, ici, l'apostropha-t-il, avant de désigner le plant de framboisiers. Je vous avais pourtant dit de fermer l'enclos ! Regardez le résultat ! On ne peut vraiment rien vous confier !

Grayson sentait bien qu'il se montrait dur avec elle, mais Lori ne broncha pas et avança d'un pas vers lui.

— Je l'ai fermé ! fit-elle avant de se tourner vers la barrière et de remettre la barre en place. J'ai fait comme ça ! fit-elle, le front plissé.

Elle glissa sur la boue et sa hanche vint heurter le portillon. Elle se rattrapa à la barrière, et cette dernière se mit à trembler et se rouvrit.

— Voyez ? fit-elle. Je l'avais bien fermée !

Grayson se sentit bien bête, mais Lori ne lui demanda aucune excuse, probablement persuadée qu'il ne se donnerait pas cette peine. N'était-ce pas pire qu'elle pense cela de lui ?

Quelque part, elle aurait raison de penser cela, car le jeune fermier était tout le temps à court de mots en sa présence.

— J'ai des courses à faire, finit-il par déclarer. Allez vous laver et on en profitera pour vous acheter une paire de bottes.

— Des chaussures ?

Il confirma d'un hochement de tête et la jeune femme lui sourit. Décidément, même couverte de boue, Lori demeurait une beauté à nulle autre pareille.

— Bon, fit-elle, toujours aussi souriante. Vous êtes pardonné !

C'est alors que Grayson comprit que quoi qu'il fasse, son combat était perdu d'avance. S'il ne faisait pas preuve d'une extrême prudence, Lori, à force de traits d'esprit, de bons repas et de sourires tels que celui-ci, allait s'immiscer irrémédiablement dans son cœur.

— Il y a une douche extérieure près de la grange, indiqua-t-il. Vous pouvez l'utiliser si vous voulez.

Puis Grayson se focalisa sur les réparations de l'enclos des cochons, tâchant de ne pas laisser ses pensées vagabonder vers la vision d'une Lori nue et couverte de savon sous le jet d'eau.

8

Enfin revêtue d'un jean noir et d'un tee-shirt rouge, Lori se sentait propre comme un sou neuf. On mésestimait trop souvent les bienfaits d'une bonne douche et d'un peu de savon ! Comme elle et Grayson se rendaient en ville, la jeune femme avait également appliqué le strict minimum de maquillage – mascara, blush et rouge à lèvres. Parmi ses nombreuses chaussures à talons, elle privilégia une paire rouge et noir puis enfila son sac à main sur son épaule avant de rejoindre Grayson.

Dès son arrivée sur le perron, le jeune fermier ne fit pas mine de dissimuler son mépris face à son allure. Lori en aurait bien fait autant mais elle lui adressa un sourire. Mieux valait ne pas l'irriter davantage.

Elle lui avait pardonné son comportement à la porcherie mais il n'en demeurait pas moins que Grayson avait la critique facile et portait des jugements à l'emporte-pièce à son égard. Peut-être serait-il surpris d'apprendre le nombre d'universités qu'elle avait refusé d'intégrer afin de devenir danseuse professionnelle.

Muet comme une tombe, Grayson prit la direction de sa camionnette et Lori adressa un sourire machiavélique à son dos tourné. L'épicerie était à au moins quinze minutes en voiture de la ferme et un petit quart d'heure ne serait pas de trop pour exercer sa revanche sur lui.

Tandis qu'il remontait l'allée, Lori l'étudia. Ses cheveux bruns dépassaient de son chapeau de cowboy et sa petite barbe de trois jours achevait de le rendre plus sexy que jamais.

Sexy, certes, mais toujours aussi mécontent de l'avoir dans les pattes.

Assise à la place du mort, Lori n'avait cure des pâturages alentour et dévisagea son chauffeur.

— Connaissez-vous les anciens propriétaires de la ferme ? demanda-t-elle innocemment.

Pris au piège avec elle, le jeune fermier crispa la mâchoire.

— Non.

— Et vous en dirigiez une autre avant celle-ci ?

— Non.

Lori fut grandement tentée de noter dans un carnet l'étendue astronomique de son vocabulaire – deux mots, jusque-là.

— Mais vous avez bien grandi à Pescadero, non ?

— Non.

Son mutisme ne faisait qu'épaissir le mystère qui l'entourait – et empirer la curiosité malade de Lori.

— D'où venez-vous, dans ce cas ?

— Écoutez, il y a bien quatre miles d'ici à l'épicerie, s'impatientait-il, jetant un coup d'œil vers ses talons. Si je vous laisse y aller à pied, vous risquez de vous faire de sacrées ampoules, vous ne croyez

pas ?

Guère intimidée par ses menaces, Lori haussa les épaules.

— Quelqu'un finira bien par me prendre en stop.

— *Lori !*

L'agacement dans sa voix était on ne peut plus perceptible. Mais elle n'en demeurait pas moins sensuelle, ce qui au vu du caractère de son propriétaire, posait un certain problème. Toutefois, la jeune femme ne put s'empêcher d'associer cette voix caverneuse et virile à son physique imposant et à de délicieuses caresses qu'il pourrait intimement lui prodiguer.

Une chance qu'elle ait renoncé à la compagnie des hommes ! Sa libido ne lui jouerait plus le moindre tour, désormais. Tant mieux, car sa revanche sur ce goujat ne saurait attendre plus longtemps.

Ainsi, communiquer n'était pas son fort et l'entendre parler lui déplaisait. Autant continuer à blablater, alors !

— Alors, où avez-vous grandi ? insista-t-elle, ravie de le voir à nouveau serrer les dents.

— New York.

— Quel quartier ?

— Centre-ville.

Enfin, se dit-elle. Ses réponses monosyllabiques commençaient à former des phrases à peu près complètes.

— J'adore New York ! s'extasia-t-elle. J'ai failli aller à l'université de Columbia, d'ailleurs. Mais ça m'aurait brisé le cœur de me retrouver loin de ma famille et de mes amis.

Sans parler de son activité de danseuse qui avait prévalu sur tout le reste. Peut-être que son récent changement de perspective professionnelle serait l'occasion de reprendre des études, qui sait ? Mais quoi qu'elle puisse en penser, si tout était à refaire, pour rien au monde Lori n'aurait échangé ses années de danse intensive contre une autre carrière.

À l'arrêt face à un panneau stop, Grayson tourna vers elle un regard aussi surpris que ténébreux.

— Je suis allé à Columbia, déclara-t-il.

— Vous avez étudié là-bas ? fit-elle, d'une voix un peu trop étonnée. Enfin, je ne veux pas dire par là qu'être fermier ne demande pas d'intelligence, au contraire ! Mais je n'avais encore jamais rencontré de fermier diplômé d'une grande école. Qu'y avez-vous étudié ?

— La finance.

Lori arqua les sourcils.

— Mais alors, si vous avez obtenu un diplôme en finance mais que vous n'avez acheté votre ferme qu'il y a trois ans, que faisiez-vous dans l'intervalle ?

Son envie de revanche était dorénavant tempérée par une vive et sincère curiosité.

— J'ai saisi votre petit manège, fit Grayson. Vous m'en voulez pour tout à l'heure, alors vous avez décidé de me torturer en me questionnant.

— J'avoue que j'en ai encore les oreilles qui sifflent...

— Et vous sentiriez-vous mieux si je vous présentais mes excuses ?

La jeune femme croisa nonchalamment les bras et parla d'une voix incrédule.

— Vous ? Des *excuses* ? Quand vos poules auront des dents, oui !

Au feu suivant, Grayson posa ses beaux yeux sur elle.

— Je m'excuse, Lori. J'ai été bête et ça ne se reproduira plus.

— Jusqu'à « ça ne se reproduira plus », je vous ai sincèrement cru, vous savez ? Vous savez très bien que ça se reproduira. (Elle ne put s'empêcher de sourire.) D'ici dix minutes, je dirais ! J'ai un surnom et je compte bien lui faire honneur.

— Quel surnom ?

Ce soudain intérêt de la part du fermier et l'enchanteresse perspective de sa réponse firent s'élargir le sourire de la jeune femme.

— La Vilaine !

Malgré son air colérique, Lori crut percevoir l'ombre d'un rictus amusé se former au coin de ses lèvres.

La camionnette se remit en branle. Que pourrait bien donner un Grayson souriant ? Lori était curieuse et la curiosité est un vilain défaut. Hélas, comme l'indiquait son surnom, la prudence et la tempérance n'avaient jamais été le fort de la jeune femme.

Pourquoi s'embêter ? L'impulsivité était tellement plus drôle.

Tandis que Grayson se rendait au rayon bricolage, Lori se dégotta un adorable petit chapeau de cowboy qui lui allait comme un gant. Elle le posa sur sa tête et fit un petit signe de la main au jeune ado de la dernière fois.

Derrière la caisse, ce dernier se mit à rougir comme une pivoine.

— Euh, salut, fit-il d'une voix chevrotante d'émotion.

Lori s'apprêtait à jouer de son charme auprès de son impressionnable ami lorsque son portable vibra dans son sac à main. Elle l'en retira avec une extrême précaution. D'ordinaire, elle considérait l'objet comme une extension de son corps mais, depuis Chicago, elle avait pris un certain recul vis-à-vis de l'appareil et évitait les conversations au téléphone. Mais lorsqu'elle vit le nom de sa sœur s'afficher sur l'écran, elle n'eut pas le cœur à filtrer son appel.

— Hé, Soph' ! fit-elle en décrochant. Alors, comment vont les plus beaux bébés du monde ?

— Ils vont bien.

Étrange. D'habitude, lorsqu'on la lançait sur ses jumeaux, Sophie devenait intarissable, détaillant pendant au moins une bonne dizaine de minutes le quotidien de son adorable progéniture.

— Une de mes amies de Chicago est allée voir ton spectacle, reprit sa sœur. Elle m'a dit que tu n'étais pas sur scène. Que s'est-il passé, bon sang ? Où es-tu ?

Entendre Sophie aussi inquiète lui fit mal au cœur. Elle qui espérait s'être éclipsée sans être remarquée, c'était raté. Mais les Sullivan étaient un très large clan et il n'était guère étonnant que cela revienne à leurs oreilles à un moment ou à un autre.

Toute sa vie durant, Lori avait été une personne positive, prête à saisir le bonheur et les opportunités dès qu'ils se présentaient. Comment en était-elle arrivée là ?

Sans compter qu'elle se retrouvait dans cette panade avec un homme dont le simple regard suffisait à la faire fondre sur place. Grayson ne l'avait touchée que deux fois et la chaleur de sa peau semblait encore imprimée sur son épiderme, comme on marque du bétail au fer rouge.

— Je vais bien, Sophie, rassure-toi.

— Dieu merci ! Tu es toujours à Chicago ?

— Non, répondit-elle.

La petite ville qu'elle avait choisie pour refuge n'aurait pu en être plus éloignée.

— En fait, je suis rentrée en Californie, précisa-t-elle.

— Ah, oui ? Mais pourquoi ne nous as-tu pas prévenus ?

— J'ai besoin d'un peu de temps pour moi. Je dois réfléchir à certaines choses seule.

— Lori, commença Sophie, d'une voix si chargée d'amour que la jeune danseuse manqua fondre en larmes en plein milieu du magasin. Dis-moi ce qui s'est passé. C'est Victor, c'est ça ?

— Non, c'est fini, tout ça, répondit-elle d'une voix résolue.

— C'est pas la première fois que tu dis ça, Lori, loin de là. Tu en es sûre, cette fois ?

— Sûre et certaine. Il appartient au passé et jamais je ne me remettrai avec lui, tu as ma parole.

À l'autre bout du fil, Lori entendit sa sœur pousser un long soupir soulagé.

— Que dirais-tu d'un cinéma, ce soir ? Je peux confier les petits à Jake. Imagine, un bon nanar et une quantité astronomique de pop-corn au beurre !

Son amour pour sa sœur était tel qu'elle faillit bien accepter son offre et plaquer Grayson et tout le reste. Mais avant de retrouver sa vie et le monde extérieur, Lori se devait de faire ses preuves – pour elle-même.

La jeune femme avait encore un long chemin à parcourir avant que les ténèbres de son existence ne retrouvent quelques couleurs.

— Je t'aime, Sophie, dit Lori.

C'était important qu'elle le sache et qu'elle ne l'oublie jamais.

— Mais je ne peux pas encore rentrer, ajouta-t-elle.

— Alors, dis-moi au moins où tu es !

— Je travaille dans une ferme.

— Une ferme ? s'étonna Sophie.

Lori s'imagina sans effort son visage en apprenant cette information.

— Ouais, une ferme ! Avec cochons, poulets, tout le tralala, quoi ! Je suis en chapeau et en bottes, à l'heure qu'il est !

— Mais comment diable t'es-tu retrouvée embarquée là-dedans ?

— Oh, tu sais, ce genre de chose ne se prépare pas, rétorqua Lori, un petit sourire au coin des lèvres.

— C'est encore un homme, n'est-ce pas ?

— Non.

Malgré l'effet qu'avait Grayson sur elle, ce n'était pas totalement un mensonge. Mais en étant tout à fait honnête avec elle-même, Lori devait bien reconnaître que le jeune fermier n'avait rien de commun avec les autres hommes qu'elle avait fréquentés jusque-là – malgré son mauvais caractère. Grayson était avare de paroles et ne passait pas son temps à essayer d'obtenir quelque chose de sa part.

— Je te jure, Soph', que je n'ai besoin que d'un peu de temps pour me ressourcer et d'un peu de dépaysement.

Et les dernières vingt-quatre heures avaient été chargées, de ce côté-là.

Toutefois, toute sa confiance ne rassura guère sa sœur.

— Lori, toute cette histoire est dingue – même venant de toi ! Parles-en au moins à maman !

La panique lui fit frissonner l'échine. Si Mary Sullivan était là, elle la prendrait dans ses bras comme elle le faisait depuis qu'elle était petite dans les moments difficiles et c'en serait fini de ses bonnes résolutions.

— Est-ce qu'elle sait que je suis rentrée ?

— Non, pas encore, mais...

— Rappelle-toi quand tu es tombée enceinte, Sophie, l'interrompit-elle. Quand ton histoire avec Jake est partie à vau-l'eau, je ne suis pas allée cafter, moi ! J'ai gardé ton secret, comme tu l'avais demandé, alors maintenant, à toi de me renvoyer l'ascenseur !

Sa jumelle garda longuement le silence, ce qui ne fut pas pour lui plaire.

Puis Sophie reprit enfin la parole.

— Je n'aime pas ça, Lori. Et j'ai déjà gardé tous tes secrets vis-à-vis de Victor pendant au moins deux ans.

— Je t'en prie, Sophie ! Je n'ai besoin que d'un peu de temps !

— Bon, très bien. Mais tu dois me promettre une chose.

— Quoi donc ? demanda-t-elle avec prudence.

— Si les choses s'enveniment, promets-moi de m'appeler et de rentrer fissa à la maison.

— C'est promis.

— Et aussi...

— Stop ! Tu as dit une chose, et je l'ai promise, point.

— Eh bien, il m'en faut une de plus ! insista-t-elle, aussi têtue que sa jumelle. Il y a le prochain brunch en famille, bientôt. Je veux que tu viennes.

Sa main se crispa sur le portable.

— Sophie, je ne...

— Tu avais déjà prévu de venir depuis Chicago, souviens-toi ! lui rappela-t-elle en l'interrompant. Promets-moi ou il n'y a plus de marché !

Bon sang ! Lori détestait qu'on l'accule au mur et, s'il ne s'agissait pas de sa sœur, la jeune femme aurait énergiquement protesté. Mais Sophie faisait tout simplement le même type de chantage que Lori aurait fait si elle avait été à sa place, alors comment lui refuser quoi que ce soit ?

— Très bien, grommela-t-elle. J'y serai. Au fait, tu as des nouvelles de Gabe et Megan ?

— Eh bien, Megan n'a pas encore confirmé officiellement sa grossesse. Mais l'autre jour, quand on a déjeuné, je l'ai clairement vue avoir un haut-le-cœur quand le type à côté de nous a commandé une salade d'œufs durs ! Gabe sera un père formidable, pas vrai ?

Un an auparavant, Gabe, pompier de métier, avait rencontré l'amour de sa vie en la sauvant des flammes, elle et sa petite fille de huit ans.

— Pas de doute, notre frerot sera un super papa ! Tout comme tu es une super maman. Summer va être toute folle d'apprendre qu'elle va devenir une grande sœur ! Les petits Jackie et Smith Jr. auront bientôt un autre cousin pour jouer. (Grayson commença à s'approcher depuis l'autre côté du magasin.) Sophie, je dois y aller !

— Ton devoir agricole t'appelle ? ironisa sa jumelle.

— Oui, c'est exactement ça.

— T'as intérêt à m'appeler tous les jours pour me tenir au courant, je veux des nouvelles régulières, tu entends ? Sinon, je vais m'inquiéter pour un rien et que tu le veuilles ou non, je retournerai tout l'État pour te retrouver !

Tout le monde avait tendance à voir Sophie comme une personne calme et flegmatique, mais Lori la connaissait trop bien. Elle et son mari Jake avaient parfaitement conscience de la force qui l'habitait, surtout si elle savait un de ses proches en danger.

— Embrasse les petits de ma part et dis-leur combien ils manquent à tante Lori. Elle viendra bientôt leur faire des guilis !

Raccrochant en quatrième vitesse, Lori se détourna et s'empara d'une paire de bottes au hasard – des rouge et noir.

— Qu'en dites-vous ? fit-elle à l'intention de Grayson lorsqu'il arriva à sa hauteur. Elles sont mignonnes, non ?

Muet comme une carpe, le jeune fermier observa le chapeau qu'elle portait avec un air de reproche, puis son regard tomba sur la paire de bottes.

— Elles feront l'affaire, lâcha-t-il, sans commentaire aucun pour les motifs de flamme qui enluminaient le cuir. Je vous attends au camion.

Au temps pour leur petite trêve, songea la jeune femme qui, au final, avait bel et bien vu juste quant à sa durée.

Grayson observa Lori sortir du magasin dans sa nouvelle tenue et serra les mâchoires. Dieu ce qu'elle était adorable. Et si sexy ! Depuis la seconde où elle était sortie de sa voiture la veille, la jeune femme l'avait follement excité.

Lorsqu'elle avait mentionné la possibilité qu'un inconnu la prenne en stop, le fermier avait vu rouge. Franchement, qui serait assez stupide pour faire une chose aussi risquée ? *Sûrement quelqu'un d'aussi stupide que toi et tes menaces de la larguer sur le bord de la route.*

Et s'il n'y avait que ça ! En plus, Grayson renonçait sciemment à trente-six années de bienséance en ne prenant pas la peine de lui ouvrir la porte pour grimper en voiture. Mais s'il se permettait d'être gentleman avec elle, il savait très bien qu'à ce rythme, il lui arracherait son chapeau et le balancerait sur le bord de la route tant ce simple accessoire la rendait plus attirante encore ! À terme, cette tenue digne d'une cow-girl aurait raison de son self-control.

À en juger par ce qu'il avait pu entendre au magasin, Lori discutait avec sa sœur, ne se rendant probablement pas compte du boucan qu'elle faisait en tâchant d'être discrète – les murs de l'épicerie faisaient très bien résonner les sons et Grayson avait l'oreille aussi fine qu'attentive.

Sa sœur semblait beaucoup s'inquiéter pour elle. Lori lui avait dit au téléphone qu'elle était partie s'isoler dans une ferme dans l'espoir de prendre du recul... et qu'elle avait besoin d'un « petit peu » de temps.

Cette nouvelle aurait dû le mettre en joie.

Mais non.

Voilà trois ans que Grayson se convainquait que la solitude lui était bénéfique et que tout ce dont il avait besoin, c'était une vie à ciel ouvert, des pâturages et le remous des vagues toutes proches. Puis, sortie de nulle part, Lori avait déboulé et envoyé son monde vide et sans émotions ad patres.

Savoir tout cela le mettait en rogne. Il était en colère contre elle, contre lui et contre ce monde cruel qui jetait littéralement à ses pieds cette femme aussi irrésistible qu'agaçante.

Aussitôt la porte côté passager fermée et la ceinture de Lori bouclée, Grayson démarra. Quelques instants plus tard, la jeune femme sortit de son sac à main quelque chose qu'elle lui présenta.

— Vous en voulez un ?

C'était un aliment long, fin, vert fluo et couvert de sucre – rien de vraiment alléchant.

— Non.

— Vous savez pas ce que vous ratez, répliqua-t-elle, mordant à pleines dents dans sa friandise qu'elle mâchouilla bruyamment.

Elle avait malheureusement raison, mais pas pour les bonbons. S'il la laissait partir de chez lui, Grayson ne saurait jamais ce qu'il avait raté.

Mais sa ferme devait rester une absolue priorité. Il avait des centaines d'hectares à entretenir et des animaux à nourrir.

— Avez-vous déjà travaillé dans les champs, Lori ?

— J'aidais ma mère à s'occuper de son potager quand j'étais petite, marmonna-t-elle, la bouche pleine. Il paraît que j'ai la main verte. Pourquoi ? C'est ma corvée suivante ?

— Non. Mais les mauvaises herbes, oui.

Grayson s'attendit à ce qu'elle rouspète. Mais, comme toujours, la jeune femme le surprit par sa réaction.

— Oh, parfait ! J'adorais arracher des trucs dans son jardin, puis planter des choses qu'on voit germer par la suite. Mais arracher, c'est quand même plus marrant !

Il vit son sourire ravi du coin de l'œil – car se tourner complètement pour la regarder bien en face signerait la plus grosse bêtise de sa vie.

— En fait, c'est un peu comme une pirouette et un grand jeté, expliqua-t-elle. Les deux sont sympas à faire, mais parfois, on a juste envie de tout casser !

Grayson avait assisté à bien assez de ballets pour comprendre la métaphore. Discrètement, le jeune fermier se risqua à un coup d'œil vers ses jambes. Même dans un jean, on pouvait deviner une silhouette bien entretenue et la façon qu'elle avait de se mouvoir lui avait mis la puce à l'oreille.

D'où venait vraiment cette fille ? Quelle était son histoire ? Se pourrait-il qu'il s'agisse d'une danseuse ? Et si c'était bien le cas, alors pourquoi être venue se perdre à Pescadero pour devenir aide de ferme ? Sa place aurait dû être sur scène, pas à labourer des champs.

Par chance, ils arrivèrent à la ferme avant qu'il ne craque et ne lui pose la question. Ses sempiternels blablas avaient déjà été assez durs à supporter.

À partir de maintenant, Grayson devrait s'assurer qu'ils avaient tous deux assez à faire pour éviter de s'encombrer de paroles. Dorénavant, ce serait mauvaises herbes pour elle et travaux de toiture pour lui !

9

Le lendemain matin, après une éprouvante chevauchée à cheval, Grayson comprit que l'activité physique ne changerait strictement rien à son embarrassante attirance pour Lori.

Pire, il semblait que son désir se soit accru, au point qu'il s'était vu contraint de refuser de partager avec elle un nouveau délicieux dîner – et un petit déjeuner – qu'elle leur avait concoctés, prétextant un trop-plein de travail.

Plus tard, la jeune femme s'était inquiétée du manque d'appétit du chat et lui n'avait rien trouvé de mieux que de lui répondre qu'il était déjà heureux que Mo soit en vie. Après quoi, Lori avait tourné les talons pour ne plus lui adresser la parole.

Ce matin, la jeune femme vint le voir à l'écurie – un endroit qu'elle avait soigneusement évité jusqu'ici.

— Grayson ? Un certain Éric a appelé. Il vous fait savoir qu'il viendra une heure en avance pour récupérer la marchandise. Je peux aider à quelque chose ?

Le jeune fermier ravala un juron. Il y avait beaucoup à faire pour que tout soit prêt à l'arrivée d'Éric et deux paires de mains ne seraient pas de trop. À croire qu'il ne pourrait pas éviter la jeune femme aujourd'hui, non plus !

— Allez donc à la remise, ordonna-t-il. Sortez les cagettes, qu'on puisse commencer à les emplir. Emmenez-les à la grange et disposez-les sur les tables. N'ayez pas peur de les prendre deux par deux.

— Combien ?

— J'ai deux cent quinze clients à honorer. Deux douzaines au moins seront nécessaires.

Certaines commandes nécessitaient parfois jusqu'à deux cagettes pleines et, pour ses services rendus, Éric avait toujours le droit de se réserver une quantité de ce qu'il désirait.

— Bien reçu ! lança Lori avant de tourner les talons et de s'atteler à l'ouvrage.

Une fois qu'elle fut partie, Grayson réalisa une chose : Lori n'avait pas souri de la matinée, pas plus qu'elle n'avait essayé de le faire sortir de ses gonds, comme elle se plaisait tant à le faire, se contentant de transmettre son message et de suivre ses directives – bref, tout ce qu'il avait attendu d'elle jusque-là. Et pourtant, ce professionnalisme soudain lui parut déplacé.

Chassant cette désagréable impression, Grayson la rejoignit à la grange où la jeune femme, l'œil terriblement morne, avait déjà considérablement avancé. Le jeune fermier se sentit soudain extrêmement bête d'avoir eu un tel comportement envers elle. L'éviter, mal lui parler, ce n'était pas très courtois, il le savait.

Lui en voulait-elle de l'avoir laissée dîner seule ? À moins que ce ne soit sa remarque à propos du chat ? Peut-être regrettait-elle sa famille – ou la personne qu'elle avait cherché à fuir en venant ici ?

Penser à Lori dans les bras d'un homme lui fit l'effet d'un direct à l'estomac. C'était un vrai paradoxe : il ne pouvait se permettre de la réclamer pour lui, mais l'idée qu'un autre homme pose la main sur elle lui était intolérable. Malgré la résilience de la jeune femme, Grayson sentait bien toute la vulnérabilité que trahissait son regard dans ses moments d'épuisement.

Il tâcha de ne plus y penser et se focalisa en silence sur la préparation de ses commandes, empaquetant framboises, artichauts, asperges, petits pois et autres courges. Au bout d'un certain temps, il remarqua le soin que Lori apportait à la présentation des légumes dans les cagettes – bien plus agréables à l'œil que les siennes. Grayson allait au plus simple et les disposait sans aucun souci d'esthétique. Surpris, le fermier se mit à imaginer le ravissement de ses clients en voyant ça, encore plus motivés à faire la tambouille à leur retour.

Tout ça grâce à Lori !

Une fois les fruits et les légumes sélectionnés, Grayson se rendit à son côté.

— C'est très joli, la complimenta-t-il.

Il avait espéré un sourire – au mieux, qu'elle rigole de sa remarque. N'importe quelle réaction plutôt que cette grise mine.

— Lori, écoutez, je...

Bon sang, mais que pouvait-il bien lui dire ? Qu'importe, il ne pouvait pas rester comme ça, les bras ballants. Cette tête de six pieds de long ne lui allait pas du tout et son délicieux babillage lui manquait déjà.

La jeune femme se figea et tourna un regard ombrageux vers lui.

— Oui, Grayson ?

Deux mots dont il ferait bien de faire bon usage.

— Je voulais simplement vous dire que je...

Il s'interrompit, pris à revers par la lueur d'espoir naissant dans ses yeux.

— Oui ? insista-t-elle, entrouvrant très légèrement ses lèvres aguicheuses. Je vous écoute ?

Mais les mots restèrent bloqués sur sa langue et au fond de sa gorge. Incapable d'exprimer ses pensées, Grayson s'en tint au plus simple.

— Je voulais vous dire que si vous êtes fatiguée, je peux prendre le relais.

Lori se renferma aussi vite qu'elle s'était éclairée, fixant d'un regard neutre l'artichaut qu'elle tenait entre les mains. Elle retira son chapeau et l'accrocha à un clou tout proche.

— Ça va, je ne suis pas fatiguée.

Qu'elle ôte son chapeau lui parut être mauvais signe – très mauvais signe. Lui qui avait secrètement rêvé de le balancer par la fenêtre du camion, voilà qu'il aurait tout donné pour le replacer sur son adorable tête.

Mais il n'eut guère le temps de faire quoi que ce soit car il entendit des pneus crisser sur le gravier au-dehors. Une minute plus tard, Éric pénétrait dans la grange.

— Salut, Grayson ! Vraiment navré pour le changement d'horaire.

Lorsqu'il vit Lori, le jeune fermier, d'ordinaire aussi taciturne que lui, se fendit d'un sourire plein de malice.

— Vous devez être Lori, je présume.

La jeune femme lui adressa un sourire – le même type de sourire qu'elle lui adressait à *lui*.

— Ravie de vous connaître, Éric ! lança-t-elle en lui serrant la main. Et merci encore de vos conseils pour nourrir Pupuce ! Je vais essayer le foie et je vous dirai ce que ça donne !

Quoi ? Ils avaient à peine discuté au téléphone et s'étaient déjà échangé des conseils sur le chat dans son dos ? Lui avait-elle aussi fait part du comportement de son patron à son égard ?

— Eh bien ! s’extasia le fermier, tout sourire devant les cagettes préparées par Lori. On peut dire qu’elles sont belles, cette semaine ! Elles avaient bien besoin d’une petite touche féminine.

Grayson fit mine de les ignorer et commença à transporter les cagettes, laissant ces deux-là discutailler comme deux vieux amis. Comme à son habitude, Lori débita ses questions à la vitesse d’une mitrailleuse : « Comment ça marche, les livraisons ? », « Est-ce que vous avez une liste ? », « Mais, alors, vous connaissez tout le monde ? », « Et ils viennent d’ailleurs, ou ce sont juste des locaux ? », « Ils amènent leurs enfants et leurs animaux ou alors, c’est bonjour-au revoir ? »

Éric se lança dans une interminable diatribe sur les tenants et aboutissants de son métier et Grayson y vit une occasion parfaite d’envoyer Lori prendre l’air loin de lui.

— Allez donc vous rendre compte par vous-même, ça ira plus vite, les interrompit-il.

Éric et Lori se regardèrent, tout sourire.

— Génial ! firent-ils en chœur. Quelle bonne idée !

En tout cas, ce n’était pas tombé dans l’oreille d’un sourd. S’il n’avait pas eu les bras chargés, Grayson en aurait serré les poings. Ces deux-là étaient si similaires – bonne humeur, sourire éclatant, bavards à n’en plus finir... Et la grâce naturelle de Lori s’accordait bien avec le physique musculeux du blondinet Éric – un beau couple, en somme.

— Oh, Grayson, j’ai failli oublier, se morigéna Éric, s’arrachant à grand-peine à la jeune femme. J’ai reçu un coup de fil d’un journaliste avant de venir. Il écrit un long article sur les programmes agricoles. Je lui ai dit que je n’étais que le livreur et qu’il valait mieux qu’il te contacte directement. (Il fouilla dans la poche arrière de son jean.) Voilà son numéro.

— Pas besoin.

— Tu es sûr ? insista-t-il, tandis que Lori fronçait les sourcils d’incompréhension. Au téléphone, il m’a eu l’air d’un mec sympa. Tu lui as même été recommandé par un paquet de gens qui estiment que ta ferme est la meilleure de toute la région.

— Je me passe allègrement de la presse, merci infiniment.

Le jeune fermier voyait ça d’ici : « La tragique vie du gentil agriculteur. » Ça ferait les gros titres, et pas question qu’on vienne farfouiller dans son passé pour l’exposer au grand jour. Cette histoire, il l’avait gardée pour lui toutes ces années et cela resterait ainsi.

Grayson plaça les dernières cagettes dans la camionnette d’Éric.

— Tu as tout ce qu’il te faut, on dirait.

— Ne t’inquiète pas pour Lori, je te la ramène saine et sauve dans quelques heures ! lui assura-t-il.

T’as plutôt intérêt, manqua-t-il grogner.

Avant de quitter la grange, Lori embarqua son chapeau et le posa sur sa tête.

— Beau chapeau ! la complimenta Éric.

— Oh, merci ! fit-elle, un sourire si éclatant aux lèvres qu’il aurait illuminé une petite ville à la nuit tombée.

En les regardant s’éloigner sur le chemin, Grayson se morigéna. Comment avait-il pu envoyer Lori au loin avec Éric ? Non pas qu’il n’ait pas confiance en lui, au contraire. C’était un jeune homme tout ce qu’il y avait de plus honnête, sans le moindre problème. Rien qui puisse rebuter Lori, et c’était peut-être bien le souci.

Grayson usa de son marteau deux heures durant sur la toiture et n’y gagna que des courbatures. Impossible d’effacer le souvenir du sourire de Lori ! Lorsqu’il vit la voiture d’Éric s’engager sur le chemin, il lutta de toutes ses forces contre ce besoin de plus en plus impérieux de se jeter sur elle et de la réclamer d’un fougueux baiser possessif qui effacerait jusqu’à leur moindre souvenir.

Mais Éric, en bon gentleman qu'il était, sortit de voiture, la contourna et aida Lori à descendre. La jeune femme lui fit une accolade et le regarda remonter dans le véhicule qui s'éloigna sur le chemin.

Arrivant à sa hauteur, la jeune femme était tout sourire.

— Qu'est-ce qu'on s'est amusés !

La voir si heureuse lui mit du baume au cœur, même s'il n'en était pas la cause. Mais lorsque la jeune femme leva les yeux vers lui et le surprit en train de la dévisager d'un air niais, son sourire s'effaça.

— Je ne comprends pas, fit-elle. Pourquoi ne pas vendre directement votre marchandise ici ? Vos clients sont des gens adorables et croyez-moi, ils sont absolument ravis de se fournir chez vous. Vous ne voulez donc pas leur donner l'occasion de vous remercier ? Vous verriez comme ils sont contents !

De retour depuis à peine une minute et voilà qu'elle redevenait un vrai moulin à paroles ! Finalement, elle n'était pas si mal en muette !

Sachant qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour qu'elle se taise, Grayson répondit :

— Je suis trop occupé...

Lori soupira avec emphase.

— Vous ne pouvez même pas vous libérer deux heures par semaine pour faire leur connaissance ? Éric m'a pourtant dit que vous fournissiez des vivres supplémentaires gratuits à ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir vos légumes ! (Elle secoua la tête.) Vraiment, Grayson, je ne vous comprends pas !

Puis elle tourna les talons et s'enferma dans la maison, claquant la porte derrière elle.

L'atroce vérité, c'était que Grayson ne se comprenait pas lui-même, ni ces sentiments nouveaux qu'il commençait à éprouver pour elle. C'était si soudain ! Il ne la connaissait pourtant que depuis quelques jours et elle avait déjà repoussé à plusieurs reprises les limites de sa patience.

La plupart du temps, le jeune fermier luttait entre son envie de l'étrangler et celle de l'embrasser et il ignorait encore à laquelle des deux pulsions il céderait en premier.

Lorsqu'il rentra, il la vit, recroquevillée sur le canapé, le chat pelotonné contre elle, tâchant envers et contre tout de lui faire avaler « encore une petite bouchée du bon foie ». La réponse à son épineux questionnement vint d'elle-même : *l'embrasser !*

Grayson prit sa décision : il s'empara de ses clés de voiture et prit la direction du bar le plus proche, où il regarderait un match probablement inintéressant, mangerait un hamburger sans goût et patienterait le temps nécessaire à la jeune femme pour se mettre au lit.

Lorsqu'il rentra, il était minuit passé et la lumière de la chambre de Lori était encore allumée. Qu'est-ce qu'il n'aurait pas donné pour revenir dans le temps de six heures – non, d'au moins six jours – afin de mieux se préparer à la recevoir et à lui plaire !

Grayson sortit du camion et, presque aussitôt, la chambre de Lori se nimba de ténèbres.

10

Lorsque Lori s'éveilla et se rendit à la cuisine, elle comprit que Grayson avait pris le petit déjeuner sans elle. Trop inquiète de l'avoir vu sortir en trombe la nuit dernière, la jeune femme était restée éveillée jusqu'à être certaine qu'il rentre sain et sauf – d'où son réveil tardif. Après une rapide collation, elle sortit nourrir les poules, préleva leurs œufs et se rendit à la porcherie.

— Salut, Chase ! lança-t-elle à l'intention de son cochon favori. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

Tels des chiots, les cochons vinrent réclamer qu'elle leur flatte la tête. Ils étaient sept, aussi avait-elle décidé de les nommer chacun par le nom d'un membre de sa famille. Comme Grayson était probablement encore occupé à faire des trucs de fermier – dont elle le dispenserait volontiers à grands coups de pied de biche si elle pouvait –, la jeune femme entretenait la conversation avec son adorable petit gang rose comme elle l'aurait fait avec ses frères et sa sœur.

— C'est fou comme le beau temps illumine cet endroit, pas vrai ? reprit-elle en s'adressant au cochon personnifiant son photographe de frère. Je parie que tu prendrais de superbes photos si tes sabots étaient plus propres ! ajouta-t-elle, jurant presque voir le petit animal hocher la tête.

Elle emplit alors leur auge et l'un des cochons, dont la célérité lui rappelait Zach, se précipita tête la première pour étancher sa soif.

— Tiens, j'ai vu un superbe van Ford, hier, sur Main Street ! Un pur classique ! Ça serait génial de rouler à bord d'un tel engin, pied au plancher sur les routes de campagne !

Et tout comme Zach l'aurait fait, le cochon l'ignora superbement.

Souriante, la jeune femme s'approcha du plus vieux cochon de la porcherie. Ce dernier laissait les plus jeunes manger avant lui.

— Toi, tu es Marcus ! lança-t-elle, le cœur emballé en pensant à son grand frère.

Propriétaire d'un vignoble, l'aîné de la famille adorerait cet endroit.

— Peut-être que tu pourrais convaincre Grayson de planter quelques vignes.

Mais le cochon ne réagit pas et observa placidement ses jeunes congénères.

Si parler aux cochons ne changeait rien à l'affaire, au moins cela la fit sourire. Sa famille lui manquait, mais il était très important de garder son moral intact. D'autant plus que la seule personne aux alentours avec laquelle elle pourrait avoir le loisir de discuter avait toutes les allures d'un fantôme.

Comment faisait-il pour être aussi imposant et aussi absent à la fois ? Invisible alors qu'il occupait une place considérable avec sa carrure ? Par bien des aspects, il lui rappelait Sophie. Sa jumelle pouvait entrer quelque part sans être aperçue et ressortir aussi discrètement qu'une souris en ayant noté chaque détail des lieux.

Lori avait toujours adoré pouvoir aider Marcus au vignoble, mais elle était surprise de constater qu'elle commençait à développer un attrait particulier pour le travail agricole, à l'exception des corvées

de toilettes. Par exemple, tondre la pelouse s'était avéré très amusant. Avoir autant de puissance entre les jambes était très exaltant ! Le jardinage avait aussi été un plaisir et la ménagerie d'animaux commençait à constituer une vraie petite famille de substitution.

Après avoir nourri la maman cochon, Lori sortit de la porcherie et tapota le gravier de ses semelles lorsque Grayson surgit soudain des écuries.

— Un de mes voisins m'a prévenu qu'un de mes poteaux a lâché à l'ouest. Mes vaches se font la malle et il faut qu'on s'y rende aussi vite que possible ! J'ai sellé Rosie pour vous !

Certes, Lori pouvait parfois se montrer bornée et impulsive, mais jamais elle n'avait été stupide. Seuls les gens stupides ne reconnaissent pas leurs défauts.

— Je ne sais pas monter, expliqua-t-elle en toute franchise. N'y a-t-il pas un autre moyen de nous y rendre ?

— En voiture ? Au moindre bruit de moteur, les vaches prendraient peur et s'enfuiraient dans le champ du voisin.

Lori inspira à fond.

— Fort bien. Peut-être pourriez-vous m'enseigner rapidement les bases, alors ?

— C'est pas le moment de faire un cours d'équitation !

Grayson semblait aussi agacé qu'elle. Bien sûr, elle n'était que son employée, mais tout de même ! Ne pouvait-il se montrer plus poli ? Ne pouvait-il pas la regarder en face, pour une fois ?

Et pour une fois, Lori ne pouvait-elle pas cesser de se bercer d'illusions ?

— Pas le choix, lâcha le jeune fermier à contrecœur. Vous allez devoir monter avec moi.

— Vous plaisantez, j'espère, répliqua-t-elle, tout aussi peu enthousiaste à l'idée de ce projet.

Vu comme tous ses sens s'emballaient en sa présence, se retrouver collée-serrée contre le jeune fermier avait tout de la pire idée du monde ! En fait, les distances qu'il se bornait à garder avec elle jusqu'ici avaient peut-être été pour le mieux, en fin de compte.

Monter en selle avec Grayson... Être toute proche de sa stature musculeuse et de son look sexy de cavalier saupoudré de cow-boy attitude – quelle idée !

— Allez enfiler un manteau ! ordonna-t-il. Une tempête approche et plus on attend, plus mes vaches s'enfoncent dans la nature !

Grayson fonça récupérer sa monture tandis que Lori levait les yeux vers le ciel encore bleu. En effet, de gros nuages commençaient à s'accumuler au-dessus d'eux mais, malgré une légère brise, le soleil était encore chaud et haut dans le ciel. Qu'une tempête s'abatte sur eux était hautement improbable. Grayson avait trouvé le prétexte du manteau pour qu'elle se couvre, voilà tout. Pour qu'elle le protège de ses charmes pendant leur chevauchée.

Le fermier revint et, la voyant toujours vêtue de son seul tee-shirt, lui adressa l'un de ses regards pleins de reproche qu'il semblait systématiquement lui réserver. Elle lui renvoya son œillade assassine avec un égal mépris.

— Approchez que je vous hisse.

Lori n'appréciait pas beaucoup qu'on parle d'elle comme d'un vulgaire sac de grains et se rebella.

— Je peux monter toute seule, merci bien !

Mais il s'avéra que bondir en selle n'était pas de tout repos et à son énième tentative, ce fut un Grayson agacé qui la prit par la taille et la plaça devant lui. Agrippée de toute sa poigne à la selle, Lori eut momentanément peur pour sa vie, mais une fois stabilisée, la jeune femme se sentit rassurée, maintenue en place par les jambes d'acier du jeune fermier.

Il lança la bête au trot et Lori eut le souffle coupé. Non pas à cause de cette soudaine accélération, mais par la force et la chaleur qu'exhalait Grayson dans son dos. Son doux parfum mâle fit naître en elle

un désir irrépressible qu'elle eut toutes les peines du monde à ignorer durant le trajet.

Ça ne pouvait pas arriver un autre jour, non ? Et pourquoi diable n'avait-il pas trouvé un autre stratagème pour éviter de se retrouver là, accolé à la cow-girl la plus sexy au monde ?

Jamais le jeune homme n'avait été aussi excité de sa vie. Avoir proposé à Lori de monter avec lui avait été une très mauvaise idée. Clairement, il fallait être complètement inconscient pour proposer une chose pareille à une fille aussi jolie !

— Waouh ! s'extasia l'intéressée d'une voix émerveillée. Alors, toutes ces terres sont à vous ? C'est si beau ! Vous ne vous dites jamais que vous vivez dans une peinture ? Oh, regardez-moi ça ! (Elle pointa l'océan du doigt.) Pas étonnant que vous ayez emménagé ici ! New York, c'est rien, à côté !

Ces terres avaient été un véritable refuge pour le jeune fermier, son échappatoire, loin du monde extérieur. Mais il ne s'était jamais laissé aller à la contemplation – jusqu'à ce que Lori en fasse mention. À travers son regard, tout lui paraissait plus magnifique.

Ils s'approchèrent de l'enclos brisé et le remous des vagues leur parvint aux oreilles.

— Vous avez de la chance, déclara-t-elle. Beaucoup, beaucoup de chance.

Elle avait raison. Mais le paysage n'avait rien à y voir.

Grayson avait la chance d'être en compagnie d'une très belle femme au regard enfantin et dont chaque courbe se lovait contre son corps.

Entre les disputes et les désaccords constants qui les opposaient, ce trop rare moment les rapprochait et, bien qu'il aurait dû s'arracher au plus vite à ce bonheur fugace, Grayson ne put s'y résoudre.

Deux heures plus tard...

Il faisait si froid ! Lori luttait de toutes ses forces contre les frissons qui l'assaillaient. Mais d'où venait donc ce vent ? Il faisait si beau à la ferme, pourtant. Elle détestait avoir à l'admettre mais Grayson avait eu raison : elle aurait dû prendre un manteau.

Si seulement elle n'avait pas tenu mordicus à lui tenir tête. Mais c'était devenu un genre de principe. Lori ne pouvait décemment pas le laisser avoir le dernier mot !

Elle se l'était promis à elle-même : aucun homme ne devrait avoir droit à la victoire !

Voilà pourquoi il était si important pour elle d'avoir toujours l'ascendant sur Grayson – en particulier pour ce qui était de refréner ses désirs et l'attraction fatale qui s'exerçait entre eux, plus forte jour après jour, contact après contact.

Bon sang, elle ne l'appréciait même pas ! En tout cas, pas beaucoup. Aussi, pas question de se laisser aller et pas de *mais* qui tiennent ! Elle ne coucherait pas avec lui, point !

En attendant, si la jeune femme avait du mal à garder la tête froide, le reste de son corps se congelait – au sens propre – à vitesse grand V ! Elle s'empara des outils et le métal dans ses mains lui fit l'effet de deux glaçons.

L'ennui, se dit-elle en soupirant, *c'est que plus on se refuse quelque chose, plus on en a envie !* Tout comme les frissons qui l'assaillaient sans relâche, son désir grandissant pour le jeune fermier finirait, tôt ou tard, par avoir raison de son entêtement à lui résister.

Une chance que ce ne soit pas un entreprenant ! Tant qu'elle ne ferait pas le premier pas, Grayson ferait mine de rester de marbre, c'était certain. Tu parles d'un rigide ! Avec lui, c'était sa méthode ou la porte !

Et il était absolument hors de question que Lori prenne la porte !

Ils travaillaient depuis des heures et n'avaient pas échangé plus d'une centaine de mots à eux deux. De toute sa vie, Lori n'avait jamais si peu communiqué avec quelqu'un... surtout avec quelqu'un d'aussi attirant. Après s'être assurée qu'elle ne ferait pas d'erreur en réparant l'enclos, Grayson s'était éclipsé dans son coin, la laissant seule à ressasser ses pensées et ne lui jetant qu'un coup d'œil suspicieux de temps en temps par-dessus son épaule.

Toutefois, malgré le fait que son travail ne se réduise qu'à redresser quelques fils barbelés, la jeune femme ne pensa presque pas à Victor et au voile de ténèbres que ses actions avaient jeté sur sa personne. Cette visite à la ferme, éloignée de sa vie d'avant et de tous ses proches, avait peut-être été une bonne chose, au final.

Et tant pis si Grayson se montrait plus insensible à son charme que d'autres. Après tout, elle en avait fini avec les hommes, n'est-ce pas ? Lori eut l'impression soudaine que sa vie ne s'était résumée qu'à une

succession de jeux de séduction, que cela soit pour quémander du travail en tant que chorégraphe ou bien pour attirer le regard des hommes.

Sa mère l'avait bien élevée mais grandir au milieu de sept frères et sœur, tous plus brillants et compétitifs les uns que les autres, avait nécessité que Lori joue des coudes pour se démarquer.

C'était son frère Chase qui l'avait baptisée « la Vilaine » et depuis ce jour lointain, Lori avait tout fait pour coller au plus près de cette description. Ses tenues, ses coiffures, son maquillage... tout chez elle respirait la provocation et la séduction à l'état brut. Même pour sortir acheter un journal ou un carton de lait, elle faisait tout un show. Quitte à ce qu'on la regarde, autant que son image reste gravée dans les mémoires – et ça, on pouvait dire que les gens la regardaient !

En débarquant à la ferme, Lori n'avait emmené ni sèche-cheveux, ni des tonnes de maquillage et ne portait rien de plus affriolant que des tenues jean et tee-shirt décontractées – ce qui était une première ! Toutefois, elle n'avait pas pu renoncer à sa lingerie fine, qu'elle portait envers et contre tout sous ses tenues de travail.

Mais avoir renoncé aux plaisirs à la fois de la séduction et de la danse lui faisait l'effet de devoir attraper de l'air avec ses doigts. L'amour l'avait désertée et toute sa carrière de danseuse, de ses premiers pas de petit rat de l'opéra jusqu'aux grandes envolées dont elle était capable, s'était écroulée. Toute sa vie, Lori n'avait fréquenté et n'était sortie qu'avec des hommes de ce milieu, danseurs et chorégraphes, dont elle avait suivi les pas de studio en studio et de salle de spectacle en salle de spectacle.

Les manigances de Victor lui avaient fait perdre le goût de l'amour, mais aussi de la danse. Et la jeune femme n'avait pas la moindre idée de comment reconquérir ces deux choses jusque-là essentielles à son bonheur et à son équilibre.

Lori n'avait jamais connu le désespoir et, foi de Sullivan, ça ne serait pas aujourd'hui qu'elle se laisserait abattre par cet odieux sentiment ! La jeune femme se redressa et s'étira, portant son regard vers l'horizon et l'océan. La beauté environnante ne cessait de la fasciner. Quel que soit l'endroit d'où on les observait, les collines se paraient de couleurs aussi chatoyantes que différentes – même les nuages bas et gris apportaient une touche de beauté supplémentaire à cet endroit.

Soudain, il y eut un éclair et la jeune femme regarda le ciel se fendre en deux sur son passage, laissant les premières gouttes de pluie lui tomber sur le visage. N'importe qui aurait fui pour se trouver un abri, mais pas elle. Au contraire, la jeune femme accueillit cette ondée en riant aux éclats, comme pour partager sa joie soudaine avec le monde entier.

Les bras écartés, elle s'offrit à la tempête et aux éléments déchaînés, son rire quasi dément rivalisant de violence avec le tonnerre, laissant chaque cellule de son corps se gorgier de la beauté des intempéries.

L'averse prit de l'ampleur et ses vêtements furent très vite gorgés de pluie gelée. Mais Lori se sentit lavée des impuretés que Victor avait laissées sur sa peau, de la saleté dont l'avaient si souvent souillée ses lèvres. Tout ce temps, elle s'était crue libre et insaisissable, mais Victor l'avait forcée à se construire une cage où croupir, barreau après barreau, jusqu'à ce que son cœur soit irrémédiablement prisonnier.

Et aujourd'hui, chaque éclair, chaque grand fracas de tonnerre brisait les murs de sa cage, l'un après l'autre.

Pas de chance, les jurons de Grayson semblaient plus puissants que n'importe quel orage. Lorsqu'il s'approcha d'elle, la jeune femme était encore tout sourire, toujours perdue dans la beauté et la violence de l'instant. Depuis le temps, Lori s'était habituée à son mépris et elle devait bien reconnaître qu'elle y trouvait un certain charme – dans le genre enfant pourri gâté qui fait des caprices pour un rien.

La jeune femme ne réalisa que tardivement que le fermier avait déjà rangé outils et matériel et s'était remis en selle, lui tendant la main pour qu'elle le rejoigne à dos de cheval.

Il lui apparut soudain comme il aurait été des siècles auparavant : comme un guerrier fier et puissant sur son destrier. Le genre d'homme protecteur sur qui une femme pourrait toujours compter.

Mais ce fantasme romantique fut bien vite balayé lorsqu'il la fit monter en selle sans le moindre ménagement, la plaçant face à lui avant de lancer sa monture au galop, forçant la jeune femme à s'agripper à ses muscles bandés.

Dire que tout cela était excitant était un euphémisme. Or, ça n'aurait pas dû se passer comme ça du tout ! Toute cette proximité, cette musculeuse chevauchée n'aurait pas dû avoir lieu ! Leurs peaux à nu au-dessus de leurs ceintures respectives se frôlaient, se touchaient, envoyant des vagues de chaleur dans son abdomen, comme la première fois qu'elle l'avait vu et s'était gorgée de sa sublime silhouette d'athlète et de ses traits finement ciselés.

Lori n'allait tout de même pas le laisser se comporter comme un barbare aviné et s'en tirer à si bon compte, tout de même ! Elle aurait dû être outragée d'un tel comportement, pas excitée. Elle voulut lui faire savoir sa façon de penser, mais fut interrompue par un éclair si foudroyant qu'il lui coupa la chique. À quelques mètres de là, la foudre s'était abattue sur un arbre, suivie par un vrombissement de tonnerre tel qu'elle n'en avait jamais entendu.

Le cheval de Grayson freina des quatre fers et les deux cavaliers manquèrent être désarçonnés. Craignant pour sa vie, Lori s'agrippa de toutes ses forces à Grayson qui jura en la maintenant du mieux qu'il pouvait.

— On n'arrivera jamais jusqu'à la maison ! cria-t-il par-dessus le vacarme de la tempête, faisant changer sa monture de direction. Il faut que je sorte Diablo de cette tempête !

Bien sûr ! Son précieux cheval devait passer avant le reste ! Grayson se souciait infiniment plus de l'animal qu'il ne se soucierait jamais d'elle, l'intruse dont il ne rêvait que de se débarrasser au plus tôt.

Mais le froid ambiant adoucit la colère de la jeune femme, qui se blottit davantage au creux de son épaule chaude, accueillante et exhalant un délicieux parfum de virilité – un mélange de savon, de sueur issue d'un dur labeur, de terre meuble, d'herbe fraîchement coupée et de pluie. Jamais elle n'avait senti un si agréable parfum sur un homme.

Puis, lorsqu'elle vit une goutte de pluie couler de son menton jusque dans sa nuque, la jeune femme n'y tint plus : elle entrouvrit les lèvres et lécha avidement le creux de son cou, comme elle l'avait rêvé, cédant au désir qui la tirait depuis des jours et des jours.

Quel goût délicieux ! Elle en frissonnait de plaisir – et le froid n'était pas en cause, cette fois-ci.

En arrivant à Pescadero, Lori s'était sentie comme une morte-vivante, et malgré toutes les bonnes résolutions qu'elle s'était imposées, Grayson l'avait ramenée à la vie. La jeune femme ne savait plus quoi faire, comment réagir. Certains des murs qu'elle avait érigés autour d'elle tombaient mais d'autres se formaient. Pouvait-elle accepter que tout s'écroule, et de se retrouver libre d'être à nouveau elle-même, sans courir le moindre risque en retour ?

Mais son cœur ne risquait probablement rien, se rassura-t-elle, léchant encore plus avidement le cou du cavalier. Lori avait toujours assumé sa sexualité et pour l'heure, elle ignorait totalement comment la tempérer. Mais le voulait-elle vraiment ? Partager un moment d'intimité avec Grayson ne serait-il pas formidable ? Avide de ses caresses, la jeune femme s'imagina jouir de conserve avec ce bel amant potentiel.

Lori avait toujours été à l'écoute de son corps. Ses sentiments et ses désirs se transmettaient toujours dans la danse. Mais par la faute de Victor, ce langage lui était devenu aussi impossible à déchiffrer qu'une langue morte.

Mais là, au cœur de la tourmente et du chaos des éléments, portée par la puissance des sabots de leur monture et par la force primale du jeune fermier, la jeune femme comprit à nouveau les rudiments de ce

qui faisait la beauté inhérente de cet art.

La pluie se parait désormais de milliers d'étincelles et la voûte céleste était tel le plafond d'un vaste auditorium au cœur duquel les danseurs étaient habillés des bleus du ciel, du vert de l'herbe et de fleurs aux couleurs arc-en-ciel. Cédant aux intempéries, tous deux dansaient, portés par le rythme du vent – une danse sauvage et merveilleuse. Entre les gouttes de pluie et battu par la brise, se trouvait un danseur seul invitant une danseuse parmi toutes les autres, prête à éclore telle une fleur et à s'envoler au gré des courants.

La chorégraphie se dessina devant ses yeux avec une clarté éblouissante. L'homme dirigerait la danse, tenant fermement sa partenaire contre lui... ne la relâchant que pour laisser les vents la porter loin et en toute sécurité.

Et tout comme dans sa rêverie éveillée, Lori était une fleur sauvage, battue par la pluie et le vent, maintenue avec ardeur contre son partenaire chevauchant contre les éléments. Grayson, sans le savoir, lui rendait la liberté qu'elle avait cru avoir perdue en fuyant Chicago.

Perdue dans ses fantaisies, Lori ne remarqua pas qu'ils étaient à l'arrêt et que Grayson était descendu de selle. Sans sa présence, elle sentit le froid la pénétrer à nouveau. Par chance, il s'approcha bien vite et, de sa poigne puissante, lui enserra les hanches pour la faire descendre à son tour.

Tout s'embrouillait dans son esprit. Cet homme avec qui elle vivait depuis une semaine, était-il le danseur de ses rêves ? Elle l'observa attentivement à travers les gouttes de pluie et lorsqu'il lui renvoya son regard, le monde se figea autour d'elle.

Comme toujours, il s'exhalait de lui des ténèbres et du mystère mais, loin d'être effrayée, la jeune femme fit un pas en avant et toucha son visage, se gorgeant de cette beauté qu'elle avait eu le privilège de goûter.

Son regard s'embrasa et son corps vibra sous son râle. La pureté de son désir lui fut transmise tandis que le jeune fermier se laissait aller à cette soudaine caresse.

Soudain, sans crier gare, Grayson s'arracha à son contact.

— Rentrez et séchez-vous, lui intima-t-il d'un ton sec par-dessus le brouhaha des éléments. Je dois rentrer le cheval !

Grayson était à nouveau égal à lui-même – autoritaire et renfermé. Malgré toute sa bonne volonté pour domestiquer sa mauvaise humeur, la dureté de ses mots lui avait fait l'effet d'une épée qui vous transperce de part en part. C'était si dur à entendre que la jeune femme s'éloigna pour reprendre ses esprits et ne pas céder à son agacement.

Beau rêve, qu'elle avait eu. Mais Grayson n'avait rien d'un rêve.

Ce qu'elle pouvait être stupide ! On ne pouvait pas faire confiance aux hommes ! Elle aurait dû le savoir, pourtant ! Dire qu'elle avait commencé à s'ouvrir à lui... Lori aurait mieux fait de s'abstenir et on ne l'y reprendrait plus !

Surtout pas avec lui !

11

Après avoir nettoyé la selle de Diablo et l'avoir brossé, Grayson prit du bois dans sa réserve et porta son lourd fardeau jusqu'à la vieille cabane.

Tout le long de son labeur, il tâcha d'oublier que Lori avait léché son cou, s'efforçant également de chasser de ses souvenirs la douce sensation de son corps galbé contre lui durant leur sensuelle chevauchée.

En pleine tempête, la jeune femme avait eu tous les airs d'une jolie sorcière, se délectant des éléments déchaînés par son seul pouvoir. Ça aussi, mieux valait l'oublier.

Mais plus que tout, Grayson aurait voulu faire disparaître de sa mémoire le son du rire de cette jolie magicienne qui, même au cœur de l'averse, avait réchauffé son cœur d'une chaleur plus intense que tous les soleils.

Il ne l'avait encore jamais entendue rire de cette manière. Elle y avait mis tout son cœur, son corps et son âme. Les bras ouverts, Lori avait accueilli les trombes d'eau comme si elle avait été une extension naturelle de la terre elle-même, si belle que le jeune fermier s'était senti comme frappé par la foudre.

La tête ailleurs, il ouvrit la porte de la vieille bâtisse avec un peu trop d'ardeur, faisant grincer les vieux gonds rouillés par le temps. Ceux qui avaient fondé cette ferme étaient de vrais pionniers, pleins d'espoirs d'un avenir meilleur dans l'Ouest. La région était souvent la cible du mauvais temps, mais la nature et les montagnes qui entouraient cet endroit le gardaient à l'abri des gros dégâts. Depuis le porche ne s'étendaient que des terres, des terres et au loin l'océan à perte de vue.

Grayson n'avait jamais amené personne jusqu'à cet endroit. C'était son petit coin de bonheur privé depuis des années et jamais il n'aurait imaginé y emmener quelqu'un.

Encore moins la trop bruyante et turbulente Lori Sullivan. Cette fille demandait vraiment trop d'attention.

Par nature, le jeune fermier se montrait généreux avec ses bêtes et avec sa terre... Mais avec une femme ? Il n'était pas sûr d'en avoir envie.

En entrant, Grayson ne vit pas immédiatement la jeune femme, jusqu'à ce qu'il l'aperçoive, accroupie devant la cheminée, une pile d'allumettes usées à côté d'elle.

Merde, alors ! Plus je la vois et plus je me sens en rut !

En rage de se sentir aussi vivant en sa présence – plus qu'il ne l'avait été depuis des années –, le jeune fermier s'adressa à elle d'une voix plus autoritaire qu'il ne le souhaitait.

— Laissez ! Je vais le faire !

Mais bien sûr, la jeune femme ne l'écouta pas. Il aurait dû savoir depuis le temps que Lori n'était pas du genre à obéir docilement à un ordre donné.

— Je sais démarrer un feu de cheminée, tout de même, marmonna-t-elle sans même lui jeter un regard, craquant une nouvelle allumette.

À bout de patience, Grayson posa le tas de bois et lui arracha la boîte des mains.

— Vous allez toutes les gâcher à force !

Au moment où il disait ces mots, le feu se lança. Il s’attendait à ce que Lori se vante, mais pas la moindre réaction de sa part. Elle se redressa et s’éloigna pour contempler son œuvre.

Repensant à la manière dont il l’avait poussée pour entrer dans la cabane, Grayson sentit la culpabilité lui tordre l’estomac. Mais son comportement sur le cheval avait été complètement déplacé et dangereux. On ne lèche pas un cavalier en plein galop, bon sang ! Surtout s’il se retrouve aussi excité que lui en ce moment !

Lori le poussait à bout... et il s’était juré de ne plus jamais franchir cette limite. Grayson avait probablement blessé ses sentiments et son ego, mais ce n’était pas une raison pour faire la tête à ce point. Même pendant qu’ils réparaient la barrière, la jeune femme avait continué à chanter avec toujours autant de fausseté ses insupportables petites chansonnettes.

— On se croirait dans un de ces romans anglais, marmonna-t-elle dans son coin. Une fille et un garçon, surpris par la tempête, trouvent refuge dans une cabane isolée. Vous, vous seriez un duc quelconque et moi la jeune vierge, terrorisée à l’idée que vous en vouliez à sa vertu. (Elle secoua sa chevelure trempée, s’approcha du feu et émit un son à la lisière du rire et de la toux.) Mais vous n’avez pas les attributs d’un duc et je suis loin d’être une vierge. On parle beaucoup de romantisme dans ces satanés bouquins et on oublie toujours de mentionner que la pluie, ça mouille, et c’est froid, en plus.

La mention de sa « non-virginité » lui comprima la poitrine mais il n’en laissa rien paraître. Bien sûr, la jeune femme avait connu d’autres hommes – beaucoup, semblait-il – et il aurait dû n’en avoir cure. Alors pourquoi se sentait-il soudain si possessif vis-à-vis d’elle ?

Aussi insensible voulait-il se montrer, Grayson aurait difficilement pu ignorer que la jeune femme était transie de froid.

— Enlevez vos vêtements.

— Je vous demande pardon ? fit-elle avec une moue surprise.

Comprenant le sens qu’avaient pu revêtir ses mots, il précisa :

— Vous allez attraper la mort avec des vêtements mouillés.

— Eh bien, cher Grayson ! Auriez-vous un peu de cœur, en fin de compte ?

Pas qu’un peu, en réalité. Paradoxalement, son cœur s’enflammait un peu plus à chacune de ses répliques acides.

— Vous êtes déjà un boulet, rétorqua-t-il. Inutile d’empirer les choses avec une grippe.

Blessée, la jeune femme se détourna avec hargne. Mais quel imbécile il pouvait être ! En plus, elle s’en était tirée comme une chef avec la barrière.

Se rendant à la fenêtre, Grayson contempla ses terres battues par la pluie. Tout comme la cabane, le jeune fermier n’avait jamais envisagé de les partager avec quelqu’un. Mais dorénavant, la présence de Lori hantait chaque endroit où il posait les yeux et il avait du mal à s’imaginer rester seul ici toute sa vie.

Voilà des jours que les deux adultes se comportaient comme deux enfants capricieux dans un bac à sable. Lui dans le rôle du voyou qui lui tirait les couettes et elle dans celui de la petite teigne qui le bombardait de cailloux. Peut-être était-il temps que l’un des deux agisse en grande personne. Autant que cela soit lui !

— Écoutez, Lori, commença-t-il en se tournant. Aujourd’hui, vous avez été...

Mais il n’eut pas le loisir de terminer sa phrase, car Lori lui faisait désormais face quasiment dans le plus simple appareil, ne portant en tout et pour tout qu’un affriolant ensemble de lingerie. Son tee-shirt

mouillé vint rejoindre le reste de sa tenue par terre. Sa peau de lait jouait sur ses abdominaux fermes et plats tandis que ses seins menaçaient à tout moment de déborder de l'étoffe de son soutien-gorge.

Bien sûr, dès le début, Grayson avait trouvé la jeune femme absolument sublime mais, bon Dieu, cette tenue allait lui déclencher un infarctus ! D'autant que la fine étoffe de son ensemble était encore légèrement mouillée par la pluie, ce qui achevait de rendre Lori plus sexy que si elle avait été simplement nue.

Cette dernière le toisa d'un air de défi.

— Vous êtes content ? lança-t-elle d'un ton acide, désignant sa tenue. À moins que je ne doive *tout* enlever ?

Elle avait beau être petite, Grayson se sentit soudain écrasé par sa présence entre les murs exigus de la cabane. Son caractère semblait l'avoir réduit en boule, assailli qu'il était par tant de désir.

Comme il aurait préféré demeurer insensible !

Jamais il n'avait eu autant envie d'une femme avant.

Impossible de garder la tête froide avec elle et il lui en voulait pour ça.

Mais c'était lui qui était le plus à blâmer.

Grayson était faible de se laisser aller à ce point et cette faiblesse le dévorait seconde par seconde, minute par minute, heure par heure jusqu'à envahir sa vie entière et sa ferme adorée.

Le jeune fermier était prisonnier d'un atroce cercle vicieux de désir et de déni.

Et pourtant, tandis que pesaient dans la balance de son existence ses propres notions de bien et de mal ; que l'écho de leurs joutes verbales résonnait encore entre les murs de la cabane ; que la pluie battait les vitres et que le feu crépitait de vie dans l'âtre, Grayson envoya tout balader.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, il réduisit la distance entre eux, s'empara des hanches nues de la jeune femme et l'attira contre lui.

De sa volonté de lui résister ne demeurait plus rien, il ne ressentait plus qu'un besoin primal de la posséder, que la jeune femme soit tout à lui.

Inclinant la tête, Grayson scella leurs lèvres et la jeune femme l'accueillit favorablement. Ce fut un baiser doux, plus doux que tout ce qu'il avait jamais expérimenté. Aussi se permit-il d'approfondir le sujet, prenant plus qu'il ne devrait être autorisé pour un premier baiser.

Grayson était un homme dans la fleur de l'âge, au top de sa forme physique grâce à son activité agricole régulière. Mais la présence de Lori, le nectar de ses lèvres, le contact de sa chevelure détrempée dans sa paume, faisaient battre son cœur d'une telle manière qu'il crut un instant ne pas survivre à cette nuit.

Comment pourrait-il se lasser de l'explorer, de son goût si agréable ! Le jeune fermier poursuivit ses assauts, parcourant avidement chaque recoin de ses lèvres offertes et pulpeuses, enivré par ses petits hoquets de plaisir quand sa langue la pénétrait et que ses dents la mordillaient. Puis Lori commença à lui rendre la pareille, l'embrassant avec une passion, un désir et un savoir-faire dont il n'avait jamais fait l'expérience, prolongeant ainsi leur sensuelle danse commune.

Ainsi, ils échangèrent leur folie mutuelle, s'offrant l'un à l'autre en un rythme aussi soutenu que parfait. Pour Grayson, c'était comme redécouvrir le plaisir sous un jour nouveau.

À cheval, c'était elle qui l'avait goûté mais dorénavant, Lori s'offrait à son tour, s'inclinant dans ses bras pour lui permettre d'embrasser son menton, puis le dessous de sa mâchoire jusqu'à la naissance de son cou, lui arrachant des frissons extatiques. Sous la fine étoffe de son soutien-gorge, les seins de la jeune femme dardèrent contre lui.

Lori murmura son nom tandis qu'il descendait vers la naissance de sa poitrine.

Grayson avait déjà tiré un grand plaisir de cet échange, plus que nécessaire, et il aurait pu s'arrêter là. Mais pas question ! *J'en veux encore !* À travers le tissu du soutien-gorge, le jeune fermier titilla l'un de ses tétons de sa langue. Et même lorsqu'il libéra la chair durcie de sa partenaire, englobant son sein prodigieux dans sa poigne avide, il n'en eut toujours pas assez.

Maintenant Lori contre lui d'une main dans le dos, Grayson saisit sa poitrine à pleines mains et la porta à ses lèvres avides, goûtant un sein après l'autre. Oh, tant de beauté et de douceur ! Depuis quand n'avait-il pas ressenti cela ? Lori était si réactive ! Un tel corps avait été conçu par les dieux pour l'amour !

Puis, cédant aux toutes dernières pulsions qui luttèrent contre sa volonté, Grayson glissa ses doigts sous les revers de sa petite culotte et en libéra la silhouette de rêve de son amante.

Grayson n'avait rien de comparable avec ses précédents amants et ça, Lori put le deviner rien qu'en étant dans ses bras. La jeune femme était dotée d'une bonne expérience avec les hommes et qu'elle soit focalisée sur son plaisir ou pas, les attentions du jeune fermier la satisfaisaient déjà en tous points !

Ce dernier était encore habillé – jean et chemise en flanelle – et le contraste rugueux de ses vêtements avec sa propre peau nue ne faisait qu'alimenter l'incendie qui s'emparait inexorablement de son corps. Soudain, Grayson la repoussa, ses mains toujours sur ses hanches, ce qu'elle ne comprit pas de prime abord – pourquoi s'arracher à de telles délices ? Puis elle vit son regard avide la détailler.

Jamais un homme ne l'avait regardée de la sorte, comme une denrée rare qu'on aurait cherchée toute une vie durant... et que le fermier semblait ne pas estimer avoir méritée.

Enhardie par son regard, la jeune femme tenta de se rapprocher mais il resta planté là.

— Je n'ai pas encore fini de te regarder, gronda-t-il.

Même dans l'intimité, cet homme était l'autorité même. Cela aurait dû la dissuader de continuer cette folie, lui rappeler qu'ils n'étaient pas faits pour s'entendre. Mais à sa grande surprise, le désir de Lori s'accrut de plus belle.

Pour la jeune femme, la vie était faite de grands bonds en avant avec, parfois, une chute occasionnelle dans un ravin. Du moins, c'était sa philosophie jusqu'à ce qu'elle rencontre Victor et qu'il se repaisse d'elle un an et demi durant, tel un ogre. La jeune femme avait alors chuté dans un ravin si profond et si noir qu'elle avait cru ne jamais pouvoir en sortir un jour.

Malgré toute cette expérience forgée à force de chutes et de résilience, Lori n'avait jamais ressenti une chose pareille – pour rien, ni pour personne. Toutes ses peurs et ses angoisses ne pouvaient que ployer le genou face à un désir aussi dévorant.

Oh, oui ! Être détaillée ainsi par Grayson était un véritable plaisir mais c'était encore loin d'être suffisant. Elle le voulait tout entier, sentir ses mains sur elle, ses lèvres la parcourir et plus encore. Son souhait fut exaucé lorsque enfin il posa ses mains sur ses seins avec une révérence telle qu'elle en eut le souffle coupé.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-il. Tu es là, bien réelle... et magnifique !

Le cœur de la jeune femme battait la chamade sous ses mains expertes. Lori avait toujours eu conscience de ses charmes et avait toujours su en jouer au moment opportun. Elle était danseuse, après tout, et cela faisait partie du métier de savoir se mettre en valeur. Mais comment faire quand on a un homme pareil devant soi ? Lori n'aurait su s'arracher à la contemplation de sa peau tannée par le soleil.

Grayson avait employé le mot juste : magnifique ! Ils étaient tout bonnement magnifiques, tous les deux. Lui grand, elle petite, et tous deux aussi fougueux que les éléments qui se déchaînaient à l'extérieur.

Les mains de son amant progressèrent de sa cage thoracique jusqu'à son ventre plat et ses hanches qu'il emprisonna afin de l'attirer à lui et de réclamer ses lèvres. Lori se laissa aller, succombant aux

divines caresses qu'il lui octroyait, de ses fesses jusqu'à ses omoplates endolories par leur chevauchée et par leur labeur.

Après une caresse sur la joue, Grayson s'empara de sa chevelure, récemment séchée à la faveur du feu de cheminée tandis que de son autre main, il explorait ses courbes affolées par la chaleur de sa paume avide de plaisir.

— *Oh, Grayson !*

Lori avait juré de ne jamais plier devant cet homme. Son dur labeur depuis plusieurs jours aurait déjà dû lui attirer tout le respect qu'elle méritait. Mais chaque caresse et chaque attention était comme un geste naturel, aussi naturel que le lent cheminement de ses doigts sur son ventre.

Elle le désirait tant qu'elle en tremblait ! Et lorsque les doigts de son amant s'immiscèrent lentement entre ses cuisses, Lori, en perte totale de repères, manqua perdre l'équilibre.

— Tu es si chaude, murmura-t-il tout contre sa nuque. Si humide ! Oh, je n'arrive pas à y croire !

Puis il immisça un doigt en elle, puis deux, et le monde se mit à tourner si vite que Lori oublia de respirer.

C'était si bon !

Cette chaleur qui émanait de lui, la douce pénétration de ses doigts en elle et les caresses appliquées de son pouce contre son clitoris... tout était *si bon !*

La tempête faisait rage au-dehors, tout comme en elle. Cambrée à l'extrême, la jeune femme se soumit à l'appel des possessifs baisers de son partenaire.

Grayson était aux anges. Comment pourrait-il jamais se passer de la douceur de ses lèvres, de la moiteur entre ses jambes ? Il voulait tant mettre un genou à terre, la goûter et vénérer son corps tout entier ! Il la ferait jouir avec sa langue puis l'allongerait par terre pour la prendre aussi furieusement que passionnément.

Au-dehors, la tempête faisait rage mais c'était en lui qu'elle était la plus puissante. C'est alors qu'il réalisa une chose : il n'avait pas de préservatif sur lui. Et merde !

Rien de bien surprenant. Quand on vit seul au grand air, en quoi des préservatifs pourraient bien vous servir ?

Mais pour être honnête avec lui-même, l'absence de moyen de contraception n'était pas la seule raison pour laquelle il s'empêchait de céder à son impérieux désir – et Dieu savait qu'il n'avait jamais eu autant envie d'une femme avant ce soir ! Lori lui faisait perdre la tête et ce n'était rien de le dire !

Depuis son arrivée en Californie, le jeune fermier ne vivait que de la satisfaction de nourrir son prochain et de vivre dans la solitude. Tomber à nouveau amoureux était un luxe interdit et personne ne devait pouvoir toucher son cœur, son âme ou son corps. Ce serait pour toujours sa punition pour avoir laissé sa femme périr.

Pourtant, malgré toutes ses résolutions, sentir Lori jouir entre ses bras lui fit voir les choses sous un autre angle.

Elle était si belle... si vulnérable...

C'était une jeune femme forte et entêtée. Mais il ne pouvait pas ignorer la souffrance qu'elle dissimulait à grand-peine derrière ses airs bravaches. C'était pour cela qu'il avait cédé et qu'il l'avait laissée devenir son aide de ferme.

Le jeune fermier avait reconnu en Lori ce même appel à l'aide et ce même besoin de guérir qu'il avait ressentis en venant ici, trois ans auparavant.

Toutefois, voilà une semaine qu'ils se fréquentaient et la jeune femme avait joui dans ses bras avant même de lui confier quoi que ce soit sur elle. À bien y réfléchir, Grayson ignorait encore tout de la raison

de sa présence ici.

Que fuyait-elle ?

Le jeune fermier redescendit soudain sur terre. Il n'y avait qu'une seule chose raisonnable à faire : laisser tomber, la repousser et stopper cette folie. La faire partir d'ici au plus vite. Il l'avait blessée, déjà, et il pourrait recommencer. Cette pensée lui était insupportable. Mieux valait qu'elle s'en aille, pour son propre bien-être. Lori était forte, bien plus qu'il ne l'avait cru de prime abord, et il la respectait pour ça – ce qui était dangereux pour lui et pour ses résolutions initiales.

Il ne fallait pas perdre de vue que la dernière fois qu'il s'était entiché d'une femme, Grayson l'avait tragiquement perdue.

Et plus jamais il ne voulait revivre ça.

Les mains de Lori se portèrent à son ceinturon mais Grayson les chassa et recula.

— C'est une erreur... Il ne faut pas... Jamais.

12

Les quelques mots de Grayson lui firent l'effet d'une douche froide. C'était comme se retrouver jetée dehors en pleine tempête.

Au fond d'elle-même, Lori savait bien qu'il avait raison, que rien de tout ça n'aurait dû arriver, mais ça n'en demeurait pas moins douloureux à entendre. Être rejetée ainsi la fit souffrir plus que de raison, comme si Grayson avait remué le couteau dans la plaie encore à vif de son cœur meurtri.

Elle se pencha et ramassa ses vêtements épars, mais ils étaient encore si mouillés qu'elle n'aurait pu s'en couvrir, pas plus qu'elle ne pouvait fuir cet endroit et cet homme au tempérament si incompréhensible. Qui octroyait tant de plaisir pour finalement tout rejeter en bloc ?

Oh, ne s'était-elle pas juré de ne plus jamais fréquenter ce genre d'homme ?

Elle s'était sentie si bien entre ses bras, mais elle avait honte, maintenant, de sa nudité. Lori se sentait complètement impuissante, comme s'il pouvait voir directement en elle et deviner chacune de ses honteuses pensées.

Tandis qu'elle tentait de démêler ses vêtements imbibés de pluie, la jeune femme sentit un sanglot lui enserrer la gorge et le ravala aussitôt. Grayson ne lui facilita pas la tâche en lui tendant une couverture.

— Tenez, fit-il. Couvrez-vous.

Vraiment ? Ne pouvait-il pas se montrer impoli, comme à son habitude ? Cela le rendrait plus facile à mépriser, au moins ! Une larme coula sur sa joue et en un éclair, la jeune femme s'enroula dans la couverture et fit face au feu, dans l'espoir qu'il ne l'aurait pas surprise dans cet état de faiblesse passagère. Grâce à des années de discipline physique, elle avait appris à dissimuler ses tourments même au plus perspicace des hommes.

— Lori, commença le jeune fermier.

Sa voix était chargée de regret et comme elle haïssait ce sentiment ! Surtout au vu des circonstances.

— Non ! l'interrompit-elle. N'en parlons plus. C'était un incident et ça ne se reproduira plus.

Grayson garda le silence – sûrement car il comprenait et partageait le même sentiment. Mais son regard était encore sur elle, l'incendiant de toute son intensité.

Lori Sullivan avait toujours été dotée d'une confiance innée en elle, se fiant à son cœur pour avancer dans la vie et prendre des décisions. Mais cette confiance, elle l'avait accordée à tort à Victor et voilà qu'elle reproduisait la même erreur avec Grayson.

Lori garda les yeux rivés sur le feu de cheminée et sur les flammèches qui s'échappaient du bois de manière anarchique. Toute sa vie d'adulte, elle avait suivi le même cheminement : elle avait offert sa confiance à des hommes qui ne la méritaient pas et avaient tous brisé leurs promesses envers elle une fois qu'ils avaient obtenu ce qu'ils désiraient.

Que Grayson fasse de même ne devrait rien avoir de surprenant.

Et pourtant...

Ce dernier se glissa près d'elle, mais il ne regarda pas le feu. Il la toisait elle, avec toujours autant d'intensité dans le regard.

— Ce n'était pas un incident, Lori.

Sans prendre la peine d'essuyer ses joues ruisselantes, Lori tourna vers lui un visage choqué.

Elle décela sur les traits du fermier un étrange mélange de regret et de tendresse sincère – un autre « incident » probablement. Mais lorsqu'il caressa sa joue pour en balayer les larmes, Lori n'en fut plus tout à fait certaine.

— Vous avez raison, reconnut-elle. Ce n'était pas un incident.

Pour ce que ça change, songea-t-elle avant de s'efforcer à changer de sujet.

— Vous n'auriez pas un jeu de société, histoire de patienter ?

— Pourquoi êtes-vous venue ici ?

Quoi ? Mais qu'essayait-il donc de faire ? Ne pouvait-il pas tout simplement laisser tomber ? Ce serait tellement plus simple pour eux deux !

Par chance, Lori était passée maître dans l'art de masquer ses sentiments.

— Un jeu de cartes, peut-être ? risqua-t-elle en s'éloignant de lui.

Mais Grayson fut plus rapide et lui emprisonna le poignet, l'interrompant dans sa fuite.

— Je veux savoir, Lori. Vous n'avez jamais été dans une ferme avant, alors pourquoi diable être venue ici ?

Impossible de se concentrer quand il la touchait ! Pas quand cela rappelait à la jeune femme d'aussi délicieux souvenirs que ses doigts de travailleur sur sa peau et jusqu'au cœur de son intimité. Grayson la lâcha soudain, comme s'il avait été brûlé par l'une des flammes folles dansant dans l'âtre.

— Je vous ai déjà dit pourquoi, répondit-elle. Ça avait l'air amusant !

— Conneries...

Son air autoritaire fit faillir la détermination de la jeune femme.

— Il y a quelques semaines, j'ai...

Sa voix se brisa. *Non, pas maintenant !* Inspirant à fond, la jeune femme reprit son courage à deux mains et étira sur son visage une parodie de sourire.

— Disons que j'ai vécu des moments difficiles, conclut-elle.

— Du genre ? répliqua-t-il sans lui rendre le moindre sourire.

— Vous êtes sérieux, là ?

Elle était furieuse, certes, mais pas contre lui – pas vraiment. Il avait beau l'avoir repoussée, c'était à Victor que la jeune femme pensait.

— M'avoir fait jouir ne vous donne pas le droit de tout savoir de ma vie, Grayson !

Le jeune fermier passa nerveusement sa main dans ses cheveux mouillés, comme s'il luttait contre ses propres pensées – un sentiment qu'elle ne connaissait que trop bien.

— Vous n'êtes pas à votre place, ici, fit-il. Alors, d'où venez-vous ?

Bien sûr, il avait raison. Les cochons, les poules, les vaches, les pâturages... Rien de tout cela n'était son monde. Et pourtant, comme elle aimait cet endroit !

Tout comme elle commençait à l'aimer, lui.

— Je suis danseuse professionnelle, lui apprit-elle.

Le fermier la détailla des pieds à la tête d'un regard sombre.

— Je l'avais deviné. Ça se voit à votre façon de vous mouvoir.

Cette déclaration aurait dû la surprendre mais ce ne fut pas le cas.

Bien sûr qu'il l'avait regardée. Cela tombait sous le sens.

— Mais alors pourquoi n'êtes-vous pas en train de danser quelque part ? demanda-t-il.

Elle se détourna de lui et Grayson ne dit plus un mot. Si elle avait pu être ailleurs, Lori y aurait filé aussi sec. Mais son amour inné de la danse s'en était allé, laissant un vide digne d'un puits sans fond dans son cœur et la jeune femme ignorait comment le combler.

— Je ne veux plus danser, expliqua-t-elle.

— Vos mensonges sont aussi crédibles que votre conduite...

Bon Dieu, cet homme est aussi agressif qu'un chien avec son os !

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? cracha-t-elle en se tournant vers lui. D'abord, vous ne voulez pas de moi ici, puis vous ne voulez pas de moi tout court ! Rien ne me ferait plus plaisir que d'exaucer votre vœu et de fichier le camp d'ici à la seconde où la tempête aura cessé !

Bien évidemment, il ne la contredit pas. Le jour où elle mettrait cette menace à exécution, le jeune fermier se réjouirait sans nul doute de la voir plier bagage direction la ville !

— Vous ne pouvez pas abandonner Mo, fit-il. Pas maintenant.

Lori était totalement incrédule.

— Pupu ? Quel rapport ?

— Vous la nourrissez, bon sang ! Elle dépend de vous, maintenant !

Quel argument ridicule. Comme s'il ne pouvait pas nourrir son chat tout seul !

À moins que cela ne soit sa manière à lui de lui demander de rester ? Resserrant la couverture autour d'elle, Lori ramassa ses vêtements mouillés et les déposa sur le dossier d'une chaise tout près du feu. Entre les rares mais douces attentions à son égard et la peur soudaine qu'il ressentait pour son chat, Lori se sentit soudain plus en confiance, du moins assez pour se confier à lui à propos des événements de Chicago.

— Jusqu'à il y a peu, j'étais en couple avec quelqu'un. Pendant des années, on a essayé de me convaincre de son côté toxique mais je n'ai pas écouté. Récemment, je l'ai surpris au lit avec une danseuse que j'avais personnellement engagée pour un spectacle. (Sa propre stupidité lui arracha un long soupir découragé.) Quoi qu'il en soit, c'est fini, maintenant, et pour m'en remettre, il me fallait un break – plus de danse, plus de famille... et plus d'homme, ajouta-t-elle.

En y repensant, comment aurait-elle pu anticiper tout ce qui était arrivé ? Grayson avait plus sa place dans les pages d'un magazine pour une pub de sous-vêtements que dans une ferme à s'occuper de la nourriture des gens.

Ce dernier garda longuement le silence et Lori leva les yeux vers lui, s'attendant à le voir exprimer un peu de pitié à son égard – au mieux du désintéret.

Mais le jeune fermier la regardait avec une once palpable de mépris.

— Pourquoi vous me regardez comme ça ? demanda-t-elle.

— Vous vous êtes enfuie de chez vous, avez renoncé à la danse et êtes venue ici, tout ça à cause d'une rupture ?

Waouh. C'est quoi, ça ?

Et pourquoi ce regard plein de jugement la faisait-il tant souffrir ? Maintenant qu'elle s'était stupidement laissée aller à ses caresses, la jeune femme se sentait d'autant plus bête.

— Il disait qu'il m'aimait, reprit-elle. Qu'il ne pouvait pas vivre sans moi. Mais j'ai découvert qu'il n'avait fait que se servir de moi pour gravir les échelons. En plus de m'avoir trompée, il s'est accaparé des contrats qu'on me réservait, faisant tout pour rabaisser ceux qu'il ne pouvait obtenir. Il m'a menti, et il a menti sur moi dans mon dos...

Un aveu aussi épuisant qu'énervant.

— Pourquoi devrais-je continuer à danser ? questionna-t-elle. Je ne me souviens même plus pourquoi j'ai tant aimé ça !

Tout le monde avait deviné les mauvaises intentions de Victor avant elle et Lori s'en sentait terriblement stupide. Son désir d'être aimée avait prévalu sur sa prudence et c'était cela qui avait permis à Victor de la vampiriser, lui ôtant toute envie de faire ce qu'elle avait toujours adoré. Danser – et aimer.

Quoi qu'elle puisse dire, cela ne semblait pas attendrir Grayson le moins du monde.

— Oh, vous me prenez certainement pour un gros bébé qui pleure sur son sort, lâcha-t-elle. Vous vous dites que je me suis enfuie et que je suis venue me réfugier ici pour panser mes blessures. (Elle fit un pas vers lui et enfonça son index dans son torse.) Et alors ? Même si c'est bien le cas, ça ne vous autorise en rien à me juger !

Sans crier gare, Grayson s'empara de sa main avec une telle vivacité et une telle poigne qu'elle aurait pu en pleurer.

Le regard toujours rempli d'une colère sourde, il parla :

— Ma femme est morte il y a trois ans dans un accident de voiture. C'était le jour de nos dix ans de mariage.

— *Oh, Grayson !*

Il la lâcha et jura.

— La tempête s'apaise. Nous devons rentrer à la ferme, nous assurer que les autres animaux n'ont rien.

À la lumière de cette soudaine confession, les malheurs de Lori lui parurent vraiment peu de chose. Comme elle voulait le consoler, le prendre dans ses bras ! Mais plus que tout, elle désirait sa confiance, qu'il lui permette de l'aider à aller mieux.

— Je suis désolée, articula-t-elle par-dessus le bruit de l'âtre crépitant. Ce qui vous est arrivé est horrible et je regrette ce que j'ai dit.

— C'était il y a trois ans, répliqua-t-il, les traits aussi durs que du granite. C'est du passé.

Un mensonge bien peu crédible – presque autant que celui qu'elle s'était inventé pour justifier sa venue à la ferme.

— Je dois préparer le cheval, fit-il, concluant ainsi cet échange.

Puis il sortit sans qu'elle ait le temps de dire quoi que ce soit. Mais en bien peu de temps, beaucoup de choses s'étaient éclaircies concernant l'attitude de Grayson et son retrait volontaire de la civilisation.

Le jeune fermier avait raison, sa souffrance dépassait de loin la sienne. Mais qu'il l'ait remarqué ou non, les épreuves avaient fait d'eux des sortes d'âmes jumelles. Lori, comme Grayson, s'était solennellement juré de ne plus aimer quiconque.

Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle ne pouvait pas lui venir en aide...

13

Grayson voulait donc qu'elle lui fiche la paix et s'en aille. D'accord, ça au moins, c'était clair. Du moins, il n'aurait pas agi différemment s'il avait souhaité le contraire. Lori ne le revit que le lendemain de la tempête et se demanda même s'il n'avait pas dormi ailleurs tant il était demeuré invisible. Et bien sûr, aucune mention de sa confession.

Bien qu'elle comprenne les raisons de sa solitude, la jeune femme savait bien que, dans son cas, l'isolement n'était probablement pas très sain. Elle y avait bien réfléchi : s'il exprimait un peu de la souffrance qui l'étreignait tant, peut-être pourrait-il reprendre le cours normal de son existence. Non pas en quittant nécessairement la ferme – l'endroit était magnifique et il y semblait authentiquement attaché –, mais en dehors d'Éric et d'elle-même, il n'avait strictement aucun contact avec personne.

Un homme aussi beau et dans la force de l'âge ne pouvait demeurer isolé ici avec des animaux de ferme pour seule compagnie. Ces années d'activités agricoles pouvaient être les plus belles et les plus actives de sa vie, et il devrait en tirer tout ce qu'il y avait de meilleur !

Mais parfois, ce qui tombait sous le sens n'était pas forcément la chose la plus facile à faire.

Certes, Lori avait progressé ces derniers jours, mais si elle était honnête avec elle-même, elle voyait bien qu'elle ne lui avait pas été d'une grande utilité jusque-là. Mais peut-être pouvait-elle faire quelque chose pour le consoler ? Au moins, sa venue n'aurait pas été vaine !

Ainsi, la jeune femme aurait fait une bonne action au cours de sa vie !

Une fois ses dernières tâches accomplies, Lori, fermement décidée, sortit à la recherche de Grayson à la faveur d'un beau coucher de soleil jaune et orange tombant sur les vertes vallées. Le jeune fermier était aux écuries.

Il ne leva pas les yeux à son arrivée, mais ses épaules étaient tendues, comme s'il était à l'affût. Lori fut très tentée de tourner les talons et de s'éviter ainsi une probable déconvenue. Mais elle lui devait au moins ça. Grayson méritait une chance d'être libéré de ses tourments.

Mais par où commencer ? La jeune femme s'approcha d'un pas prudent.

— Vos chevaux sont vraiment superbes, le complimentait-elle.

Aucune réaction mais c'était à prévoir. Lori insista :

— Depuis combien de temps montez-vous ?

— Avez-vous besoin de quelque chose, Lori ? demanda-t-il, éludant bien évidemment sa question initiale. Il y a le feu ? À moins que vous n'ayez « accidentellement » laissé entrer un renard dans le poulailler ?

Son ton sarcastique la blessa mais pas question d'abandonner comme ça. Il était évident que Grayson s'était forgé cette façade pour affronter le monde, le deuil, et empêcher quiconque d'entrer dans la prison qu'il s'était forgée.

Bien plus en confiance avec le cheval depuis sa chevauchée de la veille, Lori flatta l'encolure de la bête qui l'observa avec de grands yeux marron curieux. Jusqu'à son arrivée à la ferme, Lori ne s'était pas rendu compte à quel point elle aimait les animaux. Si elle n'avait pas passé autant de temps à voyager, la jeune femme aurait accueilli chez elle au moins un chien et un chat pour lui tenir compagnie.

De toute façon, comme elle ne comptait pas danser à nouveau, c'était envisageable.

Minute... elle n'était pas venue ici pour faire de l'introspection, mais pour aider Grayson ! Et pour ce faire, il fallait à tout prix qu'elle gagne sa confiance.

Elle contourna le cheval de façon à se trouver auprès du jeune fermier.

— Vous savez, mon père est mort quand j'avais deux ans. Il avait tout juste quarante-huit ans et ma mère a dû nous élever tous les huit toute seule. Je me souviens que je grimpais dans son lit la nuit pour lui faire des câlins et que je m'endormais dans ses bras. Je me rappelle que son oreiller était toujours trempé de larmes...

Le silence éloquent de Grayson informa la jeune femme que lui n'avait pas eu la même chance après la mort de sa femme – et si cela avait été le cas, il aurait probablement chassé cette personne avant de se confier à elle.

— Je ne prétends pas savoir ce que ça fait de perdre quelqu'un de cher, expliqua-t-elle. Mais je...

— Mais rien du tout ! Vous ne savez rien du tout !

Sa soudaine saute d'humeur effraya le cheval qui se braqua. Grayson lui attrapa le bras et tâcha de l'éloigner avant qu'un sabot ne puisse lui heurter la tête.

Sa poigne et son air agressif lui donnèrent envie de fuir à toutes jambes, mais Lori devait absolument lui venir en aide. Grayson en avait grand besoin.

Sinon, pourquoi ne l'avait-il pas chassée avant ?

— Ce qui vous est arrivé est horrible et je sais que vous devez énormément en souffrir. En avez-vous au moins parlé à quelqu'un ? Pour faire votre deuil, il le faudrait, et je peux vous y aider.

— M'aider ? cracha-t-il en la lâchant si vivement qu'elle faillit trébucher en arrière. C'est ce que vous avez essayé de faire depuis votre arrivée ici ! *M'aider* ! Et pour quel résultat !

— Oui, Grayson, j'ai essayé de vous aider et compte tenu des circonstances, je ne m'en tire pas si mal, à vrai dire ! Mais peut-être que je ne suis pas ici uniquement pour apprendre un métier de ferme. Peut-être que... je suis là pour vous, se força-t-elle à conclure, malgré la colère déformant le visage du jeune fermier.

Il rit, mais sans joie. C'était un rire froid et dur comme de la pierre. Une parodie de rire.

— Depuis votre arrivée, vous n'avez fait que des ravages, souligna-t-il, son regard noir comme du charbon. Vous cassez des choses et vous traînez dans mes pattes ! Vous vous invitez là où on ne veut pas de vous !

Mais quel salaud ! Pire que Victor au moment où elle lui avait balancé tout ce qu'elle pensait de lui. Pire que la fois où le cochon qu'elle avait nommé Sophie s'en était pris à ses framboises.

Seulement, il ne fallait pas trop pousser Lori, car elle pouvait être tout aussi dure dans ce genre de situation.

— Pourtant, on dirait que vous aviez terriblement envie de moi, hier soir.

— Et nous avons été deux imbéciles, à ce propos !

Son regard s'enflamma tandis qu'il la dévisageait de haut en bas. Lori se sentit presque sale.

— Ça n'arrivera plus jamais, déclara-t-il. Vous pourriez vous mettre nue ici et maintenant que je ne craquerais pas.

Oh que non ! L'homme qui pourrait à nouveau la rabaisser n'était pas encore né ! Plus personne n'abuserait de sa confiance.

— N'ayez aucune crainte, rétorqua la jeune femme avec un égal mépris. On ne me reprendra pas moi non plus à essayer de vous aider. Si vous tenez tant que ça à pourrir dans votre malheur, c'est vous que ça regarde, après tout. J'ai pensé qu'il y avait un homme derrière cette façade que vous vous êtes forgée – un homme avec du cœur. Mais vous avez éclairé ma lanterne. Il n'y a rien d'autre que de la méchanceté en vous.

Elle s'apprêta à tourner les talons mais le jeune fermier répliqua d'un ton acide :

— Au lieu de vous préoccuper de mes affaires, vous devriez d'abord vous interroger sur les raisons de votre présence ici. Vous n'êtes pas à votre place ici, et on le sait tous les deux, *Vilaine !*

Entendre cet homme prononcer ces mots – et son surnom – était un coup ultime porté contre elle. C'était comme si la dernière parcelle de respect qu'elle avait encore pour elle-même venait d'être souillée.

Sans cet endroit, sans animaux – et sans danser –, où irait-elle donc ?

Pour l'heure, la meilleure option aurait été de mettre un pied devant l'autre et de quitter cet endroit au plus vite. Mais avec ces mots, Grayson l'avait comme figée sur place.

— Vous vous concentrez sur moi par facilité, insista-t-il. Parce que c'est un chemin plus facile pour vous.

Ses accusations la figèrent davantage, tout en renforçant sa volonté de fuir avant qu'il ne fasse plus de dégâts. D'abord, il avait complètement heurté sa fierté durant la tempête. Et voilà qu'il la faisait douter sur ses propres sentiments. N'était-elle qu'une fille égocentrique, comme il le sous-entendait ?

— Le jour où vous êtes arrivée chez moi en défonçant tout sur votre passage, savez-vous ce que j'ai vu ? reprit-il, sans aucun égard pour elle et sans attendre sa réponse. Une petite fille pourrie gâtée qui n'a jamais manqué de rien et qui a toujours obtenu ce qu'elle désirait. Une fille qui, au premier bobo, s'est enfuie plutôt que d'affronter la réalité. (Il la prit par les épaules et la tourna face à lui.) Vous êtes danseuse ? Alors, dansez, pour l'amour du ciel !

Lori pleurait, et pas seulement parce qu'il la serrait si fort qu'elle aurait pu en avoir des bleus.

— Je ne suis plus danseuse !

Grayson la détailla longuement avec colère puis baissa les bras.

— Vous ne pouvez pas être vraiment danseuse, conclut-il. Sinon, vous n'abandonneriez pas aussi facilement.

C'en était trop ! Lori n'avait pas à supporter autant d'insultes. Il y avait d'autres fermes, d'autres toilettes à briquer comme des sous neufs et d'autres animaux à nourrir. Et ce n'était pas une question d'argent – ses spectacles l'avaient mise à l'abri du besoin depuis bien longtemps. Mais faire quelque chose sans y mettre tout son cœur, quel intérêt ! Même nettoyer une salle de bains méritait qu'on mette du cœur à l'ouvrage.

Sans un mot, elle sortit en trombe en direction de la ferme, ôta ses bottes pleines de terre et entra. Autant faciliter la tâche de sa pauvre remplaçante.

Une fois dans sa chambre, tandis qu'elle sortait sa valise de sous le lit, la jeune femme entendit des bruits qui lui serrèrent le cœur. Elle courut au salon où Pupu était en train de s'étouffer, tremblant sur une couverture.

Non ! Pas maintenant ! Son cœur était déjà en morceaux, mais ça, ce serait le coup de grâce.

Lori souleva la pauvre petite bête et couvrit sa petite tête de bisous.

— Pauvre bébé ! Oh, pauvre, pauvre bébé ! Ça va pas fort, hein ? C'est pareil pour moi.

Lorsque Grayson entra, elle n'eut pas un regard pour lui, trop soucieuse du sort de la pauvre bête qui avait été sa seule amie depuis une semaine, comblant ses longs moments de solitude quand le jeune fermier n'avait fait que l'ignorer. Toutes les heures, elle l'avait nourrie et câlinée, et avait passé presque

tout son temps libre avec elle. La jeune femme voulait partir mais, si elle ne devait plus rien à Grayson, il fallait qu'elle reste ici pour son amie à quatre pattes.

— Ne t'en fais pas. Je ne m'en irai pas. Tu as besoin de moi.

En voyant Lori avec Mo, le jeune fermier fut instantanément rongé par le remords.

Avant les événements de la veille au soir, il avait désiré la jeune femme. Mais maintenant qu'il l'avait touchée, goûtée, il comprit que cela n'avait été qu'un prélude. Il savait qu'il finirait par payer pour ces délicieux moments, mais comment les regretter ? Ses gémissements, ses hoquets de plaisir et sa jouissance ?

Elle n'avait fait qu'essayer de l'aider, après tout ! Cela valait-il la peine de s'être emporté de cette manière ? De plus, elle lui avait avoué n'être venue ici que pour se changer les idées – et éviter les hommes.

Grayson n'était certes pas un bon compagnon pour ces choses-là, mais était-il nécessaire de se montrer aussi injurieux pour le lui prouver ?

S'approchant d'elle, il parla d'une voix feutrée.

— Écoutez, Lori. J'avais promis de ne plus être méchant avec vous, et je n'ai pas tenu ma promesse. Je suis navré, ajouta-t-il, en ayant l'impression d'avaler une boule de feu.

Le jeune fermier aurait été prêt à céder jusqu'à son dernier hectare juste pour avoir le privilège de la voir sourire et de se voir pardonner, comme le jour où il l'avait emmenée faire des courses.

Mais il avait dépassé les bornes, il le savait. Son pardon ne viendrait pas si facilement.

— Vous n'êtes pas navré, rétorqua-t-elle. Vous pensez chaque mot que vous dites. Tout comme moi, précisa-t-elle en le foudroyant du regard, caressant le chat qui ronronnait de joie sur ses genoux. Mais ne vous en faites surtout pas ! Une fois que Pupu ira mieux, vous serez débarrassé de moi pour de bon ! (Elle renifla de mépris.) D'ici là, nous n'aurons qu'à nous éviter !

Puis son attention se porta exclusivement sur le chat. Grayson venait d'être promptement congédié. Il aurait tout aussi bien pu ne pas être là.

Fiche le camp, s'intima-t-il en silence. *Va prendre une douche et rattraper ton sommeil en retard.* Avec Lori à un mur de lui, le jeune fermier n'avait nullement eu le loisir de dormir, ces derniers temps, fantasmant des heures entières jusqu'au petit matin.

Mais Grayson ne partit pas et se mit à l'ouvrage dans la cuisine. Après tout, la jeune femme devait être affamée après avoir autant travaillé. Une demi-heure plus tard – temps que Lori avait passé à éternuer –, Grayson posa sur la table deux belles assiettes de spaghettis.

— Le dîner est prêt, déclara-t-il.

— Je n'ai pas faim.

— Vous avez beaucoup travaillé, aujourd'hui, dit-il avec calme. Et je sais que vous avez de l'appétit. Vous devez être affamée. Mangez, s'il vous plaît.

Confuse, la jeune femme observa son assiette avec une méfiance telle que pendant un moment, il crut qu'elle allait refuser cette main tendue en guise de paix.

— Vraiment, Grayson, je ne vous comprends pas !

Et pourtant, elle le comprenait mieux que quiconque.

Il voulait le lui dire, de même qu'il voulait reconnaître avoir été un salaud avec elle. Grayson aurait aimé pouvoir s'amender de ses fautes et de son odieux comportement.

Mais il désirait plus que tout entendre à nouveau la jeune femme rire et faire naître en elle de la joie et non des larmes.

Malheureusement, trois années de silence avaient drastiquement réduit ses capacités à s'exprimer. Découragé, le jeune fermier emporta son assiette dans le salon et mangea en silence.

14

— Avez-vous quelque chose de convenable à porter ? demanda Grayson le lendemain.

Quelle question saugrenue. En plein milieu du repas des poules, en plus. La jeune femme songeait encore aux événements de la veille et à la façon dont le jeune fermier lui avait humblement présenté ses excuses. Mais il n'en demeurait pas moins que leur échange avait été explosif et que la prudence était donc de mise. Aussi, au lieu de répondre par l'affirmative – elle avait bien de très belles robes dans sa valise –, Lori se contenta de désigner sa tenue toute crottée.

— Ne suis-je pas convenable ainsi ? ironisa-t-elle.

Elle vit la mâchoire du jeune homme se contracter. *S'il continue à serrer ainsi les dents, il va se flanquer la migraine !* Mais elle garda sa remarque pour elle. Dorénavant, la jeune femme s'abstiendrait de tout commentaire – à sa plus grande joie, très certainement.

Bien sûr, elle aurait pu quitter la ferme depuis longtemps, mais la fuite n'était plus une option. Déjà, Pupuce avait besoin d'elle. Et puis, Lori ne pouvait pas non plus se présenter devant sa famille et ses amis après un tel échec.

Eux qui la croyaient invincible, elle ne pouvait décevantement pas les décevoir.

Décevoir Grayson était une chose, mais avec ses proches, c'était une autre histoire.

Le jeune fermier la détailla d'un regard ombrageux.

— Non, fit-il. Si vous vous présentez au bal du village dans cette tenue, ça risque de jaser.

Un bal ? Pour danser ? L'idée même lui tordit les entrailles et manqua lui faire perdre l'équilibre.

— Pourquoi voudriez-vous m'emmener danser ? Je croyais qu'on avait décidé de s'éviter le plus possible.

— Je vis ici depuis longtemps, expliqua-t-il en haussant les épaules. Assez longtemps pour que les gens pensent que je suis disponible. Si vous venez, ils réviseront leur jugement.

— Les gens ? Disponible ? (Lori réfléchit un instant.) Vous voulez dire les femmes ?

— C'est ça, reconnut-il en serrant encore plus les mâchoires.

— Et vous pensez qu'en vous rendant à ce *bal* sans moi, les charmantes petites paysannes du coin risquent fort de vouloir se pendre à votre cou, c'est bien cela ?

— Nous partons à 18 heures, prévint-il, sans répondre à sa question.

— Pourquoi devrais-je venir avec vous, au fait ? rétorqua-t-elle, l'interrompant dans sa fuite.

Son regard ne lui dit rien qui vaille.

— Car cela fait plus d'une semaine que je vous héberge ici, voilà pourquoi.

C'est pas faux, se dit-elle. Mais tout de même ! La jeune femme avait amplement mérité son refuge. Maudits soient les hommes !

— Je vous signale que je ne suis pas ici gratis ! J'ai beaucoup travaillé. Je ne me suis pas doré la pilule en bikini à longueur de journée en buvant des cocktails, tout de même !

Lori s'imagina la scène. Quelle tête il aurait faite !

— Certes, ça n'a pas toujours été parfait, reconnut-elle. Mais, allez ! J'ai fait des progrès, non ?

Grayson s'approcha d'un pas, puis d'un autre, et le cœur de la jeune femme s'emballa.

— Si vous avez si peur que ça d'aller danser, dites-le simplement et je vous laisserai tranquille.

Malgré le calme olympien du fermier, la jeune femme avait décelé le défi qu'il lui lançait et la fierté s'empara de chaque cellule de son être. Ce fut son tour de serrer les dents – si fort qu'elle manqua s'en briser les molaires.

— Dix-huit heures, répéta-t-elle. Je serai prête.

Portée par la colère, la jeune femme se donna à fond dans ses tâches tout le long de l'après-midi, mais ne tira aucune satisfaction du travail accompli. Son esprit était bien trop accaparé par la recherche d'un moyen quelconque de faire ravalier sa morgue au jeune fermier.

Tu veux de la danse ? Tu vas en avoir, mon gaillard ! La jeune femme était bien décidée à danser avec tous les hommes du village, si nécessaire. Tous sauf lui ! Grayson allait avoir fort à faire avec toutes les femmes qu'elle comptait bien envoyer à ses trousses !

Vers 17 heures, la jeune femme s'enferma dans la salle de bains avec ses armes de guerre. Toute sa vie, Lori avait dépendu du contenu de ce sac – maquillage, lotions, vernis, sèche-cheveux et autre fer à friser. Prendre soin de son apparence était aussi essentiel pour elle que le sommeil et la nourriture. Pourtant, voilà bien une semaine qu'elle n'avait pas ouvert ce sac. Étrange. L'avoir à portée de main lui avait toujours été d'un réconfort certain et pourtant, ne plus avoir à se soucier de son apparence lui paraissait libérateur.

Lori vida le contenu de son sac et le répandit face au miroir. Si Grayson voyait ce désordre, il en deviendrait fou de rage – et comme c'était amusant à imaginer !

Avec un petit sourire espiègle, la jeune femme se dévêtit et bondit sous la douche. Elle se savonna généreusement jusqu'à ce que l'eau vire au marron, tourbillonnant dans le siphon. Le jet fit un bien fou à ses muscles endoloris par le labeur et sous peu, la jeune femme fut propre des pieds à la tête. Après une brève épilation des jambes et une friction intégrale de lotion, elle sortit de la baignoire.

Personne ne profitera pleinement de cette peau de bébé, songea-t-elle avec amusement. Tous ses charmes seraient bien cachés aux yeux de Grayson.

Avec une aisance naturelle, la jeune femme se vernit les ongles, se maquilla et se coiffa. Peut-être qu'elle pourrait ouvrir son propre salon de beauté et ainsi aider d'autres femmes à se sentir mieux dans leur corps ? Certes, ce n'était pas la carrière dont elle avait rêvé mais ça restait mieux que rien...

Une fois intégralement pomponnée, elle s'enroula dans une serviette et quitta la salle de bains. Grayson ne semblait pas être dans la maison. Il voulait qu'elle se rende présentable alors que lui n'aurait probablement qu'à enfiler un jean propre.

De la valise posée sur son lit, la jeune femme sortit une de ses plus belles robes – satin rouge, brodée de superbes sequins. Le dos était presque nu, ouvert jusqu'à sa chute de reins. Bien sûr, en tant que danseuse, elle s'était déjà produite dans des tenues autrement plus outrageantes Mais celle-ci serait on ne peut plus inappropriée pour un bal de campagne !

La robe parfaite, donc, songea-t-elle en la passant. Sans parler des talons hauts qui la grandissaient de plusieurs centimètres et dans lesquels elle danserait à son aise, contrairement aux autres femmes.

Oh oui, Lori allait danser. À en faire baver le jeune fermier !

Grayson consulta sa montre. 18 h 15. Naturellement, Lori était en retard. Voilà plus d'une heure qu'elle s'était enfermée dans sa chambre. Franchement, l'idée d'aller au bal lui déplaisait fortement, mais après s'être aussi mal comporté il lui devait au moins ça.

Mais ses scrupules s'évanouirent lorsque Lori se présenta enfin au salon.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette tenue !

Grayson n'avait pas vu de robe comme ça depuis belle lurette. La belle étoffe de satin cousue de sequins épousait à merveille chacune des courbes affolantes de la jeune femme. Le jupon montait plus haut devant que derrière et, juchée sur ses talons, Lori faisait au moins sa taille.

Son cœur battait si fort qu'il aurait tout aussi bien pu exploser, le tuant sur le coup. Le jeune fermier eut l'envie irrésistible de lui arracher cette robe, de l'emmener à la chambre et de lui faire l'amour jusqu'à leur faire oublier l'étendue de leur erreur.

Ignorant l'effet manifeste qu'elle avait sur lui, Lori lui adressa un sourire des plus malicieux.

— C'est juste un petit quelque chose provenant de ma garde-robe, expliqua-t-elle, son sourire devenant plus éclatant que les sequins de sa robe. Dois-je en déduire que vous n'aimez pas ?

Putain ! Arrête tes vacheries, Grayson ! Lori n'était pour rien dans la mort de son épouse, alors pourquoi continuer à se montrer aussi désobligeant ? Elle n'était pas plus responsable du désir ardent qu'il éprouvait pour elle.

Il allait s'excuser quand Lori le dépassa, se rendant vers la porte. Ce que Grayson vit lui coupa le souffle. Le dos de la robe – ou plutôt l'absence de dos – révélait une peau plus blanche que de la crème et cette vision lui brouilla complètement l'esprit.

Il l'attrapa par le bras avant qu'elle ne sorte.

— Pas question que vous portiez ça !

— Essayez de m'en empêcher, pour voir ! répliqua-t-elle en le toisant d'un regard furieux.

Elle tâcha de se dégager de son étreinte mais il était encore trop abasourdi pour lâcher prise... Si abasourdi, en vérité, qu'il l'attira contre lui et l'embrassa avec fougue.

Ce qu'elle était douce, encore plus que dans son souvenir. Il en avait tant rêvé ! Cette femme était la sensualité à l'état pur. Dès lors, impossible pour lui d'oublier ce qu'ils avaient brièvement partagé – et envolés ses bonnes résolutions et tous ses vœux de solitude !

Grayson s'était tellement enhardi qu'il ne remarqua qu'au bout de quelques instants que Lori s'était raidie. Du moins, jusqu'à ce qu'elle se détende, l'attirant à elle avec autant d'énergie qu'elle en avait initialement mis à le repousser.

Dieu, quelle douceur !

C'en était difficile à croire !

Soudain, il la plaqua sans ménagement contre la porte. À la cabane, le jeune fermier avait pu apprécier de plus près les charmes de la belle. Et maintenant qu'il savait tout ce qui l'attendait sous le tissu, Grayson n'en était que plus excité ! De plus, chez Lori, le ramage était assorti au plumage. Ses gémissements avaient de quoi rendre fou de désir le plus sain des hommes.

Contrairement à la dernière fois, ce fut Lori qui mit un terme à cette fougueuse étreinte. Elle s'adressa à lui d'une voix tremblante et peu assurée.

— Comment osez-vous m'embrasser ? Vous ne vous êtes même pas confié à moi !

Pas de réelle protestation de sa part. Juste « Vous ne vous êtes même pas confié à moi ».

Mais le message était passé. Elle avait raison : il n'aurait pas dû oser l'embrasser, pas plus qu'il ne devrait oser s'imaginer aller plus loin à l'avenir.

Si seulement il pouvait avoir le courage de faire la paix avec son passé, ne serait-ce qu'en en parlant.

Lori lutte pour reprendre son souffle, sa généreuse poitrine se soulevant à intervalles réguliers dans son corsage.

— Je n'ai pas essayé de vous blesser, Grayson. J'imagine que votre passé doit être très douloureux à aborder. Je suis vraiment désolée si je vous ai fait du tort, ce n'était pas mon intention. Je vous jure que je n'essayais que de vous aider.

Il l'avait plaquée contre une porte et à moitié prise sur place et voilà que c'était elle qui s'excusait !

— Je sais...

Réponse tout à fait sincère de sa part. Car Grayson savait que malgré tous ses défauts – et il en avait découvert un sacré paquet – Lori était une fille bien. Peut-être que les choses auraient été différentes entre eux s'ils s'étaient rencontrés ailleurs et plus tôt...

Non. Il n'avait pas le droit de s'imaginer des choses pareilles. S'il pouvait remonter le temps, ne devrait-il pas souhaiter que sa femme ne soit pas morte ? Si Leslie s'en était tirée, alors jamais il n'aurait rencontré Lori.

Cette seule pensée lui donna mal à l'estomac.

Il savait pourtant qu'il n'avait aucune échappatoire possible et que son passé le hanterait à jamais. S'il ne pouvait s'imaginer un monde sans Lori, il ne pouvait guère se résoudre à laisser ses souffrances au placard.

— Je suis désolé pour hier, confessa-t-il. Et pour la porte à l'instant, également. Vraiment. (Il prit son courage à deux mains et recula d'un pas.) Si vous ne voulez pas vous rendre au bal, je comprendrais.

Autant de formalité de sa part ne lui ressemblait pas. Il ne méritait pas Lori, ni ses sourires ni sa bonne humeur. Elle n'avait pas sa place auprès de lui.

Toutefois, la jeune femme le toisa avec un air sincèrement surpris.

— Mon avis vous intéresse vraiment, tout à coup ?

Il passa nerveusement une main dans ses cheveux.

— Vous n'avez pas à faire une chose que vous ne voulez pas faire. C'est normal.

Le sourire soudain qu'elle lui adressa lui coupa le souffle.

— Bien sûr que c'est normal ! se moqua-t-elle. C'est juste si drôle de vous jouer des tours. Vous partez toujours au quart de tour ! ajouta-t-elle avec malice.

Grayson se détendit un peu et Lori ajouta :

— De plus, ça détend Puce de vous voir fulminer. Pas vrai, bébé ? fit-elle au chat, qui les observait depuis un gros coussin posé près d'un ventilateur.

— Mo, ne la laisse pas t'embringer là-dedans ! l'avertit Grayson.

Lori éclata de rire et ce son était telle une cascade de joie qui le détendit encore davantage.

— Enfin ! fit-elle en claquant des mains. Vous lui parlez comme à une personne et non comme à un objet ! Rien que pour ça, je vous accompagne à votre truc, là !

Elle ne prononça pas le mot « bal », mais comme elle avait cessé de le pousser sur le sujet de sa femme Grayson n'allait pas insister.

Mais il en avait envie et c'était bien le plus inquiétant dans l'histoire. Il avait compris que la danse lui manquait – du moins, c'était ce qu'il avait déduit en épiant sa conversation au téléphone, l'autre jour. Voilà pourquoi il l'emménait au bal, car c'était important pour elle et il le savait.

Pendant des années, Grayson s'était passé de compagnie. Puis Lori avait déboulé de nulle part et malgré ses menaces et sa mauvaise humeur constante, elle ne l'avait pas abandonné et s'était accrochée à son poste d'aide de ferme.

Il s'était entiché d'elle.

Et il n'avait aucune idée de comment inverser le processus.

Soudain, la jeune femme s'empara tendrement – si tendrement – de sa mâchoire, le forçant à la regarder droit dans les yeux.

— Vous savez, j'ai beaucoup réfléchi à ce que vous avez dit, aux écuries, dit-elle. Et vous aviez raison. C'est plus facile de m'occuper de vos affaires plutôt que de gérer ma propre vie.

— Non, vous n'avez pas à dire ça, rétorqua-t-il en posant sa main sur la sienne. J'ai merdé et je le sais. Vous n'avez pas à me pardonner.

— Vous l'avez dit vous-même, sourit-elle. Vous n'avez pas à me dire quoi faire ! (Elle caressa tendrement sa joue.) Et puis, j'ai envie de vous pardonner ! Mais seulement pour les écuries ! Quant à la porte... disons que vous embrassez assez bien pour que ça se passe d'excuses, conclut-elle, le regard embrasé.

Là-dessus, la jeune femme pivota sur ses talons et se rendit à la camionnette. Encore sous le coup de leur échange, Grayson la regarda s'éloigner en rêvassant. Portait-elle au moins des sous-vêtements sous cette robe ? songea-t-il en tâchant de ne pas trop détailler ses hanches.

Que ne donnerait-il pas pour la toucher à nouveau – ne serait-ce qu'une seule fois ! Et pour l'embrasser, sur chaque partie de son corps nu.

Se précipitant à sa suite, Grayson lui ouvrit la portière et tendit la main pour l'aider à monter. Hautement surprise, elle accepta son offre.

— Vous avez mis du vernis, remarqua-t-il.

Et elle sentait bon, aussi. Un parfum de vanille et d'épices qui lui donnait envie d'engouffrer son visage au creux de son cou et d'inhaler à foison cette excitante fragrance.

— Et du mascara, précisa-t-elle en battant exagérément des paupières. Il serait honteux que les gens pensent que vous vous coltinez une négligée, non ?

Elle passa sa langue sur ses lèvres et pendant un instant, Grayson perdit conscience de la réalité, oubliant la voiture, la main de Lori dans la sienne et tout le reste.

— Vous êtes sûre de pouvoir monter à bord avec vos talons ? demanda-t-il enfin.

Le regard qu'elle lui adressa résumait à lui seul son surnom de Vilaine.

— Avec ces talons, je peux absolument *tout* faire !

Grayson ferma la portière et profita du temps qu'il lui fallait pour contourner le véhicule pour dissimuler au mieux sa soudaine érection. Tout le chemin durant, le jeune fermier fantasma sur la jeune femme, nue à l'exception de ses talons hauts.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent sur le parking et Grayson se gara dans un recoin sombre derrière une rangée de buissons.

— Vous êtes sûr qu'il y a une fête, ce soir ? demanda Lori en sortant. Il fait si sombre ici !

Ils contournèrent les buissons et Lori ouvrit grands les yeux. Une grange avait été éclairée et des lampions illuminaient le chemin qui y menait.

— Regardez-moi ces décorations ! s'exclama-t-elle. On croirait que la lune s'est invitée spécialement pour la soirée ! Vous auriez pu me dire que ce serait aussi joli !

À dire vrai, jusqu'à ce qu'il voie cet endroit à travers le regard de la jeune femme, Grayson n'avait jamais su apprécier la beauté qui y régnait. À travers Lori, tout semblait plus beau.

Gardant cette remarque pour lui, Grayson tendit la main vers elle.

— L'orchestre a déjà commencé, dirait-on. On y va ?

D'abord incertaine, Lori hocha enfin la tête et prit sa main. Grayson se sentit alors terriblement bien, comme lors d'un premier rendez-vous galant avec la fille de ses rêves.

15

Tenir la main de Grayson était très agréable. Le jeune fermier ne lui faisait toujours pas confiance, mais ce petit rien, c'était pas rien !

Toutefois, mieux valait se garder de tout enthousiasme pour l'instant. Avec lui, il suffisait de quelques mots mal placés et d'une moue de dégoût pour rompre le charme – elle en avait suffisamment fait l'expérience.

Mais maintenant qu'elle savait pour son passé, comment pouvait-elle déceimment lui en tenir rigueur ?

Soudain, la jeune femme trébucha sur une pierre et Grayson la rattrapa in extremis dans ses bras. En se redressant, Lori jeta un œil vers la grande grange illuminée et vit que tout le monde les observait avec un intérêt non dissimulé.

— Je pense que je n'aurai aucun souci à faire comprendre aux autres que vous n'êtes pas disponible, souligna-t-elle.

— Très bien.

Puis, sans un mot de plus, il l'entraîna à l'intérieur avec les convives.

L'éclairage était aussi charmant qu'à l'extérieur. Des bottes de paille délimitaient la piste de danse, l'orchestre jouait de la musique dans le fond et nourriture et boissons foisonnaient un peu partout sur des tables. La piste de danse était encore calme.

Parmi les convives, Lori était la seule en talons et en satin – mais au moins, les sequins semblaient à la mode, cette année. Elle qui comptait ridiculiser Grayson, c'était raté. Avec sa tenue habituelle de cow-boy, ce dernier se fondait dans le décor tandis que Lori aurait tout aussi bien pu être sur le tapis rouge de la cérémonie des Oscars !

Un homme s'approcha, portant une tenue intégrale de cow-boy – jean Wrangler, chapeau et bottes –, et frappa l'épaule de Grayson avec autant de sympathie que de force.

— Grayson ! Ravi que tu aies pu venir ! s'exclama-t-il.

— De même, Joe. L'endroit est sympa. Je te présente Lori.

Le dénommé Joe inclina le bord de son chapeau.

— Les jolies femmes sont toujours les bienvenues ! (Il lui adressa un clin d'œil.) Surtout, ne le répétez pas à ma femme !

Une belle femme blonde entre deux âges s'approcha du trio, vêtue d'une jupe en jean au-dessous du genou et d'une veste en cuir sur un chemisier blanc.

— Que n'est-on pas supposé me répéter ? s'enquit-elle, souriant à Grayson mais tiquant légèrement en voyant la tenue que portait Lori.

Cette dernière rattrapa le coup avec le sourire le plus convaincant possible.

— Que je n'étais encore jamais venue à un bal dans une grange !

Lori n'avait pas vu cette femme à la remise des marchandises. Mais après tout, les gens du coin semblaient tous adorables, alors pourquoi en serait-il autrement pour elle ?

— Tout est si beau, ici ! reprit-elle.

— Oh, je vous remercie, dit la blonde avec politesse avant de se tourner vers Grayson. Je suis absolument ravie que vous vous soyez enfin décidé à vous joindre à nous ! Il faudra nous dire ce qui vous a fait changer d'avis !

Surprise, Lori toisa le jeune fermier. Ainsi, il n'était encore jamais venu ? À l'entendre, c'était un événement obligatoire pour tout le monde. Pourquoi avoir tant insisté pour qu'elle vienne avec lui ?

Grayson n'eut guère le temps de répondre à leur hôtesse car d'autres habitants, manifestement ravis de le voir, vinrent à sa rencontre. Décidément, c'était quelqu'un de très populaire ! Et pourtant, ils n'avaient pas reçu la moindre visite en une semaine. Comme si tout le monde craignait de briser le mur de solitude qu'il s'était efforcé d'ériger autour de lui, ces trois dernières années.

Quelques instants plus tard, une petite fille portant des couettes s'immisça entre les jambes des adultes et vint jouer avec l'ourlet de sa robe. Lori s'apprêtait à se pencher vers elle pour la saluer quand la femme blonde au tempérament glacial tira la petite en arrière.

Je ne cherche pas les ennuis, voulut-elle dire. Je suis juste venue pour soutenir Grayson, rien de plus.

Soudain, l'orchestre entonna l'un de ses morceaux favoris et, tandis que Grayson discutait tracteurs avec d'autres invités, Lori aperçut les autres qui s'organisaient en quadrille sur la piste de danse. Elle tendit la nuque pour mieux les observer mais la stature du jeune fermier lui bouchait la vue.

Puis ce dernier glissa sa main dans la sienne.

— Vous voulez aller danser, remarqua-t-il.

Lori lui avait bien fait part de son avis sur la danse et pourtant, Grayson ne semblait pas avoir tenu compte de ses avertissements à ce sujet.

— Non, assura-t-elle, sentant les plantes de ses pieds la démanger, comme à chaque fois qu'elle entendait une de ses chansons favorites. Je me disais juste que leurs pas chassés sur le second temps étaient de trop. En fait, un simple pivotement pourrait...

Elle s'interrompit en voyant Grayson l'observer bizarrement.

— Vous vous y connaissez bien, dirait-on, souligna le jeune fermier.

Lori s'apprêta à jouer la modestie lorsque la femme de Joe s'immisça dans leur conversation.

— Oh, je ne vous imaginai pas calée en quadrille, déclara-t-elle avec suffisance.

S'il y avait bien une chose pour laquelle Lori n'était pas réputée, c'était sa patience. Or, la semaine avait été dure ! Entre son ex, l'apprentissage à la ferme et le désir constant pour Grayson qu'elle s'efforçait de refréner, la volonté de la jeune femme de bien se comporter ne tenait plus qu'à un fil.

Elle lança alors un pavé dans la mare.

— J'ai chorégraphié le clip de *Lost Highway*. (Elle fit une pause afin d'apprécier l'expression choquée de la femme de Joe.) C'est *mon quadrille* qu'on danse.

Là-dessus, Grayson la poussa discrètement du coude et, en un rien de temps, Lori se retrouva sur la piste, en première ligne. Elle sélectionna un petit couple d'ados motivés, se présenta et leur expliqua comment s'y prendre. Face à sa tenue, ils la prirent d'abord pour une folle, puis ils la virent danser avec autant d'aise que si elle avait été en jean et en tee-shirt et en restèrent comme deux ronds de flan.

Tandis qu'elle évoluait au milieu des danseurs, tout le monde s'arrêta et contempla l'étrangère qu'elle était. En dehors d'une petite fille que Lori avait déjà croisée à la remise des marchandises, la petite communauté était comme figée sur place. En joie, la jeune femme invita un adolescent à suivre un

pas modifié sur une base de do-si-do. En un rien de temps, ce dernier bondit à son côté et imita sa chorégraphie à la perfection.

Sous peu, les deux danseurs furent rejoints par une demi-douzaine d'autres et l'orchestre reprit le morceau depuis le début. Toute la petite communauté se disputait la jeune femme, afin d'avoir le privilège de partager au moins une danse avec cette belle et fascinante étrangère.

Adossé au mur de la grange, Grayson observait Lori. La jeune danseuse prenait soin d'instruire chaque invité, les replaçant en ligne lorsqu'ils s'égarèrent ou doutaient.

On pouvait dire qu'elle était sacrément douée ! Même dans son ancienne vie, durant laquelle il avait côtoyé un certain nombre de danseurs professionnels, Grayson n'avait jamais vu un tel talent.

La danse avait échaudé les danseurs et la jeune femme faisait briguebaler ses sequins tout autour de sa silhouette. Sa longue chevelure brune commençait à lui coller au cou. Malgré sa tenue, elle bougeait avec une aisance hors du commun, exprimant à merveille le milieu d'où elle provenait – probablement pas si éloigné que ça de celui qu'il fréquentait autrefois, à New York.

Lori semblait aussi à l'aise en robe de cocktail qu'en tenue de ferme. Même quand elle râlait à l'idée d'aller à la porcherie, Grayson voyait bien qu'elle raffolait d'aller rendre visite aux cochons pour se salir un brin.

Il n'aurait su dire quelle Lori avait sa préférence : la danseuse apprêtée ou l'aide de ferme ? Cette nouvelle facette qu'il découvrait ce soir était une très agréable surprise – une de plus ! Quoi qu'il en soit et quoi qu'elle fasse, Lori demeurait une beauté sans pareille et plus il repoussait la jeune femme, plus elle s'immisçait lentement dans son cœur.

16

Après un quart d'heure de danse enflammée, tous les convives partirent en hourras extatiques et les applaudissements fusèrent de toutes parts. Les enfants vinrent à la rencontre de Lori et, à sa plus grande joie, l'entourèrent de leurs petits bras.

— Vous êtes très belle, madame ! dit une petite fille aux grands yeux marron et aux joues roses, la même qui avait essayé de toucher sa robe. C'est quoi ton nom, dis ?

Lori lui sourit. L'adorable enfant ne devait pas avoir plus de quatre ans et pourtant, elle avait dominé la piste de danse, coiffant au poteau les danseurs plus âgés.

— Moi, c'est Lori ! Et toi ?

— Lulu ! Tu viendras au prochain bal pour nous apprendre d'autres trucs, hein madame Lori ?

La jeune femme eut l'impression d'avaler une pierre. Pouvait-elle envisager de vivre ici, avec le ciel bleu au-dessus de sa tête et de la terre sous les ongles pour le restant de ses jours ? Pouvait-elle rêver à d'autres baisers volés de son beau fermier ?

Encore enhardie par la folie de la danse, Lori éluda la question de la petite fille et se pencha vers elle en souriant.

— Ça te dirait de voler ?

— Oh, oui ! s'égaya la petite en sautillant.

Lori la prit dans ses bras.

— Accroche-toi bien ! lui intima-t-elle.

Puis elle fit tourner sa petite partenaire en cercle. Cette dernière gloussa de joie, ses petites mains collantes de sueur fermement accrochées à ses poignets. Lori tourna et tourna jusqu'à se sentir partir et interrompit enfin leur pirouette.

Une fois à terre, la petite courut vers sa mère, frappant le sol de ses petites bottes de cow-boy.

— Maman, maman ! T'as vu ? J'ai volé !

La femme de Joe ne parut soudain plus aussi glaciale.

— Un vrai petit oiseau ! fit-elle en caressant la joue de la petite qu'elle prit dans ses bras. Lori, vous êtes une merveilleuse danseuse ! la complimenta-t-elle avec un sourire. Merci infiniment pour vos leçons de quadrille !

Autour de la jeune femme, les couples se formaient et elle regarda mère et fille s'éloigner avec une peine qui lui était inhabituelle. Ce soir, Lori ne s'était pas sentie comme une étrangère et avait vraiment eu l'impression d'appartenir à quelque chose.

Mais la solitude s'abattit sur elle presque aussitôt la danse terminée.

Sa gorge se serra davantage et elle aperçut Éric lui sourire depuis l'autre côté de la grange. Elle lui rendit son sourire et le jeune homme s'avança avec la très claire intention de lui réclamer une danse.

C'était un homme très séduisant, gentleman et gentil comme tout – tout ce dont elle aurait bien besoin après les déboires que lui avait fait subir Victor.

Mais Lori n'avait envie de partager une danse qu'avec une seule personne et ce n'était pas Éric. Mais Grayson, l'homme le plus fondamentalement tourmenté du monde. Ce qu'elle pouvait être stupide !

Éric n'était plus qu'à quelques pas lorsque, soudain, une main s'empara de la sienne et la jeune femme se retrouva brusquement écrasée contre un torse aussi dur que de l'acier trempé.

Un torse dont elle ne cessait de rêver depuis plus d'une semaine.

Aussi surprise que ravie, Lori posa sa tête contre l'épaule de son cavalier qui l'entraînait dans une valse.

Ce n'est qu'une danse, rien d'autre.

Une danse incroyablement romantique et parfaite, partagée avec l'homme le plus impassiblement beau qu'elle ait jamais vu.

La jeune danseuse avait toutes les raisons du monde de ne pas se trouver ici, mais la poigne de Grayson était si assurée et ses mouvements si habilement coordonnés qu'elle se laissa aller au bonheur de sentir son cavalier tout contre elle, ses muscles bandés lui ôtant toute capacité à penser et à réagir avec discernement.

Chaque moment passé avec Grayson lui faisait oublier ses rêves, ses ambitions et jusqu'à ce qu'avait été sa vie d'avant. Quoi qu'ait pu être son existence avant sa rencontre avec lui, elle n'aurait pas pu être aussi brillante, attrayante... et sensuelle.

Lori connaissait la valse par cœur pour l'avoir pratiquée sur scène et en dehors. Mais jamais elle ne lui avait semblé aussi pure, aussi spéciale.

Lorsque la musique s'acheva, Grayson la garda tout contre lui et ils demeurèrent ainsi un long moment. L'orchestre débuta une nouvelle valse mais Lori savait qu'elle ne survivrait pas à une nouvelle danse dans ses bras.

À ce train-là, lorsqu'elle quitterait la ferme et retournerait à la réalité, le cœur de Lori serait réduit en miettes.

Elle voulut se dégager de son étreinte mais il la retint fermement.

— Vous avez dansé très longtemps, dit-il. Vous devez être en nage ! Prenez donc une limonade.

Sans lui demander son avis, Grayson s'empara d'un verre et le lui offrit. Près de la table, les deux adolescents avec qui elle avait débuté le quadrille flirtaient. Le jeune fermier avait vu juste : assoiffée, Lori vida son gobelet d'une traite.

La jeune femme se morigéna. Ils n'avaient fait que danser, pas de quoi en faire tout un plat ! Oui, mais quelle danse ! Il lui suffisait de fermer les yeux et elle replongeait dans un véritable rêve rien qu'en y repensant.

Tâchant de balayer toutes ses pensées agréables, Lori fit la conversation.

— Vous êtes très bon danseur, le complimentait-elle, se sachant bien loin de la vérité. En fait, vous êtes même terriblement doué !

— Merci, répondit-il.

Surprise par autant de sympathie de sa part, Lori ne s'attendait pas à ce qu'il balaye une mèche de cheveux de son front, en plus.

Elle frissonna. Mince, c'était dangereux de faire ça ! La danse, maintenant une caresse... Tout cela commençait à faire trop pour son cœur si fragile ! Avec le temps, Lori avait appris à gérer le Grayson grognon, mais là, que pouvait-elle bien faire ? On aurait dit qu'il la considérait comme une sorte de pierre précieuse.

— Au fait, où...

Mais Lori n'acheva pas sa phrase. Grayson la regardait avec un regard aussi sombre qu'intense. Oh, bon sang ! *Rappelle-toi, Lori ! C'est ton patron ! Tu viens de la ville et c'est un campagnard ! Vous ne vous supportez pas... sauf quand vous vous embrassez...*

— Où avez-vous appris à danser ? parvint-elle à articuler.

— J'ai pris des leçons de danse de salon pendant plusieurs années.

Pensant à une plaisanterie, Lori se rappela la confession de Grayson. Difficile d'associer le jeune homme avec New York tant il semblait être un fermier dans l'âme. Pour elle, Grayson était totalement indissociable de cet endroit.

Ce qu'il avait contribué à créer ici était stupéfiant. La jeune femme n'avait pas su apprécier tout ce labeur au début, mais au bout d'une semaine elle se rendait enfin compte de l'étendue du travail qu'il avait fourni auprès des bêtes, de ses champs et des gens dont il assurait inlassablement les provisions.

— Dansez à nouveau avec moi, je vous en prie, demanda-t-il.

Lori aurait dû refuser. *Forme le mot avec ta bouche et dis-lui non, bon sang !* La jeune femme savait parfaitement se comporter comme une sale gosse et dire non était une véritable nature chez elle. Déjà toute petite, elle aimait agacer les gens – et pareil en tant qu'adulte, surtout en ce qui concernait les sautes d'humeur du fermier.

Et pourtant, maintenant que tout son avenir dépendait de ce seul mot, Lori ne put se résoudre à le prononcer. Son corps ne lui obéissait plus et l'éventualité de quitter Grayson, son allure de cow-boy, Pupuce et la ferme lui parut au-dessus de ses forces.

La valse reprit de plus belle et Lori eut soudain comme un doute. Le jeune fermier n'aurait-il pas passé une sorte d'arrangement avec l'orchestre ? La jeune femme se retrouva dans ses bras sous les yeux ébahis des deux adolescents et perdit toute capacité à respirer normalement.

Être avec lui ainsi était si simple... et si complexe à la fois. Cet homme l'agaçait et pourtant, voilà qu'il lui redonnait goût à la danse, un rêve qu'elle croyait mort et enterré à jamais.

En dehors de Sophie, sa propre jumelle, jamais Lori n'avait rencontré quelqu'un qu'elle haïssait autant qu'elle l'aimait.

Aimer ?

Oh, mon Dieu, je suis en train de tomber amoureuse de Grayson !

Non, impossible !

Tout mais pas lui !

Pas ici !

Cet homme était quasiment marié à son chagrin perpétuel et c'était bien parti pour durer !

La panique s'immisça en elle et tout le courage qu'elle s'était découvert s'évapora comme neige au soleil. Repoussant Grayson de toutes ses forces, Lori courut à toutes jambes vers la grande porte à double battant de la grange, manquant trébucher et s'étaler devant tout le monde. Elle retira ses talons hauts, les laissa choir par terre et reprit sa fuite, sans se soucier des regards qu'on portait sur elle. L'amour dont elle venait de reconnaître la terrifiante intensité lui oppressait la poitrine, s'imposant de plus en plus à son cœur battant à tout rompre.

Non, non, non ! C'est hors de question !

Mais qu'est-ce qui lui arrivait, bon sang ! Ne pouvait-elle se laisser aimer par quelqu'un – un homme pour qui elle éprouvait des sentiments réciproques ? Toutes ces choses merveilleuses qui étaient arrivées à ses frères et sœur ces derniers temps, n'y avait-elle pas droit elle aussi ? Ne pouvait-elle avoir le droit de connaître le bonheur d'avoir un amant, un ami, une personne pour la soutenir en toutes circonstances – être la moitié d'un tout indestructible ?

N'était-ce pas ce qu'elle avait toujours désiré, au fond ?

Mais Lori était sauvage, sans entrave.

Et elle ne réfléchissait jamais aux conséquences de ses actes.

Lori parlait trop... trop vite... et finissait toujours par en pâtir.

Elle courut de plus belle, loin de la grange, vers la maison. Mais cette maison qui était devenue la sienne depuis une semaine n'était pas son foyer.

Elle était ici chez Grayson. C'était sa terre, sa ferme, son monde.

Bon Dieu, même son cœur lui appartenait, désormais !

Et pourtant, malgré la terre, le gazon qui s'accrochait à ses pieds, Lori courut, enhardie par la force de ses jambes et par ses poumons habitués à souffrir de l'épuisement. La jeune danseuse avait toujours été forte. Mais Grayson l'était encore plus et il le prouva. Sur ses talons depuis le début, le jeune fermier la rattrapa et l'entoura de ses bras.

— Vous ne pouvez pas fuir, dit-il, à la faveur d'un ciel couchant aux lueurs cramoisies.

Toute sa vie, Lori s'en était remise aux pouvoirs de l'amour, persuadée qu'il ne réservait que des fins heureuses à tout le monde. Mais ce n'était pas vrai. Elle n'avait pas connu de fin heureuse et jamais n'en connaîtrait. Pas question de commettre à nouveau l'erreur d'y croire !

— Un peu que je vous fuis ! rétorqua-t-elle, battant des pieds pour se libérer de son emprise et retrouver la terre ferme.

— Pas ce soir, dit-il, aussi essoufflé qu'elle par la lutte et par la course. Je sais que vous ne resterez pas ici, mais je vous en prie, ne me fuyez pas ce soir.

Lori se tourna et le regarda droit dans les yeux – quelle erreur !

— Pas ce soir, Lori, répéta-t-il. Je vous en prie. Accordez-moi au moins cette nuit.

Pour la seconde fois en un soir, Grayson n'ordonnait pas. Il demandait. Et son regard... Il semblait perdu sans elle. C'était comme si la danse avait cimenté quelque chose entre eux, créant ainsi une relation unique entre deux personnes faites l'une pour l'autre, sans qu'elles en aient conscience.

Leurs mondes se complétaient. Du moins pour l'instant.

Toutes ces raisons, plus le cœur d'artichaut de Lori, firent sans doute qu'elle interrompit sa fuite. Et après tout, la jeune femme ne s'était pas confiée à lui sur ses sentiments. Serait-ce donc grave de s'offrir à lui, pour une nuit, à la faveur de la lune et des senteurs nocturnes de la nature et de l'océan tout proche ?

Le désir que Grayson éprouvait pour Lori avait dépassé le simple stade de l'attrance physique. La regarder danser la quadrille avec les habitants du village avait été comme la découvrir pour la toute première fois et sa beauté l'avait tout simplement subjugué.

Grayson voulait encore l'entendre rire.

Qu'elle dorme contre lui la nuit et le berce de sa respiration.

Et il désirait la revoir faire tourner une petite fille en rond – la leur –, une fille capricieuse comme sa mère et que Grayson irait border le soir dans une grande maison qu'il aurait bâtie pour elle et ses frères et sœurs.

Des rêves, tout ça. Des rêves fous – surtout le dernier. Mais ces rêveries l'aideraient à tenir le choc après le départ de Lori. Grayson comprenait : c'était égoïste de l'avoir gardée pour lui. Lori avait trop de belles choses à offrir au monde et il allait falloir la lui rendre.

Avec elle, les choses prenaient enfin un sens, illuminant ce qui avait été jusque-là une pénible routine pour le jeune fermier. Voilà pourquoi il ne pouvait se résoudre à la laisser redescendre sur terre, car en partant, elle emporterait avec elle tout ce bel arc-en-ciel de belles choses et son monde redeviendrait gris et terne comme avant.

Après l'avoir vue danser, Grayson s'était forcé à garder ses distances mais sa résolution n'avait pas tenu bien longtemps. Car il avait aperçu Éric parmi les invités et ce dernier allait se présenter à Lori pour réclamer une danse. Sa volonté avait fondu comme neige au soleil et il avait attiré Lori à lui pour lui faire une démonstration de ses talents pour la valse.

Grayson comprenait très bien pourquoi elle avait tenté de fuir : Lori était attirée par lui et inversement, ce que ni elle ni lui n'avaient prémédité et ils savaient cela ô combien dangereux. Mais il l'avait vue danser, interagir avec des gens qui d'habitude ne parlaient pas aux étrangers, sans parler des enfants, qui l'avaient immédiatement adoptée.

Comment pouvait-il ne pas craquer ?

Comment ?

La serrant tout contre lui, Grayson murmura :

— Laissez-moi vous aimer. Juste pour cette nuit.

Sans attendre, la jeune femme l'entoura de ses jambes et se pressa davantage contre lui.

— Alors, aimez-moi, Grayson. Aimez-moi !

Tandis qu'il s'emparait enfin de ses lèvres, le jeune fermier comprit que Lori embrassait comme elle dansait – sans rien contenir de sa joie. Il voulait pouvoir l'allonger dans l'herbe, la prendre sous les étoiles. Mais pas question qu'une aussi jolie silhouette soit souillée de terre et griffée par les cailloux. Il la porta jusqu'à sa camionnette.

— Je dois dire que je préfère être baladée par vous que par un cheval, plaisanta-t-elle. C'est bien plus amusant, ajouta-t-elle tout contre ses lèvres.

La joie de la jeune femme le coupa dans son élan et il la maintint ainsi au milieu des fleurs sauvages et l'embrassa de plus belle.

Elle recula son visage qui fut baigné par la lumière de la lune.

— J'ai changé vos draps, aujourd'hui, lui dit-elle d'un air coquin. Et si nous allions tout défaire ? (Elle défit la clé que formaient ses jambes autour de lui.) Dépêchez-vous ! s'emporta-t-elle, fuyant à toutes jambes à travers champs vers le véhicule.

S'élançant à sa poursuite, Grayson vit sa longue chevelure parmi les herbes folles, la jeune femme riant comme jamais, le satin de sa robe voletant autour de ses longues jambes fuselées. Le cœur du jeune fermier s'emplit d'affection jusqu'à la lie. Lorsqu'il la rattrapa, il lui prit la main et la tira en arrière pour un nouveau et fougueux baiser.

Lorsqu'il l'aida à monter à bord, Grayson se permit une main baladeuse sur le galbe de ses fesses.

— Vous savez, reprit-elle, l'air songeuse. Je n'ai jamais fait l'amour dans une camionnette.

Oh, mon Dieu, ce que ça pouvait être tentant comme idée ! Après tout, il n'y avait pas grand monde ici et il aurait été facile d'assouvir ce nouveau fantasme. Mais le lit, d'abord. Cette simple idée l'avait torturé pendant toute une semaine et il ne comptait pas y renoncer maintenant.

Voilà trois ans que Grayson s'évertuait à tout contrôler – la ferme, les bêtes, ses émotions et ses besoins primaires. Mais en l'espace de quelques secondes, tout était parti à vau-l'eau.

La vague idée de céder à ses pulsions directement dans la camionnette avait éveillé l'homme des cavernes qui sommeillait en lui, avide de la posséder complètement.

L'attirant sur ses genoux, Grayson commença son exploration de son corps.

— *Grayson, enfin !* susurra-t-elle au creux de son cou, exactement au même endroit qu'elle avait habilement léché quelques jours plus tôt.

Là, obsédé à l'idée d'arracher sa robe tout entière, le jeune fermier attira la silhouette gracile de la jeune femme entre ses bras. Un geste bien minime, mais en ce qui concernait cette femme qu'il désirait tant, un peu, c'était déjà beaucoup.

Je t'aime !

Des mots que Lori n'aurait jamais eu l'audace de prononcer à haute voix, pas plus que Grayson, d'ailleurs. Il n'était pas en état et ça ne semblait pas dans sa nature de partager des sentiments.

Mais Lori était un véritable cœur d'artichaut et aimait sans rien attendre en retour. Elle et lui étaient proches, si proches que la jeune femme se sentit instantanément réchauffée par l'affection on ne peut plus parfaite qu'ils partageaient et jamais, non jamais, elle n'avait ressenti une chose pareille de toute sa vie.

C'était bien plus que du désir. Grayson semblait la chérir avec une attention toute particulière, comme s'il craignait qu'elle ne s'évapore dans les airs, loin de lui, et c'était une douceur unique, sans pareille.

Lori voulait lui offrir son cœur, le soigner de ses peurs, faire disparaître les plaies et les démons qui l'assaillaient.

Des baisers seuls ne feraient jamais disparaître la souffrance, mais des heures et des heures à faire l'amour le feraient peut-être.

La jeune danseuse voulait faire de lui son partenaire, délivrer toute sa confiance en cet homme et devenir de plus en plus intime avec lui.

Et le voir sourire ! Oui, le voir sourire de toutes ses dents ! Alors seulement, elle saurait que ce qu'elle lui avait offert aurait compté au-delà de toutes ses espérances.

Grayson partit à l'assaut de son cou, de ses joues, les couvrant de baisers et, grâce à sa souplesse héritée d'années de danse classique, Lori se cambra et lui offrit un accès plus profond à sa personne.

— Tu es une vraie tentatrice, gronda-t-il, mordillant le haut de son sein. Il nous faut juste un quart d'heure pour rentrer à la ferme – un seul putain de quart d'heure, Lori ! Cesse donc d'être irrésistible !

— Mmm, fit-elle, enhardie par son impatience manifeste, toujours victime des assauts de ses lèvres alléchantes. Où est donc passé le Grincheux que je connais ? s'amusa-t-elle.

— Je comptais prendre mon temps avec toi, expliqua-t-il, mordillant le creux de sa nuque. Mais tu me tentes beaucoup trop. J'ai envie de te prendre ici et maintenant !

Tant d'impatience et d'animalité de sa part aurait pu la décourager, mais ce ne fut pas le cas – pas du tout ! Décidément, Grayson avait le don de faire renaître en elle des choses qu'elle pensait disparues à jamais.

Aussi excitée qu'elle soit par tout ce que promettait un échange sensuel entre ses draps, lorsque Grayson la plaqua davantage contre lui, léchant avidement le creux de son cou et envoyant des décharges de plaisir sur tout son épiderme, la jeune femme se dit qu'après tout, la camionnette pouvait être une expérience tout à fait attrayante.

Depuis le début, ils s'étaient affranchis des règles préétablies. Pour commencer, elle avait défoncé sa barrière de plein fouet ; puis il avait tout mis en œuvre pour l'écœurer et la faire partir de chez lui. Pourtant, malgré toute son hostilité à son égard, Lori avait toujours décelé une forme de désir chez Grayson. Ç'avait été là, dans ses yeux, depuis le début – et il ne s'agissait pas que d'attirance physique, mais d'une affection véritable et aussi réciproque qu'insensée.

Mais Lori avait toujours suivi son cœur. L'insensé, c'était son pain quotidien !

Et aussi surprenant que cela paraisse, son cœur l'avait menée ici – chez Grayson. Dans ses bras...

— J'ai promis d'être ta meilleure aide de ferme, tu te souviens ? murmura-t-elle d'une voix sensuelle et pleine de promesses coquines. Mais je suis certaine que tu n'en as jamais eu qui soient capables de faire ça.

Sans crier gare, Lori s'empara des bretelles de sa robe et les laissa glisser de ses épaules, révélant le galbe de sa poitrine.

— *Oh, Lori !*

Grayson l'avait déjà vue nue et Lori ne s'était pas attendue à une réaction aussi intense de sa part. Le jeune fermier avait même déjà fait subir à sa poitrine de bien délicieuses attentions, la menant même jusqu'à l'extase en quelques coups de langue. Pourtant, voilà qu'il la regardait avec des yeux assombris par un désir plus intense qu'elle n'aurait jamais pu l'imaginer.

Décidément, Lori ne se ferait jamais à l'idée d'être la cible d'autant de possessivité. Elle lui caressa le visage, presque inquiète.

— Je vais trop vite, peut-être ?

Il ne répondit pas, le regard toujours fixé sur sa poitrine. Être détaillée de manière aussi intense fit presque perdre les pédales à la jeune femme qui voulait que son amant la touche et l'embrasse sans plus tarder.

— À moins que cela ne te semble « correct » ? le taquina-t-elle, reprenant sa formule fétiche.

— Oh que non, marmonna-t-il. C'est on ne peut plus parfait, Lori.

Se rajustant sur son siège, Grayson s'empara de l'un de ses seins et le lécha. Puis il passa au second. Et, de ses grandes mains, il saisit les deux globes et prit ses mamelons entre ses lèvres avides, mordillant entre deux coups de langue. Lori gémit de plaisir en se cambrant sous ses douces attentions.

Avec sa stature, Grayson était la virilité à l'état pur, tendu à l'extrême entre ses cuisses d'athlète. La jeune femme était encore en partie vêtue mais le doux contact de son amant contre elle était si intense, si

puissant qu'encore un seul baiser serait...

— *Oh, mon Dieu !*

À croire qu'il avait lu dans ses pensées ! Sa main s'immisça sous sa robe, caressant la peau nue de sa jambe, puis de sa cuisse, jusqu'à atteindre la fine étoffe déjà humide de son string. Grayson la pénétra de deux doigts et grâce à son pouce contre son clitoris, la jeune femme fut instantanément frappée d'un délicieux orgasme sans fin.

Emportée par cette tempête de désir à faire tourner la tête, Lori couvrit les lèvres de son amant des siennes et l'embrassa avec une passion complètement démesurée. Sans jamais cesser ses caresses intimes, Grayson lui rendit son baiser avec une intensité au moins égale.

Au terme de son sublime orgasme, la jeune femme se sentit épuisée, à bout de souffle – comme après avoir répété l'intégralité des trente-deux fouettés du *Lac des cygnes*.

— Oh, tu me tues ! geignit Grayson, cessant de la pénétrer pour l'attirer tout contre lui, le visage enfoui contre sa poitrine.

Le jeune fermier tâchait de se reprendre afin de garder de l'énergie pour tout à l'heure, elle le savait. Mais aurait-elle la patience d'attendre ? Rien n'était moins sûr. Le résultat serait le même, après tout.

Faire l'amour dans sa camionnette était définitivement une chose folle, sauvage !

Et parfaite en tout point !

— Tu me tues, toi aussi. (Elle lui caressa les cheveux et il leva les yeux vers elle.) Alors achève-moi ! commanda-t-elle, pressant encore plus son bassin contre sa virilité.

Râlant de plaisir, Grayson la pressa encore davantage contre lui. Leurs corps jeunes et athlétiques étaient tellement aux abois que même le petit espace confiné de la camionnette ne les empêcherait pas de se déshabiller complètement.

— Prends-moi, Grayson ! Maintenant ! Je suis toute à toi !

Enfin, après autant de folies, Grayson céda totalement aux pulsions qu'il refrénait. Le temps d'un battement de cils, Lori se retrouva allongée sur la banquette, sa robe déchirée en deux. Loin d'être effrayée, la jeune femme hoqueta d'excitation. Son string suivit, Grayson le lui arrachant d'un simple geste.

Pendant toute une semaine, ils s'étaient lancé des défis, jugeant leur patience et leur force. Mais en cet instant, les deux amants étaient égaux, rivalisant de passion, de désir et d'envie. D'un geste, Lori s'empara de la chemise de Grayson et l'ouvrit, arrachant tous les boutons.

Elle avait tant rêvé de ce torse ! La jeune femme eut du mal à en revenir. Car enfin, ils lui étaient offerts, ces pectoraux musclés au bronzage parfait.

— Je n'arrive pas à croire que tu existes, susurra-t-elle, caressant ses épaules et ses abdominaux en acier.

— Parfois, tu me fais tout oublier, marmonna-t-il. Mais le désir que j'éprouve pour toi est intact.

— Tu n'auras pas à t'en soucier, ce soir, répliqua-t-elle, pantelante. Tout ce dont tu auras à te souvenir, c'est de me faire l'amour comme dans mes fantasmes.

Il lui accorda un baiser qui lui fit encore plus tourner la tête. Puis ses mains, ses lèvres explorèrent chaque parcelle de son corps mis à nu. Il était si hardi qu'il en était presque difficile à suivre, passant de son sein à ses hanches en moins d'une seconde, couvrant parfois ses légères morsures de douces caresses délicieusement apaisantes.

Lori avait beau avoir déjà joui, lorsqu'il s'empara de ses chevilles et écarta ses jambes, dévorant son corps des yeux avec une intensité renouvelée, la jeune femme faillit succomber à une nouvelle vague de plaisir.

Son amant vint caresser avec ferveur le creux de ses cuisses.

— Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau de toute ma vie, déclara-t-il, se penchant légèrement entre ses jambes offertes. Et je suis prêt à parier que c'est encore meilleur au goût...

Sa langue lécha son intimité et un cri mourut sur les lèvres de la jeune femme. Ses mains, sombres contre sa peau de lait, maintenaient ses cuisses écartées et tandis qu'il l'explorait, Grayson ne la lâcha pas des yeux, observant la moindre de ses réactions. Sans crier gare, Lori jouit à nouveau.

Lentement, Grayson remonta vers elle, posant une myriade de baisers sur sa peau trempée de sueur.

— Aussi douce que dans mes rêves les plus fous, la complimenta-t-il, avant de l'embrasser.

À bout de force, Lori commença à déboucler la ceinture de son partenaire qui s'empara de ses poignets.

— Je te veux ! supplia-t-elle en luttant. Je ne veux plus attendre !

— Mais je n'ai pas de préservatif. Il faut qu'on rentre.

Il se recula derrière le volant et Lori geignit de frustration.

C'était passé à ça ! Et tout ça parce que ni l'un ni l'autre n'avait pensé à emmener des préservatifs ! Voilà qui était rageant. Vaincue, Lori n'eut d'autre choix que de s'installer sur son siège et de se couvrir du tee-shirt à manches longues que Grayson lui offrit pour cacher sa nudité. Ces quinze minutes de route allaient être les plus longues de sa vie !

Une chance que Grayson ait gardé assez de lucidité ou le pire aurait pu arriver. Lori ne se souvenait que trop bien du jour où Sophie lui avait annoncé sa grossesse – après seulement une nuit avec Jake qui pourtant s'était protégé !

Mais étrangement, Lori ne se sentait pas reconnaissante du tout envers le jeune fermier pour sa prévenance.

Au contraire, elle voulait que Grayson la réclame sans ménagement, ici, maintenant !

Et pourtant, une fois la jeune femme présentable, Grayson ne démarra pas la camionnette. Assis derrière le volant, il la dévisagea avec insistance. *Mais démarre, enfin ! Finissons ce que nous avons si bien commencé !* Deux orgasmes d'affilée et pas de grand bouquet final ? Mais qu'est-ce qu'il fichait, enfin ?

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? s'impatienta-t-elle.

— La ceinture, c'est pas pour les chiens.

Lori s'apprêtait à lui sortir une réplique bien sentie mais l'horreur lui revint en mémoire : Grayson avait perdu sa femme dans un accident de voiture. Même une partie de jambes en l'air enflammée n'aurait pas effacé ce douloureux souvenir et sa prudence n'avait rien d'excessif.

Avec des gestes peu assurés, la jeune femme boucla sa ceinture et, aussitôt, Grayson mit pied au plancher, envoyant voler du gravier derrière le véhicule lancé à pleine vitesse.

Le trajet sembla durer une éternité jusqu'à ce que – *enfin* – la ferme soit en vue.

Une fois la camionnette garée dans l'allée, Lori s'apprêta à bondir hors du véhicule.

— Tu as laissé tes chaussures au bal ! s'exclama Grayson en la prenant dans ses bras.

— C'est bien la première fois que ça te gêne de me savoir pieds nus sur le gravier, tiens ! répliqua-t-elle.

Grayson lui caressa la joue et se pencha vers elle, inhalant son enivrant parfum.

— Ça, c'était avant que je ne t'apprécie, dit-il.

Quelques instants plus tard, ils étaient sur le pas de la porte quand Lori posa la main à plat sur son torse.

— Je dois avoir de la boue dans les oreilles, je n'ai pas bien compris ce que tu as dit, près de la camionnette. Tu peux répéter ?

Vêtue uniquement de son tee-shirt qui lui tombait à mi-cuisses, Lori était si époustouflante que Grayson en avait perdu le fil. Ouvrant la porte à la volée, le jeune fermier réfléchit.

— Que je ne voulais pas que tu t’abîmes les pieds sur le gravier ? risqua-t-il.

— Non. Après ça !

Emporté par son désir pour elle, Grayson ne se fatigua plus à chercher et souleva la jeune femme pour l’emporter à sa chambre, où il pourrait donner libre cours aux fantasmes qui le taraudaient. Une fois arrivé, il l’allongea sur le matelas, s’empara de l’ourlet du tee-shirt qu’elle portait et le lui ôta d’un coup sec.

Oh, comme il voulait pouvoir tout recommencer depuis le début et la refaire jouir deux fois de suite – rien qu’avec ses mains et sa langue.

Il se pencha vers elle et Lori l’interrompit.

— Tu le penses vraiment ?

— Penser quoi ? demanda-t-il, l’esprit ailleurs, titillant délicatement ses mamelons entre ses pouces et ses index.

Cette fois-ci, ce fut au tour de Lori de perdre le fil.

— Je... Tu as dit que...

Il goûta à nouveau ses seins, l’un après l’autre, tirant avantage de son ascendant sur elle. Puis, lorsqu’il explora le creux de ses cuisses d’un doigt taquin, Lori parvint enfin à articuler ses mots.

— Tu as dit que tu *m’appréciais*, Grayson !

Les mots se brouillaient dans son esprit, embrumé par le désir grandissant qui le tirait – elle était si *excitée* !

Puis il leva les yeux vers elle et comprit toute la vulnérabilité de la jeune femme et l’importance que soulevait sa question : l’aimait-il pour son corps ou pour autre chose ?

Contre toute attente, avaient-ils développé une affection mutuelle allant au-delà du simple plaisir charnel ?

La réalité le rattrapa brièvement. Lori ne passerait pas sa vie ici, il le savait, et tout ce qu’ils étaient en train de faire était mal, très mal. Le jeune fermier savait aussi que s’enticher d’elle était totalement dangereux et que s’en tenir au sexe serait bien plus prudent.

Mais il avait déjà essayé de se convaincre de tout cela et cela avait-il changé quoi que ce soit ? Non.

— Tu me plais vraiment, Lori, admit-il à mi-voix. Plus que tu ne devrais...

— Toi aussi, reconnut-elle en lui caressant la joue. Plus que tu n’imagineras jamais...

L’émotion dans sa voix était telle que Grayson en eut la gorge serrée.

Le jeune fermier s’était juré de ne plus jamais se laisser aller à ce genre de sentiment. Mais tel un ouragan, Lori avait balayé ses résolutions.

Et pour être franc avec lui-même, Grayson avait terriblement peur des conséquences à venir.

18

Grayson savait ce qu'il lui restait à faire : arrêter toute cette histoire au plus vite ! Pour le bien de tous, le désir et l'affection qu'il éprouvait devaient être domptés. Bien qu'il ait vécu quelques aventures ces trois dernières années, cela avait toujours été des histoires sans lendemain.

Mais avec Lori, tout était différent.

Cette dernière prononça son nom, le tirant de ses rêveries.

— Grayson ?

Elle lui souriait de toutes ses dents. Il lut le désir dans son regard mais, plus que tout, il y décela de la confiance.

Et il ne s'en sentait absolument pas digne.

— Une nuit, dit-elle. C'est tout ce que je te demande et rien d'autre. (Elle s'approcha de son oreille comme pour lui confier un secret.) Et ne t'inquiète pas. Tes sentiments sont en sûreté avec moi.

Là-dessus, la jeune femme l'attira à elle et couvrit ses lèvres de petits baisers qui, l'un après l'autre, enflammaient ses sens et réduisaient sa volonté à peau de chagrin. Grayson sentit à nouveau les courbes délicieuses de son amante sous sa paume et il s'enivra de ces petits soupirs d'extase qu'elle exhalait à chaque caresse.

Il n'y avait rien au monde que le jeune fermier souhaitât davantage que de la faire jouir à nouveau, mais la jeune femme le prit de vitesse et, avec une force hors du commun, elle pivota, le plaqua sur le matelas et le chevaucha, inversant les rôles jusqu'ici très établis.

— Tu as plutôt intérêt à me faire jouir en me pénétrant, cette fois, sinon...

Bon Dieu, ces quelques mots coquins prononcés par un être aux allures si innocentes auraient suffi à avoir raison de lui pour de bon ! Mais bien sûr, sa partenaire ne l'entendait pas de cette oreille et entreprit de défaire sa boucle de ceinture, caressant déjà avidement son membre turgescents à travers son jean.

— Tu aimes ça, me torturer, hein ? déclara-t-il.

Puis, écartant les mains de son amante, Grayson lui mâcha le travail. D'un seul geste, il se défit de son pantalon et de son caleçon.

La jeune femme écarquilla les yeux face à son érection.

— Eh bien, à dire vrai, je crois que je viens de trouver quelque chose que je vais encore plus apprécier que de te torturer, susurra-t-elle.

Sans crier gare, la jeune femme s'empara de sa virilité, arrachant à Grayson un râle satisfait qui résonna entre les murs de la chambre à coucher.

— Oh, Lori...

— Tu t'es bien amusé, jusque-là. C'est mon tour, maintenant.

La jeune femme se lécha les lèvres, contemplant avec un ravissement certain son sexe glorieusement dressé. Décidément, le surnom de Vilaine était à des lieues de lui faire justice ! Et il l'aurait laissée s'amuser tout son soûl, mais le contact de sa longue chevelure sur lui fit perdre à Grayson tout sens du partage. Enhardi, il attira la jeune femme jusqu'à son visage.

— Il est grand temps de te faire jouir, petite fermière, la taquina-t-il. Je te suggère d'attraper un préservatif dans la commode ou de te préparer à mettre ta menace à exécution.

La jeune femme s'exécuta.

— Mmm, on donne des ordres à ce que je vois ! répliqua-t-elle, pas le moins du monde désarçonnée. Tiens, la boîte est intacte et ils expirent dans un mois. Depuis quand n'as-tu pas couché, dis-moi ?

— Depuis vingt bonnes minutes. Ça s'est passé dans une camionnette, si mes souvenirs sont bons.

À bout de patience, il lui arracha la boîte des mains, l'ouvrit en la déchirant, s'empara d'un préservatif et l'enfila aussitôt.

— Maintenant, la ferme et viens ici, lui intima-t-il.

Mi-figue, mi-raisin, son amante se laissa attirer au-dessus de son membre, puis, lorsqu'il la pénétra enfin, les yeux de la jeune femme se révoltèrent et elle gémit sous le coup du plaisir.

Désirant s'enivrer de chaque sensation, Grayson lui maintint fermement les hanches afin qu'elle n'aille pas trop vite – pas tout de suite, en tout cas. Dieu, il était si bien en elle qu'on l'aurait crue faite pour lui !

— Oh, mon Dieu ! gémit son adorable petit rat des champs. Je t'en prie, Grayson ! Encore, encore, encore !

Leur désir était réciproque. Et le jeune fermier cambra son bassin et les fit pivoter, s'allongeant sur sa jeune amante dont il massa habilement le cuir chevelu. Lorsque cette dernière resserra ses muscles intimes autour de lui, Grayson perdit tout contrôle de lui-même.

Plus rien ne comptait désormais. Seul le plaisir de Lori revêtait de l'importance.

Et le sien.

Lori se sentit littéralement écrasée par le poids de son amant, mais qu'importe. Tant que cette masse de muscles continuait de lui prodiguer ces délices, elle pouvait bien mourir étouffée, cela lui était bien égal.

Jamais la jeune femme ne s'était sentie si bien, si vivante !

Entre la camionnette et ce délicieux instant dans son lit, Grayson avait radicalement changé sa vision de la sensualité. Elle qui se croyait une véritable connaisseuse, elle dut bien convenir que son beau fermier s'y entendait niveau sexe. Rien que de se retrouver allongée sous lui aurait pu déclencher un orgasme supplémentaire.

Et ce pour une simple raison : il y avait bien plus qu'une attirance physique entre eux. Pour la première fois de sa vie, Lori se sentait complète. Tous les autres hommes qu'elle avait connus, amants ou petits amis, n'avaient été qu'un genre de prélude à cette rencontre ultime et intimiste avec le jeune fermier.

De sa main gauche, il lui maintenait les hanches tandis que de l'autre, il continuait à lui masser les cheveux. Lori se sentait en sécurité, vénérée et plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Elle aurait pu rester ainsi pour toujours !

Mais tout n'était pas si simple entre eux. Elle et Grayson ne s'étaient jamais entendus sur rien et la jeune femme ne fut pas surprise lorsque, sans prévenir, il la souleva dans ses bras.

— Quoi ? fit-elle. On va dans mon lit maintenant, c'est ça ?

— Non. (Il la mena à la salle de bains, ouvrit le jet d'eau de la douche et la poussa dessous.) On va se laver.

Lori n'était pas certaine d'apprécier de se faire commander de la sorte, mais au moins la vue sur le corps nu de son amant n'était pas désagréable, tant s'en fallait ! Il était décidément magnifiquement membré. Il retourna vite fait à la chambre, ramassa l'un des préservatifs qui avaient volé dans la pièce et l'enfila.

Lori voulut s'emparer de sa virilité mais encore une fois, il l'en empêcha en s'emparant de ses poignets.

— Je ne sais jamais si je peux me contrôler avec toi, lui apprit-il. Tu es si belle que j'ai peur de jouir trop vite.

Lori se rappela Victor, qui ne se fendait de ce genre de déclaration que pour obtenir quelque chose de sa part. Grayson, lui, n'était qu'honnêteté. Ainsi, il la trouvait belle. Cette seule déclaration lui réchauffa le cœur.

— Eh bien, j'ai le même souci, on dirait, souligna-t-elle. Et si on perdait le contrôle à deux, qu'est-ce que tu en dis ? ajouta-t-elle d'un air coquin.

En un clin d'œil, la jeune femme se retrouva soulevée et plaquée contre le mur carrelé de la cabine.

— Je compte bien te séduire, cette fois-ci, gronda-t-il au creux de son oreille, envoyant des frissons sur tout son épiderme. Lentement, ajouta-t-il, mordillant le creux de son cou. Passionnément...

— Plus tard ! intima-t-elle, resserrant ses jambes autour de son bassin et enfonçant ses ongles dans ses épaules d'athlète. Pour l'instant, prends-moi ! C'est tout ce que je demande !

Lori se cambra et Grayson la pénétra plus profondément. Leurs deux corps nus trempés, leurs gémissements et cette façon que son bel amant avait de la besogner avec passion... Comment survivrait-elle à autant de plaisir d'un coup ? Le coup fatal arriva promptement lorsque Grayson jouit, envoyant plus avant son amante au septième ciel à chaque généreux coup de reins.

Quelques instants plus tard, les deux amants s'arrachèrent au mur de la cabine de douche, essoufflés mais heureux, s'embrassant encore sous un jet d'eau désormais froide. Grayson la sécha et la porta jusqu'au lit. Une fois allongée, la jeune femme partit d'un bâillement et Grayson les couvrit d'une couette.

En cuillères, la jeune femme sentit vite l'érection grandissante de son amant contre sa chute de reins.

— J'adore le sexe, tu sais, dit-elle. Mais toi, tu es absolument insatiable ! Depuis quand n'avais-tu pas fait l'amour ?

— Ce n'est pas qu'une question de sexe, Lori, déclara-t-il, à la fois endormi, excité et pas peu fier. C'est toi. Toi seule me fais cet effet-là.

La jeune femme se tourna et ils firent à nouveau l'amour, plus lentement cette fois, enchaînant caresses et doux baisers. Ainsi pénétrée, gémissant de plus belle sous ses délicieux assauts, Lori Sullivan oublia jusqu'au monde extérieur. Depuis quand n'avait-elle pas été aussi heureuse ? Si incroyablement heureuse ?

Le jeune fermier lova son visage au creux du cou de son amante et se laissa aller à son orgasme, bientôt suivi de Lori. Puis ils se figèrent, épuisés, les jambes entremêlées.

La dernière chose dont elle se souvint, c'était de Grayson l'embrassant sur le front en lui souhaitant bonne nuit. Puis elle tomba dans les bras de Morphée.

19

Pour la première fois en trois ans, Grayson se leva après le chant du coq.

Lori dormait profondément dans ses bras et les rayons du soleil commençaient à filtrer à travers les rideaux tirés. En fait, la jeune femme s'était tellement étalée sur lui qu'il avait l'impression d'être transformé en un genre de matelas de fortune. D'ordinaire, le jeune fermier n'aimait pas avoir à partager l'espace du lit mais Lori était si mignonne qu'il eut du mal à lui en vouloir.

Elle n'était pas que Vilaine. C'était une vraie force de la nature !

Malgré tout l'entrain que Grayson avait mis à la repousser, Lori était toujours revenue vers lui. Même lorsqu'il lui avait demandé l'infime privilège de pouvoir la séduire, la jeune femme lui avait offert son corps sans réserve, lui faisant l'amour avec une intensité rare.

Au bout d'un moment, Lori s'éveilla, étirant ses membres un à un au-dessus de lui.

— Tu fais un bon matelas, toi ! le complimentait-elle. Et moi ? Je fais une bonne couverture, non ?
Ce qu'elle était adorable.

— Une *incroyable* couverture, confirma-t-il.

— Je sais, fit-elle avec une pointe de suffisance.

Puis, appuyant son menton sur sa main, elle le toisa par-dessus son torse.

— Dis-moi, de ma personnalité pétillante, ma chorégraphie nuptiale ou mon doigté quand il s'agit de nourrir les porcs, laquelle de mes capacités t'impressionne le plus, au final ?

S'éveiller auprès d'une femme aussi belle lui coupait toute envie de rire et de rebondir sur sa blague. Grayson n'était toujours pas certain de mériter ce qui lui arrivait. D'après son expérience personnelle, le pardon n'était pas une chose qui s'octroyait facilement.

— Comment pourrais-je jamais me faire pardonner tout ce que je t'ai dit, Lori ? Tout ce que j'ai fait ?
Il tendit la main vers elle et le regard de la jeune femme s'adoucit.

— Tu sais, commença-t-elle. Avec mes frères et sœur, on se chamaillait tout le temps, quand on était petits, et pour un rien – un gâteau, une poupée ou parce qu'on trichait à des jeux entre nous. Des trucs de gosses. Mais il arrivait que, parfois, on se lance de sacrées vacheries et ça dégénérait. On s'est fait des coquards, des bleus, mais c'était toujours les insultes qui étaient les plus dures à effacer. (Lori sourit.) Je me rappelle que ça agaçait maman et qu'elle nous prenait par la peau du cou comme des chats pour nous enfermer dans nos chambres pour nous punir.

— Ensemble ? s'étonna le jeune fermier. Et si vous recommenciez ?

— Oh, on s'en privait pas, crois-moi ! Mais ça finissait par nous lasser – c'est ce qui arrive quand on se retrouve enfermé avec quelqu'un qu'on hait ! (Elle éclata de rire.) Ah, ma mère savait vraiment comment s'y prendre. En même temps, avec huit gosses à la maison, elle n'a pas eu d'autre choix que d'avoir la main lourde ! Mais elle savait que les coups ne changeaient rien entre nous. On s'aimait quand

même tous ! Nous taper dessus, c'était plus simple que de regarder les choses en face et de comprendre pourquoi on se battait. Quand elle montait enfin nous ouvrir, on avait déjà inventé un jeu débile pour patienter. On s'était pardonné sans même avoir à se le dire !

Elle lui sourit à nouveau, baignée par un halo de lumière.

— Pour résumer : ma mère est une femme incroyable !

— Ça ne m'étonne pas.

— Pourquoi ça ? fit-elle en inclinant la tête.

— Il suffit de te voir...

— Tiens ! Tu comprends pourquoi je ne peux que te pardonner ? (Elle prit sa main et y déposa un baiser.) Jamais on ne m'avait dit de choses aussi gentilles, avant. (Nouveau baiser.) Je sais que, quoi que tu aies dit, tu ne le pensais pas. C'était à peine si tu me connaissais, au départ, et tu essayais de te prémunir, ce que je peux comprendre.

Puis, plus malicieuse que jamais, elle fit jouer ses sourcils et ajouta :

— Par contre, si tu veux qu'on s'explique seuls dans une chambre – tout nus, bien sûr –, eh bien, ça me va aussi !

S'être éveillée près de Grayson n'était pas anodin. Lori avait toujours été une joueuse et une séductrice et elle avait toujours cru qu'il était de son devoir de faire mariner ses amants, histoire de les garder intéressés. Et voilà que les rôles s'inversaient ! Lori s'était éveillée dans le lit de son partenaire, et sur lui, par-dessus le marché ! En plaisantant comme elle le faisait, la jeune femme lui offrait une sorte d'échappatoire, mais Grayson ne saisit pas cette chance. Il se leva et ferma la porte, ce qui arracha à la jeune femme un long frisson extatique.

Toutefois, le jeune fermier ne la rejoignit pas et s'agenouilla près du lit.

— Tu te souviens de la cabane ? commença-t-il. Tu t'y es confiée à moi et je ne t'ai pas écoutée. Pire, je t'ai même rabaissée et traitée de fille gâtée.

Chaque mot qu'il prononçait était chargé de regrets sincères.

— Tu m'as dit que tu as eu un copain pendant deux ans, c'est bien ça ? insista-t-il. Et que c'était un con ?

— Un sale con, oui ! Pourtant, j'ai longtemps essayé de me convaincre du contraire, que c'était un type sincère et qu'il m'aimait. Ma famille avait tout compris avant moi et ils ont essayé de me prévenir, mais je n'ai rien voulu entendre... jusqu'à ce que je le surprenne au lit avec la danseuse en chef de notre spectacle, à Chicago. (Ce souvenir de sa naïveté lui était douloureux.) Il ne me respectait même pas assez pour me tromper avec une inconnue ! À croire qu'il l'a fait juste pour me faire du mal et pour me prouver que quoi que je fasse, moi et toute l'équipe lui mangions dans la main.

Grayson serra les poings et elle les couvrit d'un geste apaisant.

— Mais j'avais assez de volonté en moi pour le fuir, reprit-elle. J'avais le pouvoir de tout recommencer et de le chasser de ma vie.

— Tu lui as trop pardonné aussi, on dirait.

— Crois-moi, vous n'avez rien à voir l'un avec l'autre. Et puis, je ne vais quand même pas m'excuser de ne pas être une cynique pleine de rancœur, tout de même.

— Tu n'as pas à t'excuser d'être ce que tu es, Lori.

— Même quand je casse un truc ou que je laisse un cochon s'échapper ? fit-elle avec un demi-sourire. Et supposons un instant que je me sois trompée de peinture en repeignant la grange, par exemple ?

Cet aveu déguisé fit froncer les sourcils de son amant qui éclata de rire – un son si agréable qu’il semblait tout droit sorti d’un rêve. C’était une petite victoire en soi – peut-être pas aussi flamboyante qu’un spectacle de danse réussi mais pour Lori, il s’agissait d’un accomplissement majeur.

Car c’était un pas de plus vers la guérison du jeune fermier.

— Eh bien, ça mériterait des excuses, en effet, reconnut-il en se remettant au lit. Peut-être pourrais-tu te rattraper maintenant ? Je ferai comme si je n’avais rien vu.

— Mmmm, à moins que tu ne parviennes à me convaincre de ne plus jamais refaire cette erreur ?

Lori se lova contre lui et, à en juger par son érection, Grayson semblait enchanté par cette idée. Il semblerait que leur petit jeu allait connaître des prolongations ! Grayson avait vécu dans la morosité trop longtemps et bien que la jeune femme sentît chez lui un besoin de se confier, elle savait d’expérience que tout venait à point à qui savait attendre et qu’il y avait un temps pour tout !

Par chance, Lori était passée maîtresse dans l’art de faire des bêtises et de détendre l’atmosphère – mais elle était aussi une spécialiste des cochonneries, songea-t-elle en s’allongeant sur ses genoux, les fesses tournées vers lui.

— Je suis prête à être convaincue, fit-elle, les agitant sous son nez.

Hors d’haleine, Grayson avait les pupilles dilatées. Mais au lieu de la fesser, il caressa ses fesses offertes avec une adoration telle que cela n’en fut que plus excitant.

Il continua ainsi pendant un long moment et la jeune femme allait commencer à s’impatier lorsque enfin, Grayson glissa la main entre ses cuisses. Sans hésiter, Lori s’offrit à lui, écartant les jambes et se laissant caresser les seins. Avec des gestes appliqués, le jeune fermier lui titilla à la fois un mamelon et son clitoris, l’envoyant au septième ciel en un rien de temps.

Puis Grayson la plaça en levrette – une de ses positions favorites –, entourant son bassin d’un bras. Il se pencha à son oreille et murmura :

— Que je t’y reprenne à te tromper de peinture. Tu as retenu ta leçon ?

— Non ? le taquina-t-elle, sentant son pelvis se plaquer contre elle.

Il la pénétra et Lori poussa un gémissement. Grayson la prit sans le moindre ménagement, enchaînant les généreux coups de reins et protégeant la tête de la jeune femme du plat de la main, en cas de coup contre la tête de lit.

Plus il la besognait, plus la pièce s’emplissait des gémissements du jeune fermier qui libérait en elle toute sa douleur, la remplaçant lentement mais sûrement par la jouissance qui, semblait-il, lui avait longtemps fait défaut.

— Ta femme était très belle, n’est-ce pas ?

Allongé au lit dans un entrelacs de bras et de jambes, Grayson fut surpris par la question de la jeune femme. La plupart des gens auraient posé des questions plus morbides ou plus tristes.

Au-dehors, les oiseaux chantaient et le soleil brillait. Peut-être était-ce là le moment idéal pour une confession ?

Après tout, Lori lui avait tant donné : du plaisir, du rire, de l’émerveillement...

Lui dire la vérité était la moindre des choses.

— Oui, reconnut-il, se rappelant Leslie à l’âge de dix-neuf ans plutôt qu’à trente-deux. Très belle.

Sans jamais cesser de le caresser, Lori leva les yeux vers lui.

— Et qui est tombé amoureux le premier ?

Il n’y avait aucune jalousie dans sa question, juste de la curiosité.

— Moi, répondit-il. En fait, je lui avais demandé une première fois de sortir avec elle mais elle avait dit non.

Lori parut ravie de cette révélation.

— Oh, donc tu as joué les séducteurs ?

Le jeune fermier tendit la main et balaya les cheveux du front de la jeune femme.

— À l'époque, je n'acceptais pas qu'on puisse me dire non.

— Et je suis sûre que, comme moi, elle a dû trouver ça terriblement sexy ! Dis-m'en plus sur vous deux.

Étrangement, l'inquisition dont il était la cible commençait à l'aider à faire honneur à sa défunte épouse.

— Nous nous sommes mariés juste après notre remise de diplôme. J'ai trouvé du travail dans la firme de mon père et Leslie a été engagée par un grand décorateur d'intérieur. Quand on a quitté la ville pour la campagne, elle a quitté son job et s'est consacrée à la décoration de la maison et aux ventes de charité – ainsi qu'à notre future famille. (Lori garda le silence le temps qu'il trouve le courage de lui avouer la suite.) En fait, nous avons essayé d'avoir des enfants mais sans succès.

Attendrie, la jeune femme lui prit les mains.

— Cela n'a pas dû être facile, reconnut-elle.

Grayson prit une demi-inspiration.

— Notre mariage ne s'est pas aussi bien passé que nous l'avions escompté, tous les deux. D'abord, il y a eu la maison, puis nous avons voulu avoir des enfants, mais rien ne s'est passé comme prévu...

Le jeune fermier interrompit son récit. Il ne s'était jamais autant confié sur ce douloureux sujet, même pas auprès de ses parents.

Mais toute cette histoire lui sembla soudain comme un terrible fardeau à porter.

— Leslie s'était mise à boire, confia-t-il. Je n'ai rien vu, car elle avait pris grand soin de me le dissimuler. C'est la police qui me l'a appris, juste après l'accident. Les analyses ont révélé un taux d'alcool dans son sang hautement supérieur à la normale. Quand je suis rentré à la maison, tout m'est sauté aux yeux. Leslie avait crié au secours, avait eu besoin que je sois l'homme que j'avais promis d'être pour elle quand on était jeunes et fous. Elle perdait pied et je n'ai rien vu.

Lori ne dit rien et l'entoura de ses bras.

Puis, s'arrachant à cette étreinte, la jeune femme leva les yeux vers lui.

— En m'emmenant à ce bal hier soir, tu m'as rendu une partie de mon âme, Grayson. Et un homme coupable ou fondamentalement mauvais n'aurait jamais pu faire ça pour moi, ajouta-t-elle à quelques centimètres de ses lèvres.

Au-dehors, les oiseaux chantaient toujours et les feuilles des arbres bruissaient dans l'air. Il y avait des œufs à collecter et des bêtes à nourrir ; des cultures à semer et des légumes à fournir. Mais les deux amants s'embrassèrent et refirent l'amour. Pour Grayson, tout était en train de changer.

Il savait désormais ce que cela faisait d'avoir le soleil au creux de sa paume. Quand Lori partirait, un long hiver s'installerait dans le cœur du jeune fermier et aucun des plus brillants étés à venir ne le réchaufferait, désormais.

20

Les jours suivants, Grayson et Lori travaillèrent d'arrache-pied sur la toiture du cottage, tout en vaquant à leurs tâches habituelles. Et bien sûr, à la nuit tombée, une fois toutes les corvées accomplies et les animaux nourris, les amants s'adonnaient aux joies du sexe, parfois jusqu'au petit matin.

Lori croyait parfois vivre un véritable rêve. Mais chaque matin, Grayson l'éveillait aux aurores pour qu'elle prépare le petit déjeuner, lui rappelant par là même que tout était réel – les tâches à accomplir, les corvées et surtout les courbatures !

Tandis qu'elle prenait une petite pause sur le perron, rêvant d'une plage sous les tropiques, Grayson déboula à dos de cheval et la fit grimper en selle sans ménagement.

— J'ai besoin de toi, c'est urgent ! fit-il, enlaçant la jeune femme avant de lancer son étalon au galop.

— Tu sais, je suis certaine que si tu prenais quelques instants pour m'apprendre à monter à cheval, j'apprendrais très vite !

— Je n'en doute pas une seconde. Mais je te veux comme ça, tout contre moi.

Le cœur empli d'amour, la jeune femme s'adossa plus intensément contre son cavalier.

— Je t'avoue que j'y suis très bien, reconnut-elle, loin de s'imaginer pouvoir être ailleurs. Alors, puis-je savoir quelle torture m'attend, cette fois-ci ?

— Tu es certaine de vouloir le savoir ?

Lori râla. Le jeune fermier semblait un brin trop extatique à l'idée de la faire suer sang et eau. Puis, au fur et à mesure de leur chevauchée, les cailloux du terrain cédèrent la place à du sable fin.

— Une plage ? fit-elle, surprise. Tu es aussi propriétaire d'une plage ?

— Techniquement, non. (Le cheval s'arrêta et Grayson descendit pour l'attacher à un arbre avant d'aider la jeune femme à descendre.) Mais il faut passer par mes terres pour l'atteindre, expliqua-t-il en lui volant un baiser. Comme ça, nous serons certains que personne ne nous surprendra.

— Nous surprendre ? répéta-t-elle, soudain prise de bouffées de chaleur. Tu veux dire que tu m'as amenée ici pour me faire du gringue ?

— Et ce n'est pas tout, fit-il, sortant une couverture et une Thermos de son sac. J'ai aussi à manger pour plus tard.

Quel plaisir de le voir revivre ainsi ! Grayson souriait, vivait, comme il le méritait.

Lori n'avait pas de souhait plus cher que de le voir guérir de sa douleur. Il s'en voulait pour la mort de sa femme, c'était évident, et la jeune femme voulait pouvoir remplacer toute cette souffrance par de l'amour pur et véritable.

Mais la vie était parfois cruelle et, en dehors d'un peu de distraction, il était souvent difficile de faire quoi que ce soit pour y remédier.

— Bon, lâcha-t-elle en jetant un œil à son panier à pique-nique. Si c'est pour plus tard, autant que je prenne le rôle de l'apéritif, alors.

Soudain, Grayson la souleva sur son épaule tel un homme des cavernes, sortit une seconde couverture et les mena jusqu'à la plage. Si elle n'avait pas pris autant de plaisir, la jeune femme aurait pu se libérer de cette étreinte de macho.

Tout ce qu'il se passait depuis quelques jours entre eux était plaisant et Lori aurait pu vivre comme ça jusqu'à la fin de ses jours.

La couverture était à peine étendue sur le sable que les deux amants se sautèrent littéralement dessus, s'ôtant leurs vêtements à vitesse grand V.

— C'est fou, j'ai toujours envie de toi, fit Grayson. Comment peux-tu me faire un tel effet ?

— Je vais te montrer, fit-elle en le chevauchant.

Lori sut que jamais elle n'oublierait cet instant précis. Elle sentait tout le désir du jeune fermier pour elle, mais il prenait étrangement son temps pour le manifester, cette fois-ci. Vite ou lentement, Grayson excellait à faire l'amour.

Avec lui, Lori se sentait revivre, reprenant confiance en sa féminité et en sa personne. Elle voulait pouvoir en faire autant pour lui, le ramener à la vie. Jamais elle ne lui ferait oublier son passé, c'était certain. Mais au moins pouvait-elle lui apporter de fugaces instants de bonheur comme celui-ci.

Parfaitement lovée dans ses bras.

Les deux amants s'embrassaient avec avidité, chacun léchant les lèvres de l'autre. Son beau fermier grognon se mit à sourire, enivré par la douce pression du bassin de sa partenaire contre lui.

Mais Lori en voulait plus, bien plus, se laisser aller à goûter d'autres saveurs. Elle embrassa sa barbe de trois jours, couvrant son menton et son cou de baisers, ce même délicieux endroit qu'elle avait si avidement léché une semaine plus tôt.

Une tempête faisait rage en eux avec une égale intensité. Les deux amants s'oubliaient dans les bras l'un de l'autre. Il suffisait d'un baiser ou d'une caresse de sa part pour que Lori oubliât jusqu'au dernier homme ayant un jour partagé son lit. Tout n'avait été qu'un prélude à cet instant.

Un prélude à *l'amour* !

Lori voulait initialement profiter à fond de ce qui advenait entre eux, faire courir ses mains avides de plaisir le long de la musculature exemplaire de son partenaire, mais l'envie était trop forte et ses doigts s'emparèrent sans plus attendre d'un préservatif qu'elle déroula le long du membre proéminent de son bel amant.

Le corps entier de Grayson se tendit à ce contact et Lori comprit qu'il luttait désespérément pour ne pas perdre son sang-froid – il en était de même pour elle.

— Dépêche-toi, lui intima-t-il, au bord de l'implosion.

— Je vais aussi vite que je peux, répliqua-t-elle, aussi amusée qu'excitée, la pointe de ses seins venant accidentellement frôler ses pectoraux.

— Tu parles, répliqua-t-il.

À bout de patience, le jeune fermier attira la jeune femme à lui et l'installa tout contre son érection avant de la pénétrer avec autant de lenteur que de passion.

Les yeux révoltés, la jeune femme s'abandonna au plaisir. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ce fut pour voir Grayson qui la dévisageait avec une adoration telle que l'amour semblait pulser entre eux.

Elle voulut manifester cet amour par des mots mais elle l'embrassa pour s'en empêcher. Chaque cellule, chaque fibre de son être était désormais imprégnée d'un plaisir immense et sans égal et chaque coup de reins de son amant le rendait encore plus présent en elle.

— Oh, *Grayson* !

Seul lui comptait, plus rien d'autre. Le son des vagues s'écrasant sur la berge accompagnait leur danse et, les mains sur ses hanches, Grayson agissait comme son ancre, la maintenant prisonnière jusqu'à une libération de jouissance qui la fit sangloter de plaisir.

Puis le jeune fermier jouit à son tour, hurlant son nom.

Comblée au plus profond de son être, la jeune femme se demanda s'il avait entendu son appel à elle, dans le silence du désir ?

Le lendemain après-midi, Grayson la retrouva à la porcherie.

— Tu ne leur salis pas leur maison, j'espère ?

Le jeune fermier arrivait à se montrer aussi irritant qu'adorable. Lori termina son œuvre, se lava les mains et accrocha son tablier.

— J'aurais pu finir plus tôt mais un certain fermier dont je ne citerai pas le nom m'a retenue au lit contre mon gré, ce matin, rétorqua-t-elle.

Elle s'approcha de lui et il fit la grimace.

— Tu aurais bien besoin d'une douche.

— Et toi, tu es bien grincheux, je trouve ! rétorqua-t-elle, reconnaissant toutefois qu'il n'avait pas tort. Est-ce qu'une douche y changera quelque chose ?

C'est alors que le fermier l'attrapa par les hanches et l'attira derrière la grange.

— Tu vas voir ce qu'il te dit, le grincheux !

Sans crier gare, le jeune fermier la poussa sous le jet de la douche en plein air et arracha les vêtements mouillés de sa partenaire subjuguée et docile. Grayson baissa son pantalon et enfila un préservatif.

Puis il la souleva et l'empala sur son membre fièrement dressé. Avec Lori, les préliminaires étaient inutiles. Cela faisait seulement huit heures qu'ils avaient fait l'amour mais il leur était impossible de résister. S'emparant de ses fesses, le jeune fermier força la cadence, l'embrassant de plus belle.

Plus tard, tandis que Grayson la savonnait, la faisant jouir avec de simples caresses, la jeune femme se dit que traiter le fermier de grincheux avait eu des effets très impressionnants sur sa libido et qu'à l'avenir, il lui faudrait réessayer.

Quelques jours plus tard, Grayson entra dans la maison lorsqu'il entendit des voix provenant de la cuisine. Lori parlait au téléphone.

— Coucou, Soph' ! C'est l'heure de mon rapport quotidien ! Sois rassurée : aucun tueur ne m'a dépecée à la hache et je vais bien !

Rapport quotidien ? Ainsi, Lori appelait sa sœur tous les jours ? Ils s'étaient tellement amusés ces derniers jours que Grayson n'avait pas remarqué. Un genre d'accord tacite unissait les deux amants, qui ne s'étaient plus livrés l'un à l'autre sur leurs histoires respectives depuis un moment déjà.

Mais le jeune fermier voulait vraiment en savoir plus sur la jeune danseuse qui partageait en ce moment son quotidien. Ils riaient, faisaient l'amour, mais il voulait désespérément en savoir plus sur elle.

En fait, Grayson voulait tout savoir.

Cela ne se faisait pas d'écouter aux portes, mais il était trop dévoré de curiosité pour avoir des scrupules.

— Oh, serait-ce un bébé que j'entends rire ? s'exclama la jeune femme. Non, on dirait bien qu'il y en a deux ! ajouta-t-elle avec un émerveillement qui le surprit. Si c'est pas mignon tout plein ! J'ai hâte de les voir dimanche prochain ! Ils me manquent, tu n'as pas idée !

De la dernière conversation qu'il avait épiée à l'épicerie, Grayson avait bien cru comprendre que Lori était la tante de jumeaux et qu'elle était tenue de se rendre à un brunch familial.

Malheureusement, les chances qu'elle en revienne étaient quasi nulles, il le savait. Une fois de retour dans sa vraie vie, celle de tous les jours, Lori comprendrait très certainement toute l'étendue de sa stupidité. Son monde n'était pas ici. C'était une danseuse de classe mondiale et sa carrière, ainsi que sa famille, l'attendaient, aussi évidente que soit l'aisance avec laquelle elle s'était habituée à cet endroit.

Voilà pourquoi Grayson s'était gardé de tout sentimentalisme en ce qui la concernait. S'en tenir à des relations purement physiques était bien moins risqué.

Mais ç'avait été peine perdue : Grayson s'était entiché d'elle.

Et aussi douloureux que cela soit, il devait la laisser partir. En restant ici, Lori priverait le monde d'un talent rare. Dès son arrivée, le jeune fermier avait su qu'elle ne resterait pas éternellement. Mais il avait cru qu'elle partirait de son propre chef, qu'elle serait trop inadaptée au monde agricole.

Quoi qu'elle fasse dans la vie, la jeune femme réussirait. Les aides de ferme, ça allait et ça venait. Mais des danseuses aussi douées, on n'en trouvait pas aux quatre coins des rues.

— Oui, je me sens bien mieux, reprit la jeune femme au téléphone, soupirant d'aise. Infiniment mieux ! Que veux-tu ? La vie au grand air et le travail à la ferme me réussissent ! Et je dois dire que le fermier est un sacré bon coup, pour ne rien gâcher !

Sa sœur répliqua quelque chose qui la fit éclater de rire.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça ! fit Lori. Tu adorerais Grayson ! On ne saurait faire plus différent de Victor... Oh, ça, je ne sais pas, fit-elle après un moment de silence. J'y travaille.

Que ne savait-elle pas exactement ? Comment confronter son crétin d'ex ? À moins qu'elle ne parle de passer à la vitesse supérieure avec lui ?

Et merde ! Voilà pourquoi il ne fallait jamais écouter aux portes – surtout en cours de route.

— Je t'aime aussi, Soph' ! Embrasse les petits pieds dodus de Jackie et Smith, tu veux ?

Grayson se faufila par la porte sur le côté et une fois dehors, il leva les yeux vers le ciel et la lune, se demandant comment il avait pu en arriver à ce stade critique. Quelques instants plus tard, Lori le rejoignit sur le perron et lui prit la main.

— La lune est encore plus belle ici, fit-elle. Tout est plus beau dans cet endroit.

— C'est encore plus beau depuis les pâturages.

Main dans la main, ils y descendirent, s'enfonçant dans la fraîcheur nocturne. Pour une fois, Lori s'abstint de tout commentaire et Grayson aurait dû se montrer appréciatif d'un tel silence.

Mais ce n'était pas de calme dont il avait besoin : uniquement de Lori.

— Parle-moi de ta famille, demanda-t-il pour rompre le silence.

D'abord étonnée, la jeune femme étouffa un rire.

— On en a pour la nuit ! Je te rappelle qu'on est huit, dans la famille !

— Dont une sœur, c'est bien ça ?

— Oui ! Une jumelle !

— Tu es en deux exemplaires ?

— Ne fais pas cette tête ! Nous sommes très différentes ! C'est une fille calme, posée, bibliothécaire... Tu l'adorerais ! D'ailleurs, tout le monde l'adore. À commencer par Jake, son mari. Il tient un bar et est couvert de tatouages !

Il arqua un sourcil circonspect.

— Ils semblent très différents. Comment se fait-il qu'ils soient mariés ?

— Ils sont amoureux depuis l'enfance mais ils n'ont jamais osé se déclarer, expliqua la jeune femme. Puis, un soir, au mariage de mon frère Chase, ils ont finalement couché ensemble. Sophie a fini enceinte

de jumeaux et le reste fait partie de l'histoire.

Toute cette histoire semblait très normale pour la jeune femme et Grayson n'en fut pas surpris. Lori était quelqu'un de très anti-conventionnel, après tout.

— Il y a aussi mon frère Gabe, reprit-elle. Il est un peu plus âgé que nous deux. Il est pompier et l'an dernier, il a sauvé une femme du nom de Megan d'un terrible incendie avec sa fille. Depuis, ils sont ensemble ! Summer est géniale, enchaîna-t-elle sans prendre le temps de respirer. Elle n'a que huit ans et c'est déjà une vraie marieuse ! Gabe et Megan sont en couple grâce à elle. Il y a quelques mois, elle a confié son chiot à Zach, un autre de mes frères. Comme il n'est pas très doué avec les bêtes, il a fait appel aux services d'Heather, une dresseuse pour chiens. Au début, c'était pas l'entente cordiale entre ces deux-là. Mais leurs deux chiens sont tombés raides dingues l'un de l'autre et ça a très vite été le cas pour eux aussi ! Et les voilà fiancés, tu le crois ?

Tous ces noms et ces détails sur la vie privée de ses frères et sœur lui flanquaient le tournis.

— Attends, qui est fiancé ? Ton frère ou le chien ?

— Oh ! s'exclama-t-elle soudain. On pourrait aussi faire une cérémonie de fiançailles pour les chiens ! Summer en serait folle ! Excellente idée, que tu as eue là. (Elle marqua une pause.) Tu aimes le base-ball ? demanda-t-elle, passant du coq à l'âne.

— Tu m'as regardé ? Je suis l'archétype du mec américain, rétorqua-t-il en la regardant de travers. Bien sûr que j'aime ça !

— Oui, mais étant donné que tu viens de New York, je suppose que tu es un supporter des Yankees et pas des Hawks.

— Tu plaisantes ? Il suffit de voir un bon lancer de Ryan Sullivan pour...

Il s'interrompit et son esprit fit vite le rapprochement.

— Tu ne vas quand même pas me dire que ton frère a gagné la World Series, si ?

— Deux ans d'affilée ! confirma-t-elle avec fierté. Et il vient de se fiancer avec sa meilleure amie, Vicki. C'est une sculptrice extrêmement douée. Si douée que mon autre frère l'a engagée comme décoratrice sur son dernier film.

Un film ? Grayson commençait à être vraiment perdu.

— Tu as un frère qui travaille dans le cinéma ?

— Et je devrais même te laisser deviner son nom, tellement c'est évident !

Elle s'interrompit pour le laisser mariner. Un frère à Hollywood ? Mais qui ? Devant son silence, Lori plissa le nez.

— Vraiment, je ne comprendrai jamais comment les gens font pour ne pas voir la ressemblance entre nous ! Allez, je te donne un indice. (Elle prit un air de gros dur et fit semblant de pointer une arme à feu.) « Tous les amis du monde ne peuvent rien pour toi. »

Smith Sullivan ?

— Non ! C'est une des plus grandes stars du monde ! Toute ta famille est du gratin ou quoi ?

— Eh bien, tu te souviens de cette bouteille de vin qu'on s'est ouverte, l'autre soir ? demanda-t-elle d'un air plein de malice. Marcus Sullivan est mon frère, il est le propriétaire des vignobles Sullivan et...

— Ah, parce qu'il y a un *et* ? l'interrompit-il, complètement subjugué par cette étonnante énumération familiale.

Lori se mit alors à fredonner un air entêtant que Grayson connaissait – une chanson très entraînante et bien écrite qu'il avait entendue au moins une centaine de fois à la radio, jusqu'à l'écoeurement.

— Je suis certaine que tu connais cette chanson...

— Qui ne la connaît pas !

— C'est l'œuvre de Nicola. La fiancée de Marcus ! Et elle la chante, aussi. Ne flippe pas tout de suite, mais...

— Mais je ne flippe pas !

— Je ne t'imagine pas très fan de photo, donc je dirais que le nom de Chase Sullivan t'est inconnu.

— J'ai été membre du conseil des Photographes Associés de la ville de New York, je te signale.

Bien sûr que je le connais, ton Chase !

Lori *Sullivan* ! Comment pouvait-on vivre une vie normale avec quelqu'un portant ce nom ?

Plus jamais il ne pourrait allumer la télé, écouter la radio ou même regarder un match tranquille sans penser à elle, maintenant !

— Comme je te l'ai dit, mon père est décédé, lui rappela-t-elle. J'étais trop petite pour l'avoir vraiment connu, mais toute la famille m'a raconté des histoires incroyables à son sujet, alors c'est tout comme !

Attendri, Grayson attira la jeune femme contre lui et elle posa sa tête contre son épaule – là où il aurait aimé pouvoir la garder à jamais. Oui, Lori avait déjà parlé de son père, mais il ne s'était pas montré très sympathique envers elle. Il fallait qu'il se rattrape.

— Je suis désolé.

— Et moi donc. (Lori posa le bras de Grayson sur ses épaules.) Et toi ? Tu peux me parler un peu de ta famille aussi ?

— Eh bien, c'est l'exactly opposé de la tienne. Je suis fils unique, mon père continue à gérer des stock-options et ma mère fait dans le social.

— Ils doivent être sacrément fiers de toi, vu tout ce que tu as accompli ici sans l'aide de personne !

— En fait, ils ne sont jamais venus.

La jeune femme prit un air outré, comme sous le coup d'une grave insulte.

— Mais pourquoi ? Enfin, je sais que c'est très différent de la ville, ici, mais ce n'est pas à cause d'un peu de boue sur les chaussures, tout de même ?

Quoi qu'il fasse ou dise, Lori prenait toujours ardemment sa défense. Que ne l'avait-il connue plus tôt ! Un soutien pareil lui aurait été d'un grand secours, fut un temps. À dire vrai, il en aurait même grandement besoin maintenant, mais comment la garder ici sans la priver de sa famille et du monde extérieur ?

— Je ne les ai tout simplement jamais invités, reconnut-il.

— Oh, Grayson, geignit-elle en lui embrassant la main. Pas besoin d'être invité. Pour avoir ton attention, il suffit souvent d'enfoncer les barrières, si j'ose dire. Et une fois dans la place, on ne veut plus partir ! Demande à Pupu : nous ne sommes plus jamais parties !

Toute la sainte journée, Grayson avait rêvé de l'embrasser, mais jamais autant qu'en cet instant. Dans les yeux de la jeune femme, l'émotion était à son comble.

De sa main libre, le jeune fermier passa sa main dans les cheveux de sa belle. Tous deux inclinèrent la tête, prêts à se livrer aux délices d'un nouveau baiser.

Chaque nouvel échange avec elle semblait être le premier. Malgré le froid de la nuit, Grayson eut l'impression de marcher au soleil, réchauffé jusqu'au plus profond de son cœur jusqu'ici transi par le froid de son existence.

Cette chaleur unique, Grayson ne se sentait pas encore prêt à y renoncer. Une semaine plus tôt encore, le jeune fermier aurait laissé filer la jeune femme sans regret. Mais la conversation qu'il avait épiée lui avait rappelé son départ imminent de la ferme et, songeant à cela, il l'attira encore plus contre lui.

Le gémissement de Lori contre ses lèvres était le son le plus doux et le plus agréable qu'il ait jamais entendu.

Le lendemain, Lori n'était toujours pas remise de ce baiser au clair de lune.

Grayson avait finalement un côté romantique et elle n'en était pas surprise le moins du monde. Après tout, il s'était positivement révélé au cours des derniers jours – que cela soit en dégageant un bébé bouc qui s'était pris les pattes dans un bosquet, en murmurant à l'oreille des chevaux ou en caressant le plumage de ses poules de compétition, le tout en gardant cet adorable côté grognon dont il ne se départait jamais en travaillant.

À dire vrai, la jeune femme s'était éprise de tous les aspects de sa personnalité, au point qu'elle s'était mise à songer à un avenir possible entre eux. Se pouvait-il que les deux amants trouvent un moyen de concilier leurs deux vies ?

Dans deux jours, elle retournerait à San Francisco pour le brunch. Sa famille allait probablement la harceler et Lori n'aurait pas la force de leur mentir. Elle leur raconterait très certainement toutes ses récentes pérégrinations – Victor, la ferme, ses deux semaines passées avec Grayson.

Mais pourrait-elle leur avouer ce qu'ils avaient partagé ensemble ?

Comment leur expliquer que dans sa fuite, elle était tombée sur un homme dont elle s'était follement éprise et qu'il n'y avait aucune chance pour que cela soit réellement réciproque ?

Bien sûr, elle savait que chacun de ses frères et sœur avait souffert avant de trouver l'amour de sa vie, mais Lori était la dernière célibataire de la fratrie en plus d'en être la benjamine. Et c'était une position difficile à assumer.

L'après-midi, elle retrouva Éric pour la vente des légumes et son cœur s'emplit d'amertume en songeant que c'était peut-être la dernière fois qu'elle faisait cela. Une fois de retour, elle remonta le chemin et trouva Grayson occupé à la réparation du toit.

— Salut, cow-boy ! appela-t-elle. Tu sais qu'on se ferait des torticolis à te regarder ?

Et pas que. Grayson était plus éblouissant que le soleil lui-même. Une vision pareille était à couper le souffle. Ses sentiments étaient devenus si forts en une semaine qu'il lui arrivait d'avoir envie de les lui crier haut et fort, surtout lorsqu'il la tenait dans ses bras la nuit venue.

Depuis la toiture, Grayson lui sourit de cette manière qui faisait toujours faire du yo-yo à son estomac.

— Pareil ici, belle cow-girl ! lança-t-il.

— Pas trop mal au cou ? Tu pourrais peut-être prendre une petite pause, proposa-t-elle d'un air coquin, tortillant légèrement des hanches.

— Carrément ! fit-il d'une voix mâle et sexy qui fit fléchir ses genoux d'impatience. Va juste me chercher le marteau sur le comptoir de la cuisine, s'il te plaît. J'ai encore deux planches à clouer et j'en aurai fini ! (Il la déshabilla du regard.) Mais pas avec toi...

Plus motivée que jamais, la jeune femme courut à toutes jambes vers la maison. Mais lorsqu'elle entra, elle se figea, oubliant ce qui l'avait initialement amenée ici. Pupuce était allongée par terre, en dehors des coussins et des couvertures qui formaient son lit, la tête penchée à un angle inhabituel.

— Bébé chat, est-ce que ça va ? Réponds-moi, pitié !

Elle caressa la bête avec des gestes délicats et fut immédiatement rassurée de sentir son poil se soulever sous sa paume. *Elle respire !* Malgré les repas qu'elle lui donnait directement à la cuillère et les soins qu'elle lui avait prodigués, la chatte était restée terriblement maigre, au point que ses côtes saillaient à travers sa robe. Même sa queue s'était considérablement déplumée.

Lori prit place sur le canapé et berça la petite bête dans ses bras jusqu'à l'arrivée de Grayson par la porte de la cuisine.

— Alors, ça vient, ce marteau ? J'ai pas toute la journ...

Il s'interrompit en les voyant.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il. Mo ?

Pour la première fois, Lori ne prit pas la peine de corriger le nom du chat.

— Elle ne se sent pas bien, ce soir, on dirait. Mais ça passera avec un câlin.

Grayson s'installa près d'elle et caressa la pauvre bête, puis les cheveux de Lori. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'elle s'endorme. La présence de ces deux êtres errants avait apaisé la si solitaire féline.

21

Au matin, Grayson se força à se lever aux aurores, s'arrachant au plaisir de la compagnie de Lori, la femme la plus belle et la plus sensuelle au monde. Lorsqu'il arriva à la cuisine pour se faire du café, le jeune fermier comprit d'instinct que quelque chose n'allait pas.

Mo n'était pas venue le voir. D'ordinaire, la petite bête venait brièvement le renifler pour manifester sa présence avant de retourner se coucher. Elle ne s'était pas levée.

Mo était morte.

Grayson sentit son cœur se serrer de douleur. L'animal avait été sa seule amie pendant ces trois longues années et il la regrettait déjà. Avec le temps, le jeune fermier avait appris à vivre avec la notion de mort et il avait fini par accepter qu'elle fasse partie de la vie. Les animaux ne faisaient pas exception. C'était tout simplement l'ordre naturel des choses.

Mais Lori, elle, serait complètement dévastée par la nouvelle.

Grayson déposa le corps de Mo dans une couverture et la souleva dans ses bras. Il pourrait enterrer la petite bête avant que Lori ne s'éveille, lui épargnant ainsi de larmoyants adieux. Mais cela ne ferait qu'empirer les choses.

L'animal dans les bras, Grayson se rendit à la chambre et s'arrêta sur le pas de la porte d'où il observa Lori dormir, sa chevelure ondoiyante sur l'oreiller, son visage apaisé et son corps d'athlète de haut niveau repu par l'amour. La jeune femme souriait à moitié, comme si elle rêvait de lui.

Merde ! Il ne pouvait tout de même pas la réveiller pour lui briser le cœur ! Il commençait déjà à s'éloigner de la chambre lorsque Lori s'étira.

— Grayson ?

Le jeune fermier déglutit avec force et se tourna. Lori remarqua immédiatement le fardeau qu'il portait.

— C'est Pupuce, c'est ça ? fit-elle, étonnamment résignée.

Grayson en perdit la voix.

Sans un mot de plus, Lori sortit du lit et s'habilla. Elle ne pleura pas, mais chacun de ses mouvements trahissait sa tristesse. Tels deux automates, les deux amants sortirent de la maison et se rendirent derrière la grange d'où on avait la plus belle vue sur les terres de Grayson.

— Ici, fit Lori. Il faut l'enterrer ici, à l'endroit où tu l'as trouvée.

Grayson lui confia son fardeau et partit en quête d'une pelle. Le trou fut rapide à creuser et quelques instants plus tard, Lori s'agenouilla, de grosses larmes coulant sur ses joues.

— Merci de m'avoir accueillie, Pupuce, déclara-t-elle en déposant le chat dans sa tombe. Je t'aime.

La jeune femme recula et, ravalant ses larmes, Grayson pelleta la terre tandis que Lori déposait des fleurs et une grosse pierre en guise de stèle.

Une fois la triste besogne achevée, Lori se tourna vers lui, le visage ruisselant de larmes et les épaules voûtées par le chagrin. Grayson la prit contre lui, comme il l'avait initialement désiré. Ils demeurèrent ainsi jusqu'à ce que Lori commence à frissonner. Le jeune fermier emmena son amante de plus en plus éplorée à la maison.

— L'amour, c'est trop dur, dit-elle contre son torse entre deux sanglots. C'est vraiment pas pour moi ! Jamais plus je n'aimerai ! Jamais, jamais ! Rien ni personne !

Grayson la serra davantage contre lui. Qu'elle pleure était à prévoir, mais il aurait tout donné pour lui épargner cette souffrance.

Lori avait encore plus aimé ce chat que lui en trois ans.

La jeune femme était peu avare en sentiments, elle aimait sans limite, même si elle ne devait en retirer que souffrance.

— Tu as le cœur tendre, déclara Grayson en la berçant. Plus que n'importe qui, et c'est exactement cela qui te rend si forte.

C'est ce qui fait que je t'aime. Du moins, c'était une chose parmi d'autres. Grayson aimait tout de la jeune femme : ses caprices de sale mioche, sa détermination à faire les choses bien envers et contre tout, sa façon de danser, comme si elle était l'enfant illégitime du soleil et des nuages.

Et plus que tout, il l'aimait pour s'être invitée dans sa vie à brûle-pourpoint et d'y avoir tout positivement changé.

La vie était injuste. Grayson avait au moins appris ça durant sa longue retraite. Une tempête pouvait emporter ses récoltes en l'espace d'une nuit ou la mort pouvait s'abattre sur ses bêtes. La mort n'était jamais prévenante et c'était pour cela qu'il fallait profiter de la vie.

Car tout comme les intempéries, une femme pouvait aussi débarquer chez vous un matin, sans crier gare, et y apporter de la joie.

— Je t'aime, Lori.

La jeune femme décolla de sa chemise son visage trempé par les pleurs et leva les yeux vers lui. Malgré ses yeux rouges et son nez coulant, jamais elle ne lui avait paru plus belle. Grayson s'était toujours dit que s'il devait un jour s'éprendre à nouveau de quelqu'un, ce serait au premier regard.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— J'ai dit : je t'aime.

Les sanglots de la jeune femme commencèrent à s'espacer.

— Tu m'aimes ? fit-elle, abasourdie, comme s'il s'agissait de la chose la plus saugrenue au monde.

L'intense frustration qu'il avait ressentie le jour de son arrivée le gagna à nouveau.

— Oui, fit-il en retenant un grondement. Je t'aime.

En se déclarant, Grayson s'était attendu à ce que la jeune femme se jette à son cou et manifeste sa joie.

Mais Lori ne fit rien de tel.

— Tu es certain que tu ne dis pas ça pour que je me sente mieux ? risqua-t-elle. Si c'est à cause de Pupu, ça n'en vaut pas la peine.

Putain, mais on ne pouvait même plus se déclarer sans se faire traiter de menteur de nos jours ou quoi ?

Mieux valait ne pas répliquer ou essayer de se défendre, car cela finirait inmanquablement par une dispute, des insultes et des portes qui claquent. Aussi se contenta-t-il de la soulever dans ses bras et de l'emmener à la chambre.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclama-t-elle.

— Je te prouve que je t'aime, c'te question ! répondit-il en grinçant des dents.

Une fois à la chambre, Grayson la balançait sans ménagement sur le lit.

— Hé, mais ça rebondit ! fit-elle d'un air subjugué.

Le jeune fermier se dévêtit férocement et se pencha vers elle.

— Et tu n'as encore rien vu !

Grayson se comportait comme un homme des cavernes, il le savait. Pourtant, au vu de la situation, Lori requérait des attentions toutes particulières. Mais rien à faire. La jeune femme le mettait en rut chaque fois et il la dévêtit avec empressement, balançant ses bottes contre le mur.

— Je t'aime, insista-t-il. Et il faudra bien que tu m'aimes en retour. Je sais que tu n'aimes pas m'obéir, mais cette fois tu devrais faire une exception. Je vais tout mettre en œuvre pour que tu m'aimes, Lori.

Vêtue uniquement de ses sous-vêtements, la jeune femme le toisa d'un air interdit.

— Tu veux dire que tu m'aimes vraiment ? demanda-t-elle.

Encore une fois, la jeune femme semblait ne pas en revenir, mais derrière l'incertitude, Grayson décela autre chose.

La peur.

Lori avait toujours semblé agir comme si tout était écrit, mais en cet instant la jeune femme ne manifestait plus la moindre certitude. Cette fille d'ordinaire si fière était terrifiée et cette simple idée lui était insupportable. Grayson comptait bien y remédier. Certes, la fille de ses rêves avait fait quelques mauvais choix dans sa vie mais il n'y avait aucune raison qu'elle laisse la peur du futur lui dicter sa conduite.

Lori Sullivan était née pour rendre les coups que portait inlassablement la vie par le rire, la joie et la danse.

Et par l'amour.

Grayson couvrit la jeune femme de son corps et caressa sa chevelure soyeuse.

— Si les mots suffisaient à te convaincre, alors je jouerais les moulins à paroles. Mais pour l'heure, tais-toi et laisse-moi te prouver mon amour. Tu m'aimes, toi aussi, et je le sais.

Elle s'apprêtait à répliquer mais il lui coupa la chique d'un baiser fougueux.

Assez parlé ! Et de toute façon, ça n'avait jamais été son truc.

Quand il en aurait terminé avec elle, Lori n'aurait plus le choix et devrait reconnaître son amour.

Oh, oui. Il allait s'en assurer.

Lori se remémora sa première leçon de danse – une des plus grosses frayeurs de toute sa vie ! Sa mère l'avait emmenée dans un petit studio à Palo Alto et Lori n'avait rien laissé paraître de ses craintes. La professeure, madame Dubois, était une femme belle à s'en faire entrechoquer les genoux et la petite Lori s'en serait horriblement voulu de se ridiculiser. Car le petit rat de l'opéra n'avait qu'un souhait en tête : devenir un jour aussi belle et aussi voluptueuse que sa professeure qui, rien que pour venir les saluer, s'était déplacée comme si elle avait été sur un nuage. Après avoir salué sa mère, Madame s'était penchée vers elle en souriant et l'avait menée au centre de la pièce. Il y avait des miroirs partout, du sol au plafond, et des filles plus âgées et expérimentées s'étiraient le long de barres en bois.

— Danse, lui avait-elle dit d'une voix douce.

Et Lori avait dansé, sa peur complètement évaporée. Danser était devenu sa seconde nature, l'essence même de son être. Les yeux fermés, elle s'était laissée guider par la musique, pivotant, tournoyant au rythme de la symphonie de ses sens et de ses émotions.

Dans les bras de Grayson, Lori se souvint de cette sensation unique. Lorsqu'elle dansait, ce n'était pas pour le plaisir des autres mais pour le sien propre. La petite fille qu'elle avait été s'était adonnée à la

danse car cette seule pratique complétait son être et comblait ses désirs. En dansant, Lori s'était sentie immédiatement plus belle et plus forte.

Et dès leur première rencontre, Grayson avait eu le même effet sur elle.

Il m'aime !

Au départ, elle n'avait pas cru à cette inattendue déclaration. Après tout, Grayson dissimulait habilement ses sentiments sous un tempérament grincheux.

Puis la peur s'était emparée d'elle, une terreur irrépressible à laquelle Lori aurait pu aisément succomber.

Pourrait-elle réellement aimer à nouveau et accorder sa confiance à un nouvel homme ? Et si en chemin, la jeune femme reproduisait les mêmes erreurs que dans ses autres relations ? Pourrait-elle seulement l'éviter ?

Mais ses questions furent balayées par les baisers de son amant et comme toujours, la jeune femme s'abandonna à ses assauts.

La mort de Pupuce l'avait dévastée et elle ne s'en remettrait pas de sitôt. Mais les baisers de Grayson faisaient déjà leur office sur les plaies de son âme mise à nu.

Son amant couvrit son visage de baisers, de ses joues détrempées jusqu'à son lobe d'oreille qu'il mordilla avec entrain avant de glisser sa langue contre sa nuque, lui arrachant un frisson de plaisir.

Jamais Lori n'avait eu de partenaire aussi viril et imposant, et pourtant, il était d'une douceur extraordinaire, ne laissant rien au hasard pour la faire jouir. Grayson s'attaqua à sa gorge et Lori gémit, arquant toute sa silhouette pour l'accueillir et ouvrir une voie de plaisir rien que pour ses lèvres avides. Avachie sur les oreillers, la jeune femme se laissa aller avec une joie manifeste et sonore à chacune des douces attentions de son partenaire.

Le soleil matinal leur parvint par la fenêtre, réchauffant son corps jusqu'ici transi par le froid et par la mort.

Le feu de l'amour véritable.

Grayson embrassa avidement la naissance de ses seins dardés et elle caressa le duvet râpeux de sa joue. À travers le tissu de son soutien-gorge, le jeune fermier taquina son mamelon durci avec sa langue et en réponse, la jeune femme entoura son bassin de ses cuisses. Décidément, Grayson anticipait tous ses désirs ! Elle cambra le dos et défit l'attache de son soutien-gorge, offrant ainsi sa poitrine dénudée à la bouche la plus experte qui l'ait jamais honorée.

Hors d'haleine, Lori laissa son amant l'embrasser une ultime fois puis elle les fit pivoter, prenant l'ascendant sur lui et chevauchant ainsi son corps musclé de travailleur agricole. Plaquant son intimité contre son érection, elle laissa Grayson s'emparer de sa poitrine d'une poigne avide.

— Jouis, lui intima-t-il. Tu me tues quand tu jouis !

Son ordre et son excitation cumulés formaient une combinaison fatale de plaisir. Mais ce n'était rien comparé à ce qui suivit : se redressant, Grayson engouffra ses deux mamelons à la fois entre ses lèvres, la faisant jouir instantanément.

Lori n'eut pas le temps de s'en remettre car Grayson inversa leurs positions et lui arracha sa petite culotte. Les mains sur ses cuisses, le jeune fermier se pencha en une délicieuse révérence et embrassa son sexe humide.

La jeune femme était totalement submergée par le plaisir, et c'était absolument inédit pour elle. En tant que danseuse, fille et sœur, Lori s'était toujours donnée à fond pour les autres. Mais les attentions de Grayson lui prouvaient qu'elle n'avait toujours fait qu'effleurer la surface des choses. Il lui restait tant à offrir, aux autres, au monde !

Grayson avait changé sa vie. En déboulant dans la sienne, la jeune femme s'était retrouvée avec plus d'amour et de possibilités qu'elle n'aurait jamais osé en rêver.

Il fallait qu'elle lui dise, qu'elle partage ses sentiments ! Oui, elle l'aimait ! Mais elle n'eut guère le temps de s'exprimer car Grayson la pénétra de ses doigts experts et fit aussitôt courir ses lèvres et sa langue contre son clitoris. S'il ne l'avait retenue par les hanches, Lori serait tombée du lit tant les spasmes de l'orgasme étaient intenses.

Mais l'orgasme était comme tout le reste : éphémère. La mort de Pupuce le lui avait douloureusement rappelé. Il fallait que Grayson sache, qu'elle lui dise tout ce qu'elle avait sur le cœur avant que la brièveté de la vie et du plaisir ne lui en coupe la capacité.

— Je t'aime ! gémit-elle, passant ses bras autour de son cou. Je t'aime tant !

Le sourire en coin qu'il lui adressa était on ne peut plus adorable.

— J'en étais sûr ! fit-il d'un ton suffisant.

Incroyable ! Elle venait de lui avouer son amour le plus sincère et voilà qu'elle mourait d'envie de lui crier dessus pour sa prétention.

— Si je pouvais m'en empêcher, ce ne serait pas arrivé, rétorqua-t-elle.

— Tu n'avais pas la moindre chance de me résister, de toute façon, fit-il, redoublant d'odieuse assurance.

Bien décidée à lui faire ravalier sa morgue, la jeune femme pivota et inversa leurs positions, le chevauchant à nouveau.

— Dans la vie, j'ai toutes mes chances, monsieur le *fermier* !

— Ah, j'adore quand tu me prends de haut, mon cœur ! Continue, qu'as-tu en réserve pour moi ?

— Sale brute !

Excité comme jamais, Grayson s'empara de son sein d'une main et d'une de ses hanches de l'autre.

— Continue. Ça m'excite.

— Espèce d'imbécile.

— Oh, oui ! T'avoir sur moi en train de m'insulter, c'est encore meilleur que de regarder un porno !

Riant malgré elle, Lori enfonça un index dominateur dans son torse.

— Tu vois ? fit-elle. C'est *toi* qui n'avais aucune chance de me résister, l'ami.

Mais Grayson ne rit pas. Au contraire, son expression se fit extrêmement sérieuse.

— Je n'en ai jamais eu aucune, reconnut-il. Tu es irrésistible et je ne saurais résister à ça.

Quoi que l'avenir lui réserve, Lori comprit qu'elle aimerait Grayson toute sa vie. Qu'importent leurs vies ou leurs carrières. Même à des lieues l'un de l'autre, ils s'aimeraient quoi qu'il advienne.

De tout leur cœur.

Certes, l'amour était éternel, mais tel n'était pas le cas de tout. Et en cet instant précis, le plaisir dominait la partie, il fallait donc en profiter.

— Danse avec moi, Grayson, intima-t-elle. Fais-moi danser.

Cette demande aurait pu être frustrante à ce stade des préliminaires. Mais Lori lui en avait déjà fait voir de toutes les couleurs. Les choses ne pourraient pas empirer, n'est-ce pas ?

Les deux amants se mirent debout près du lit qu'il avait lui-même fabriqué – comme tout le reste du mobilier. La chambre était complètement imprégnée de sa patte et Lori s'y était sentie immédiatement chez elle, rassurée par ses talents d'artisan.

L'un contre l'autre, les amants dansèrent, tendrement enlacés. La chambre était vaste mais nul besoin d'espace. Tournant sur eux-mêmes, ils semblaient se mouvoir au son d'une même musique imaginaire.

Puis, pour la seconde fois de la matinée, Lori pleura et enfouit son visage contre le torse de son partenaire.

— Tout ira bien, Pupu, lui assura Grayson, l'appelant par le prénom de leur chat désormais parti. La douleur partira. Un jour, tu iras mieux.

Ne voyait-il donc rien ?

— Je vais déjà mieux, Grayson. Et c'est grâce à toi.

Ils échangèrent un baiser et, sous peu, le jeune fermier la souleva dans ses bras, la ramenant sur le lit avant de la couvrir de toute sa chaleur.

— Je vais mieux aussi, grâce à toi, dit-il à son tour.

Puis son amant la pénétra et elle l'accueillit avec joie, savourant chaque coup de reins avec un plaisir grandissant.

— Tout va bien, répéta-t-il. Et même plus ! Rien n'a jamais été meilleur qu'en ce moment, Lori.

Elle s'accrocha à lui, accueillant sa joue râpeuse d'homme viril contre sa peau de danseuse étoile.

Pour Lori, l'amour avait toujours été synonyme de famille. Elle aimait sans commune mesure sa mère, ses frères, sa sœur, tous leurs conjoints et ses neveux et nièces.

Mais l'amour véritable, elle ne le découvrait qu'ici, dans les bras de Grayson, attendrie et guérie par ses baisers et sa façon sublime de faire l'amour.

Un amour dévorant.

Désintéressé.

Sans limites.

Deux jours plus tard, Lori était encore sous le choc : Grayson avait accepté de se rendre au brunch avec elle ! Après avoir rendu la voiture de location, les amoureux avaient bondi dans la camionnette du jeune fermier et s'étaient mis en route pour San Francisco.

Ce qu'elle était impatiente ! Sa famille allait enfin rencontrer son petit ami ! Jusque-là, la jeune femme ne s'était jamais sentie de leur présenter une de ses conquêtes – très certainement car aucun de ses ex n'avait eu les épaules pour ça.

Tout en conduisant, Grayson posa une main sur son genou.

— Ne t'en fais pas, le rassura-t-elle. Tu n'as rien à craindre de ma famille ! Ils sont géniaux.

Bien sûr, Grayson n'avait manifesté aucune forme d'inquiétude depuis qu'il avait pris la décision de l'accompagner, mais les tics nerveux de sa mâchoire informaient la jeune femme sur sa prudence.

— D'après ce que tu m'as dit sur eux, je n'en doute pas ! lui assura-t-il, manifestement nerveux.

— Ils vont t'adorer !

— Tu parles. Au premier regard, ils verront tout de suite que je ne suis pas digne. Et six frères, ça veut dire l'équivalent de six coups de poing à encaisser. (Il se frotta la mâchoire, comme s'il venait d'en prendre un.) Mais ne t'en fais pas, ajouta-t-il en lui pressant le genou. Je ne les laisserai pas taper en dessous de la ceinture !

Il disait cela pour la rassurer, elle le savait, mais l'heure n'était pas à l'ironie. La jeune femme couvrit sa main.

— Ce sont des gens bien, Grayson. Et je ne laisserai personne te faire du mal.

L'idée d'un brunch en famille une fois par mois était apparue à Grayson comme un concept assez étonnant. Lui qui avait grandi dans une famille dont les parents étaient quasiment mariés à leur travail, il avait du mal à imaginer une fratrie de huit parvenir à se retrouver de manière mensuelle. Enfant, le jeune fermier avait appris à ne pas trop compter sur la présence des siens, à l'exception d'un récital ou d'une remise de diplôme ici ou là. Quant aux repas, ils se passaient habituellement dans un silence complet, à l'exception de quelques discussions sur l'école et sur les filles qu'il fréquentait.

Dire que les Sullivan faisaient cela tout le temps, malgré leurs emplois du temps de ministre ! Le côté cynique de Grayson était en alerte. C'étaient tous des stars, bon Dieu, et il devait régner entre eux une jalousie constante, ainsi qu'un féroce sens de la compétition.

Or, Lori n'avait pas mentionné ce genre de chose. Dès qu'elle parlait de sa famille, c'était en bien, et elle semblait nager dans le bonheur !

Pourtant, lorsqu'elle avait eu des ennuis, la jeune femme avait préféré fuir chez un étranger plutôt que de les retrouver et pour Grayson, cela demeurait un véritable mystère.

Plus ils approchaient de chez les Sullivan, plus Lori devenait intenable. Le chemin qu'elle lui avait indiqué dans la banlieue de Palo Alto les mena jusqu'à une maison de type ranch dans les hauteurs de la ville.

— J'ai tellement hâte de voir les bébés ! s'extasia-t-elle, mentionnant les neveux et nièces dont elle lui avait déjà parlé. Ils sont si mignons ! Et Summer est déjà une cousine très impliquée ! Elle s'occupe même de leurs couches, ajouta-t-elle en plissant le nez. Si on ajoute les trois chiens, alors c'est la folie furieuse ! Ça me rappelle mon enfance. (Son sourire s'estompa.) J'aurais aimé que Pupu soit là. Elle aurait été aux anges, j'en suis certaine.

Grayson lui caressa les cheveux.

— Moi aussi. Je l'aurais tenue contre moi, comme un superbe bouclier à poils longs !

Riant de sa blague, Lori tapota sa main au moment où ils se garèrent.

Main dans la main, ils remontèrent le trottoir jusqu'à la maison. Depuis le jardin leur parvenait la rumeur de conversations exaltées et de rires en pagaille. Plus fofolle que jamais, Lori entra sans prendre la peine de sonner. À l'intérieur de la maison, le salon était vide mais au fond, une grande porte à double battant était ouverte, donnant sur le jardin.

Comme il s'y attendait, leur arrivée attira les regards de toute l'assemblée – animaux et bébés compris. Soudain, le jeune fermier loua ses années passées à Wall Street, où on apprend bien vite à dissimuler aux autres toute trace de stress.

C'est alors qu'il remarqua les grands frères. Tous sans exception étaient grands et incroyablement baraqués. *Merde, je l'ai dans l'os !*

— Salut, la compagnie ! fit Lori à la volée. Je vous présente Grayson !

Puis elle énuméra ses frères et sœur un à un, ainsi que leurs conjoints et leurs enfants.

Grayson ne s'était pas attendu à un accueil chaleureux et grand bien lui en avait pris. Chacun des Sullivan le dévisageait avec suffisance. En revanche, la matriarche, une femme aussi belle qu'élégante à la chevelure grisonnante, s'approcha d'eux avec un sourire avenant.

— Enchantée, Grayson ! déclara-t-elle d'une voix très semblable à celle de Lori. Je suis Mary Sullivan. Ravie de vous recevoir chez nous !

En la regardant, Grayson crut voir Lori plus vieille. Leur ressemblance était on ne peut plus troublante. Mary Sullivan devait avoir été une femme des plus somptueuses en son temps.

— Merci, Mary, répondit-il. C'est très aimable.

Il aurait voulu lui avouer immédiatement les sentiments qu'il éprouvait pour sa fille, mais quelque chose dans le regard pénétrant de la matriarche lui dit qu'elle était déjà au courant.

Pendant ce temps, Lori ne perdit pas une seconde et fonça droit vers les bébés qu'elle couvrit de bisous et Grayson se pencha à l'oreille de Mary.

— Ils lui ont beaucoup manqué, dit-il. Comme vous tous, d'ailleurs. Vous savez, j'ai bien essayé de la convaincre de revenir mais elle refusait obstinément de quitter ma ferme.

— De tous mes enfants, Lori a toujours été la plus têtue, lui apprit Mary. Même quand il lui arrive d'avoir tort ! ajouta-t-elle en le fixant, insensible au chaos qui résonnait soudain dans le jardin. Elle n'a pas une personnalité facile, je l'admets, et pourtant, tout le monde l'adore !

Soudain, un bébé réclama l'attention de sa grand-mère et Mary le souleva dans ses bras. Grayson en profita pour reculer et contempler la grande tablée qui s'offrait à ses yeux ébahis. Il n'y avait là que des couples, certains avec des enfants, d'autres qui en attendaient. Mais tous, sans exception, respiraient la joie de vivre et le bonheur.

Non seulement Grayson ne s'en sentit pas gêné le moins du monde, mais il comprit pourquoi Lori lui avait immédiatement paru si irrésistible. Car elle portait tout cet amour inconditionnel en elle à chaque

instant de la journée.

La jeune femme avait grandi dans un environnement plein d'amour et même quand Grayson ne l'avait pas mérité, elle l'avait partagé avec lui – tant d'amour qu'il ne pensait pas être en mesure de lui rendre convenablement.

Et pourtant, il l'aimait à la folie. Mais, bien qu'il se vît très bien vieillir avec elle sur ses terres, le jeune fermier savait bien au fond de lui que l'heure viendrait où elle devrait partir et reprendre sa vie d'avant.

Lori était faite pour lui, sans aucun doute. Mais était-il fait pour elle ? Franchement, il en doutait très sérieusement.

Lorsqu'ils n'étaient que tous les deux, les amants pouvaient trouver des compromis, un peu comme le feu dompte la glace et inversement – ce qui avait ses avantages aussi d'un point de vue du défi et du renouveau. Mais ils ne pourraient pas se cacher éternellement à la ferme. Lori avait besoin d'activité, de l'excitation urbaine, de voir du monde, ainsi que d'un partenaire capable de lui offrir tout ça et de la soutenir dans ses décisions et ses déplacements. Or, Grayson n'avait pas repris contact avec la civilisation depuis la mort de sa femme. Que cela soit New York ou San Francisco, le problème demeurait le même. Ses anciennes connaissances se trouvaient aussi bien dans l'une que dans l'autre et il leur avait tourné le dos depuis bien longtemps.

À table, les femmes du clan Sullivan gazouillaient devant les bébés. Quant aux hommes, ils le toisaient tous avec une féroce intensité.

Et merde !

Dans d'autres circonstances, Grayson aurait laissé l'ange passer, mais il s'agissait de la famille de Lori et la fuite n'était pas permise.

— Lori parle beaucoup de vous, risqua-t-il.

Smith Sullivan, star de cinéma mondiale, fut le premier à prendre la parole.

— Étrange, elle ne nous a rien dit à votre sujet, répliqua-t-il d'un ton glacial. Pourtant, notre petite sœur n'a pas la langue dans sa poche.

Grayson secoua la tête.

— C'est le moins qu'on puisse dire !

— Pourquoi s'est-elle éclipsée chez vous, sans nous prévenir, de surcroît ? Nous aimerions le savoir.

La colère de son grand frère était on ne peut plus compréhensible. S'il avait eu une petite sœur, Grayson n'aurait pas agi autrement.

— Je ne saurais parler au nom de Lori, déclara-t-il. Mais je peux vous rassurer sur moi, en tout cas.

Grayson s'était fermé comme une huître pendant trois ans et, même avant cela, parler des sentiments humains n'était pas son fort. Ce n'était que grâce à Lori et à ses piques incessantes qu'il pouvait enfin donner libre cours à son amour et trouver le courage d'en parler librement.

— Je l'aime, déclara-t-il. Et tout comme vous, je ne veux pour elle que ce qu'il y a de meilleur, ajouta-t-il à la surprise générale.

Soudain, la jumelle de Lori vola à son secours. Sophie avait tout l'air d'une femme calme, posée et réfléchie – le genre de femme avec laquelle Grayson s'était toujours imaginé. Un peu comme l'était Leslie. Tout le contraire de Lori qui était trop énergique et bruyante, et pourtant, il n'aurait voulu partager sa vie avec personne d'autre.

— Vous m'avez l'air d'un homme qui a besoin d'une bonne bière, lança Sophie avant de le prendre par le bras et de l'éloigner de ses frères. Ne faites pas attention à eux. Ils sont simplement jaloux que Lori ne se soit pas confiée à eux immédiatement. C'est de la territorialité ! Et ils ont toujours essayé d'intimider les nouveaux venus ! (Elle fouilla dans une glacière et en tira une bière qu'elle lui offrit.)

Mais sachez ceci : si vous faites du mal à ma sœur, ils n'auront pas le loisir de vous sauter dessus, car c'est moi qui vous aurais étripé la première.

Malgré son apparente politesse, Sophie pensait chaque mot de sa menace et Grayson se le tint pour dit.

— Elle a de la chance de vous avoir, déclara-t-il.

— Je doute qu'elle partage votre avis, fit-elle avec un soupir de regret. Surtout quand elle apprendra qu'avec mon mari, nous avons harcelé son ex au téléphone pour mettre les choses au clair avec lui.

Soudain, aussi discrète qu'un chat, Lori déboula entre eux et fit bondir sa sœur.

— De quoi vous parlez, tous les deux ?

— Lori ! la morigéna Sophie, une main sur le cœur. Je t'ai déjà dit cent fois de ne plus faire ça !

— Le dîner est prêt ! lança Mary, rassemblant les troupes autour de la table.

Une fois chaque convive servi, les frères de Lori commencèrent leur interrogatoire auprès de leur petite sœur.

— Où t'étais passée depuis deux semaines ? demanda Ryan, aussi sèchement que s'il venait de lancer une balle à plein régime. Tu t'es barrée en plein spectacle, il paraît. Pourquoi tu nous as pas prévenus ?

Manifestement, la bonne humeur légendaire du joueur ne s'appliquait pas forcément à la vie de tous les jours. D'instinct, Grayson attira la jeune femme vers lui en la prenant par la taille et au lieu de répondre à son frère, cette dernière se tourna vers le jeune fermier et l'embrassa aux yeux de tous.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle avant de se tourner vers Ryan. Ça fait presque deux ans que vous insistez sur le fait que Victor est un salaud. Je vous annonce officiellement que vous pouvez vous faire plaisir, maintenant. Vous pouvez tous entonner en chœur « On te l'avait bien dit » !

— C'est pas ce qu'on veut, Lori, fit un autre frère au physique imposant.

Au vu de la radio qu'il portait à la ceinture, Grayson conclut qu'il devait s'agir de Gabe, le pompier.

— Nous, on veut juste le buter, ajouta-t-il.

J'aurais pas mieux dit ! songea Grayson. En revanche, Lori secoua la tête.

— Victor ne méritait pas que je lui consacre mon temps et il ne mérite pas que vous perdiez le vôtre. (Sophie et Jake échangèrent un regard complice et Grayson se prit de sympathie pour eux deux.) Mais ce n'est pas le plus gros souci. Toute cette histoire m'avait carrément ôté l'envie de danser. Il fallait absolument que je coupe les ponts – tous les ponts.

— Toi ? (Le bébé sur les genoux de ce frère-là trahit l'identité de Chase.) Ne plus danser ? Enfin, La Vilaine, tu n'y penses pas sérieusement ?

— Ne t'en fais surtout pas, c'est passé ! Et c'est grâce à Grayson et au travail d'aide de ferme qu'il m'a confié que j'ai pu retrouver l'appétit de la danse !

Le jeune fermier n'avait jamais aimé être le centre de l'attention, mais Lori manifestait tant de confiance qu'il ne put décemment pas leur en tenir rigueur.

— Tu as travaillé dans une *ferme* ? s'étonna Zach Sullivan, rappelant à Grayson sa propre réaction quand il l'avait vue débouler chez lui deux semaines plus tôt. *Toi ? !*

Le jeune fermier se permit d'intervenir.

— En fait, mes clients adorent Lori, tout comme mon bétail.

— C'est bien vrai ! admit Lori avec une once de suffisance.

— Oui, vrai de vrai, confirma-t-il en embrassant le bout de son nez.

Toute la famille avait les yeux rivés sur eux, mais le jeune fermier s'en fichait comme d'une guigne. *Qu'ils pensent ce qu'ils veulent ! Lori et moi sommes au-delà de ça.*

Ils seraient seuls contre tous si nécessaire. Les deux amoureux avaient toutes les cartes en mains pour s'assurer la victoire.

— Pescadero est magnifique et les gens sont très sympas, souligna Lori en se lovant contre lui. Vous verriez comme on voit bien le ciel étoilé à la nuit tombée !

Au fur et à mesure, la conversation bifurqua sur d'autres sujets – vin, cinéma, base-ball et belles bagnoles. Au bout du compte, Grayson passa un très agréable moment au sein de ce petit clan – aussi temporaire sa présence parmi eux fût-elle. Les femmes se montrèrent bien plus curieuses vis-à-vis de lui et de son activité, tandis que les frères le traitèrent avec une certaine indifférence, comme s'il n'était encore que sur la sellette.

Grayson ne leur en tenait pas rigueur. Leur sœur était un véritable joyau.

Et elle méritait un bien plus bel écrin.

Tout l'après-midi, Lori avait tâché de ne pas ressentir de grief envers ses frères – surtout Marcus qui n'avait pas daigné adresser le moindre mot à Grayson. Certes, ils s'étaient tous montrés puérils, mais lui et Marcus avaient des parcours très similaires, chacun s'étant exilé à la campagne. De plus, Marcus sortait avec une artiste, lui aussi.

Durant le repas, elle avait jeté à son frère aîné plusieurs œillades, guettant le moindre signe d'assentiment envers l'homme qu'elle avait choisi. Mais à force d'échecs, Lori perdit finalement patience et se dressa sur ses pieds.

— Marcus ? Viens, il faut qu'on parle.

Bien sûr, Grayson s'était levé lui aussi, mais Mary le prit par le bras, volant au secours de sa fille.

— Grayson, jeteriez-vous un œil à mon potager, je vous prie ? J'ai des soucis avec mes artichauts.

Lori et Marcus avaient toujours été très proches et elle le respectait comme une sorte de second père. Mais jamais elle ne le laisserait décider de ce qui était bon pour elle.

Le frère et la sœur montèrent dans sa chambre d'adolescente et fermèrent la porte. Tout y était comme dans son souvenir – aussi bien ses affaires que celles de Sophie. Même devenue adulte, Lori éprouvait en cet endroit un fabuleux réconfort.

— Je l'aime, Marcus ! Tu n'as même pas parlé avec lui ! Tu ne le connais pas !

— Sérieusement, Lori, tu as rencontré ce type par hasard et tu ne le connais que depuis deux semaines. C'est bien trop tôt pour être amoureuse !

— Ce *type* s'appelle Grayson, d'accord ? Et tu peux parler, toi ! Tu t'es mis en couple avec Nicola en moins de deux semaines, toi aussi, et tu ne nous as rien dit jusqu'au jour où tu t'es pointé ici avec elle, la gueule enfarinée, comme si de rien n'était ! (Elle se dressa sur la pointe des pieds et toisa son aîné d'un air de défi.) Nous l'avons tous accueillie et acceptée, sans poser de question. En quoi cela devrait-il être différent pour Grayson ?

— C'est différent parce que je t'aime, petite sœur, et que je ne supporterai pas de te voir commettre deux fois la même erreur !

Sa voix caverneuse était comme une corne de brume. La jeune femme savait lire entre les lignes : Marcus n'avait pas seulement peur qu'elle finisse le cœur brisé, mais aussi qu'elle ruine sa carrière sur un coup de tête.

— Toi et Nicola arrivez très bien à gérer les choses entre sa carrière et tes vignobles. Pourquoi ne pourrions-nous pas y arriver, nous aussi ?

— Supposons que vous vous aimiez, Lori, pour de vrai. Indépendamment de ça, il suffit de le regarder : c'est un homme brisé, je le vois bien. Il a dû en voir de dures. (Il la prit dans ses bras.) Je te connais, Lori, tu es un vrai cœur d'artichaut et je sais combien tu aimes prendre soin des autres, mais parfois l'amour seul ne suffit pas à guérir quelqu'un. Je ne veux pas que tu souffres inutilement.

— Je t'aime, moi aussi, grand frère. Mais malgré les tentatives de Grayson pour me faire rentrer, je n'ai pas renoncé. Pas question que je l'abandonne, ni pour toi, ni pour personne. (Elle recula et le dévisagea sévèrement.) Nous allons retourner dehors, d'accord ? Montre-toi poli, surtout !

Mais Marcus et Lori partageaient un trait de famille particulier : l'entêtement.

— Parle-moi d'abord de la ferme, tu veux ?

C'est un début, se dit-elle, avant de commencer par le commencement. D'abord, la porcherie.

Voir Lori débouler d'une pièce à l'autre, les Sullivan y étaient habitués. Mais la voir avec un amoureux ? Voilà qui était inédit !

D'autant que l'heureux élu était le compagnon le plus improbable qui soit.

— Alors ? fit Smith à l'assemblée, profitant de l'absence des deux intéressés.

— Je l'aime bien ! fit Sophie, sans surprise – après tout, les jumelles avaient toujours été proches et avaient pris l'habitude de se couvrir l'une l'autre. J'avoue que je ne l'avais encore jamais vue avec un type comme ça, tempéra-t-elle. Mais d'un autre côté, c'est peut-être justement ce qu'il lui faut !

— Je suis d'accord, l'appuya Gabe, opinant frénétiquement du chef.

Zach fut loin d'être aussi enthousiaste.

— Admettons, commença-t-il. Peut-être qu'ils s'aiment et que c'est un type bien, mais soyons réalistes ! Il gère une sacrée affaire et des hectares entiers de culture agricole. Une communauté entière dépend de lui. Il ne peut pas renoncer à tout ça, c'est évident.

— Mais personne ne prétend le contraire ! s'agaça Sophie, désormais bien loin de la *gentille* petite sœur qu'ils connaissaient tous.

— Sérieusement, tempéra Ryan. Tu vois Lori vivre dans une ferme toute sa vie ?

De retour à la table, Marcus prit la parole.

— Elle a toujours adoré m'aider à cultiver les vignes, souligna-t-il.

À la mort de leur père, Marcus avait en quelque sorte endossé le rôle du chef de famille et lui et Lori avaient toujours été unis par un lien très spécial.

— Oui, je suis certain que jouer à la fermière, c'est sympa pour une, voire deux semaines, rétorqua Ryan. Mais bon sang, on parle de Lori, là. *La Vilaine*, vous vous rappelez ?

— Je suis d'accord avec toi, fit Chase. N'oublions pas de qui on parle. (Toute la tablée se tourna vers lui.) Lori a toujours été une anticonformiste... Quelque part, il est tout à fait logique que son couple le soit aussi, non ?

Tout le monde avait donné son avis sur la question, à l'exception de Mary. La matriarche avait toujours été là, les conseillant chacun leur tour dans leurs choix, les guidant sur les chemins tortueux de l'amour. La fratrie se tourna en entier vers elle et attendit son verdict dans un fiévreux silence.

Mary leur sourit à tous, illuminant de sa joie cette grande famille qu'elle avait vue s'agrandir au cours des derniers mois.

— Lori l'aime. Et il semble que ce soit réciproque.

Un sourire et la chaude assurance de sa voix douce étaient tout ce qu'il fallait aux Sullivan pour se convaincre. Tous autour de cette table avaient rencontré l'amour et en avaient tiré une importante leçon de vie. Quoi qu'ils pensent de Grayson et Lori, les Sullivan ne pourraient pas grand-chose contre le pouvoir de leur attraction.

Mary se leva.

— Qui veut du dessert ?

Ce fut alors que Summer surgit de la cuisine, portant à bout de bras un énorme gâteau au chocolat saupoudré de flocage arc-en-ciel qu'elle et sa grand-mère avaient longuement préparé. Sous la table, les

couples se prirent la main. Eux aussi avaient vécu les mêmes événements que Lori et, aussi dur ou insensé qu'ait été le chemin, il en avait largement valu la peine.

Car comme le leur avait si élégamment rappelé Mary Sullivan : l'amour triomphe toujours.

23

Grayson et Lori étaient en chemin vers l'appartement de la jeune danseuse.

— Alors ? fit cette dernière. On dirait que tu as survécu !

Depuis l'arrivée de Lori chez lui, la vie de Grayson s'était réduite à une gigantesque pendule, décomptant les heures jusqu'au départ de la jeune femme. Le temps allait bientôt lui manquer. Les jours étaient devenus des heures, les heures des minutes et les minutes des secondes qui s'égrainaient entre ses doigts à vitesse grand V.

Lori allait terriblement lui manquer.

— Ils sont tous très sympas, reconnut-il d'une voix grave.

— Je te l'avais bien dit ! fit-elle, tout sourire. En plus, personne ne t'a cuisiné ! C'est une première !

S'il ne s'était pas senti très à l'aise tout l'après-midi, Grayson devait bien reconnaître que de manière générale, les Sullivan s'étaient montrés plutôt sympathiques envers lui.

— C'est passé à ça, souligna-t-il. Si ta sœur n'était pas venue à mon secours, j'aurais pris mes jambes à mon cou !

Le rire de Lori l'emplit d'une joie nouvelle, chassant ce qui lui restait de morosité. Soudain, il regretta de ne pas avoir passé plus de temps à rire avec elle qu'à la rabrouer.

Mais cette fille était trop adorablement agaçante pour qu'on ne prenne pas plaisir à la rabrouer un peu de temps à autre !

La jeune femme lui prit la main. Avec elle, l'affection était une chose qu'on manifestait naturellement. Et c'était à sa famille qu'elle devait cette capacité à l'exprimer.

Lori désigna le coin d'une rue.

— C'est par-là, indiqua-t-elle. L'immeuble jaune à deux étages.

Grayson trouva une place, se gara et l'aida à sortir sa valise du coffre. Il ne fut pas surpris le moins du monde de découvrir que son appartement était à son image – plein de couleurs, de tableaux et de sculptures exotiques. Grayson avait l'habitude des intérieurs fonctionnels. Or, ici, rien ne l'était – du moins pas selon sa conception des choses. Cette superbe décoration était essentielle à la jeune femme, il le savait. Des figurines d'argile jusqu'aux masques de danses tribales accrochés aux murs, l'appartement de Lori était comme un prolongement de sa personnalité.

Grayson se perdit dans la contemplation d'une grande tenture cousue main.

— Ça vient d'Afrique du Sud, lui apprit Lori. Ce tableau là-bas vient de Paris, précisa-t-elle, désignant une peinture d'amoureux en train de s'embrasser.

Londres, Sydney... il y avait ici une multitude de souvenirs en provenance des grandes villes où Lori s'était un jour produite.

Le gouffre entre eux s'agrandissait de plus en plus. Seul le vide les séparait, désormais.

Chaque instant passé avec elle devenait de plus en plus précieux.

La jeune femme lui prit la main et leur fit remonter un couloir.

— Juste le temps d'enfiler une tenue plus confortable et je...

Grayson l'interrompit, la tirant en arrière.

Emplissant ses yeux de toute sa beauté, il l'embrassa fiévreusement et la jeune femme fondit littéralement contre lui. Le jeune fermier la plaqua contre le mur et elle l'entoura de ses jambes avec une souplesse incroyable.

Mais Grayson ne put se résoudre à aller plus loin, maintenant. Leur histoire méritait bien plus qu'un petit coup en vitesse avant de se terminer !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en posant sa main sur sa joue. Tu es tendu depuis notre départ. (Elle eut un demi-sourire.) Plus que d'habitude, même.

Son regard était si profond, si lumineux. Un vrai soleil.

— Je t'aime, se contenta-t-il de dire.

Lori lui caressa tendrement la joue.

— Je t'aime aussi.

Son sourire était d'une douceur telle que Grayson faillit craquer, tomber à genoux et la supplier de ne pas le quitter.

— Allez ! le poussa-t-elle. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Grayson avait évité de se confier sur ce sujet précis mais il n'avait plus le choix, désormais. Même si son cœur devait en pâtir.

— On sait très bien tous les deux que nous ne sommes pas ici pour que tu te changes, Lori.

Un éclair de peur se manifesta dans son regard, qu'elle dissimula avec un petit sourire en coin.

— Oh, j'avais bien prévu qu'on retourne à ma chambre, ne t'en fais pas pour ça.

Assailli par des visions de Lori nue et offerte à lui, Grayson repoussa ses fantasmes dans un coin de son esprit.

— Il faut que tu en finisses avec ce qui s'est passé à Chicago, déclara-t-il.

— Tu as raison, c'est vrai. Il va falloir que j'y retourne. (Elle inclina la tête sur le côté.) Mais pendant que je serai partie, je ne veux pas te savoir seul à la ferme.

Lori devait absolument reprendre sa carrière en main et Grayson refusait d'être la cause de son désistement.

— J'ai été seul pendant trois ans, lui rappela-t-il. J'ai l'habitude.

— C'est bien ce qui m'inquiète, répliqua-t-elle en secouant la tête. C'est une mauvaise habitude.

— Ne t'en fais pas pour moi.

— Tu te rappelles toutes ces fois où tu as essayé de me convaincre de quitter la ferme ? demanda-t-elle avec une fausse bonhomie. Eh bien, tu n'y es pas arrivé. Pas plus que tu n'as pu te résigner à laisser partir Puce. Crois-moi, je ne suis pas près de te lâcher !

Puis elle plongea son regard dans le sien, lui transmettant silencieusement toute sa confiance.

Je vais revenir, disait-elle.

Il l'embrassa à nouveau, enfin prêt à se confier ouvertement à celle qu'il aimait de tout son cœur.

— Tu sais, je n'ai jamais mangé de plats aussi bons que ceux que tu prépares à la ferme. Même les poules adorent ! Et vu comment se portent mes cultures, tu as clairement la main verte. Mo, les cochons ou moi n'avons jamais aimé quelqu'un autant que nous t'aimons.

La lèvre de Lori trembla et les larmes coulèrent sur ses joues.

— Oh, Grayson... j'aurais préféré que tu sois grognon, sur ce coup-là.

Renoncer à ses désirs pour qu'un autre s'accomplisse était vraiment la chose la plus difficile que Grayson ait jamais eu à faire.

— Tu as remis ma ferme en ordre et appris à tout le monde à danser aussi bien qu'à Nashville, énuméra-t-il. Je te fais confiance pour remettre ce salaud à sa place.

Lori renifla, hocha la tête avec détermination et se lova entre ses bras. Ils demeurèrent ainsi un long moment, la danseuse et le fermier, deux personnes que tout opposait mais qui, au final, ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

Lorsqu'elle se recula, il vit toute la force et la détermination qu'il lui connaissait trop bien se dessiner sur ses traits.

— Mais avant que nous ne repartions chacun dans notre coin, j'ai une nouvelle danse à t'apprendre.

— Ah, oui ? Laquelle ? s'enquit le jeune fermier.

Elle le prit par la main et l'attira à l'intérieur de ce qui semblait être sa chambre à coucher.

— Le collé-serré.

À peine arrivée au grand auditorium de Chicago, Lori fut chaleureusement accueillie par sa vieille copine Alicia.

— Lori ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras. Je suis si heureuse de te voir. (Elle recula et la toisa des pieds à la tête.) Tu es radieuse ! Dois-je en conclure que tu as trouvé un remplaçant à Monsieur Salaud ?

Elle sait ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'en plus d'être mauvais danseur, Victor est une ordure !

— Qui d'autre est au courant ?

— Tout le monde, fit Alicia avec un air méprisant.

C'était incompréhensible. Lori avait fait des pieds et des mains afin de garder secrètes les tromperies de Victor deux ans durant. Comment pouvaient-ils tous être au courant ?

— Comment as-tu appris ? s'enquit la jeune danseuse.

— Ta sœur ne t'a rien dit ?

Lori leva un sourcil circonspect. *Sophie aurait... ?* Décidément, sa jumelle avait le don d'être aussi adorable qu'agaçante.

— Non, elle ne m'a rien dit. Qu'a-t-elle fait, encore ?

Alicia parut soudain très inquiète, comme si elle s'était mêlée de quelque chose qui ne la regardait pas.

— Elle a passé quelques coups de fil, je crois...

— Quoi d'autre ? insista Lori.

— Eh bien, certaines personnes sont donc venues rendre visite à Victor... Des gars avec des gros muscles et tout tatoués, tu vois le genre...

Très certainement des amis de Jake. La simple vision de Victor aux prises avec ces gorilles irlandais lui arracha un petit rire mesquin.

— Quand tu as filé sans rien dire, on a tous compris qu'il s'était passé quelque chose, ajouta Alicia. Pour être honnête avec toi, nous n'avons supporté Victor que parce que tu sortais avec lui. On t'aime tous, mais lui ? (Elle fit la grimace.) Depuis ton départ, les choses ont vraiment empiré.

Durant ces deux dernières semaines, Lori avait remis beaucoup de choses en question. Elle n'était pas responsable de l'attitude de Victor mais elle avait tout de même abandonné sa famille et ses amis, qui maintenant se retrouvaient victimes de sa vraie personnalité. Les avait-elle seulement avertis sur lui ? Sur son égoïsme et son infidélité ? La jeune femme commença à se sentir coupable d'avoir fui.

— Mais te voilà, maintenant ! conclut Alicia. Les dernières représentations vont pouvoir bien se passer !

Initialement, Lori n'avait pas prévu de rester – elle était attendue ailleurs. Mais la culpabilité et l'urgence de la situation la firent immédiatement changer d'avis.

— Je suis désolée de vous avoir laissés seuls, s'excusa-t-elle.

— Personne ne t'en veut. Et crois-moi, aucun d'entre nous n'a l'intention de retravailler avec lui ou avec Gloria de sitôt ! Promets-moi de lui rentrer dans le lard !

— Oh, ne t'en fais pas ! En deux semaines, j'ai appris comment on dresse les porcs.

Lori pénétra dans les bureaux à l'étage et y trouva un Victor on ne peut plus surpris de la voir.

— Dégage de mon fauteuil, lui intima-t-elle. J'ai un spectacle à reprendre en main.

Surpris par cette entrée, Victor bondit de son siège – un réflexe qu'il regretta bien assez tôt. S'appuyant territorialement au dossier du fauteuil, il la dévisagea avec sévérité.

— Comment as-tu pu nous lâcher comme ça, Lori ? la réprimanda-t-il. C'est à cause de toi si le spectacle se vautre, je te signale !

Si son désespoir et ses désillusions ne l'avaient pas poussée à fuir, jamais Lori n'aurait pu faire la connaissance de Grayson. Et si tout était à refaire, elle ne changerait absolument rien. C'était peut-être égoïste mais l'amour véritable ne se trouvait pas tous les jours.

Mais même si chaque instant de souffrance en avait valu la peine, la jeune femme ne se priverait pas pour autant de la satisfaction d'une bonne petite revanche des familles.

— Tu as raison, admit-elle. Ce n'était pas très professionnel de ma part. Je n'aurais pas dû partir. Cela étant dit, nuança-t-elle d'une voix aussi calme que glaçante, tu n'avais pas plus le droit de coucher avec une danseuse, d'autant que c'est *moi* qui l'ai engagée – dans *mon* spectacle. Tu es un tricheur et un menteur. (Elle eut un sourire ironique.) Ce qui fait que nous sommes quittes, non ?

Leur relation avait été très tumultueuse et jalonnée de nombreuses disputes qu'ils réglèrent souvent en faisant l'amour après coup. La jeune femme s'était persuadée que ces instants faisaient tout le piquant de leur couple mais elle comprenait enfin qu'il n'en était rien. Pendant deux ans, Victor n'avait pas fait la moindre chose pour elle dont il n'ait pu tirer un peu de profit.

Tandis que Grayson, lui, l'avait emmenée danser à un bal ; il l'avait aussi accompagnée au brunch, alors que ni l'un ni l'autre ne le mettait à l'aise. Le jeune fermier l'avait même laissée retourner à sa vie d'avant pour qu'elle puisse régler ses problèmes, et agir de manière aussi désintéressée demandait une volonté de fer, mais aussi un amour sincère.

— On faisait un *break*, Lori, protesta Victor. Tu aurais pu coucher avec quelqu'un d'autre, si tu l'avais voulu.

— Comme c'est amusant, fit-elle d'un ton sans humour. Je me demande combien d'autres « *breaks* » tu t'es accordés sans me prévenir ? J'imagine que tu as servi le même mensonge à Gloria quand tu as couché avec elle ? Lui as-tu fait croire qu'elle était meilleure danseuse que moi ? Elle a très certainement dû être assez stupide pour te croire, en plus !

Lori étudia attentivement son ex, cet homme dont elle avait désespérément cherché l'assentiment dans tout ce qu'elle faisait. Mais son visage lui apparut très clairement : celui d'un beau et charismatique serpent venimeux. Qu'allait-il faire ? Jouer de son charme ou de son mépris ? Le demi-sourire qu'il lui adressa l'informa que Victor allait plutôt faire appel à la première option.

Certes, Grayson n'était pas pourvu d'autant de charme que Victor, songea-t-elle, souriant intérieurement. Mais au moins, Lori savait qu'elle pourrait toujours compter sur lui. Jamais il ne lui dirait qu'il l'aimait juste pour la mettre dans son lit, et il se montrerait toujours honnête. En comparaison, Victor

n'avait l'air que d'un pauvre vermisseau. Grayson, lui, avait mérité jusqu'au moindre muscle de son corps, en travaillant avec acharnement sa terre sous un soleil de plomb pendant des années.

— C'était une erreur, chérie, je te jure. Les répétitions ont été intenses et je me suis un peu laissé aller.

Se laisser aller, Lori savait parfaitement l'effet que cela faisait, désormais. Avec le bon partenaire, on pouvait toujours se laisser aller. Quels que soient les différends ou la volonté que l'on ressentait à lutter contre l'évidence, certaines choses devaient parfois arriver.

Une fois, Grayson lui avait reproché d'avoir le pardon trop facile. Mais vivre toute sa vie avec la rancœur dans l'âme n'était pas une bonne chose – même si la personne visée méritait un juste courroux.

— Je te pardonne, Victor. (Victor parut immédiatement soulagé et ouvrit grand les bras pour l'accueillir.) Maintenant, fous le camp de mon bureau.

Pris à revers, le danseur, pantois, ne fit pas mine de bouger. Lori en avait terminé avec cette histoire. Elle s'avança, prit place sur le siège et commença à éplucher la paperasse en retard.

Victor recula, son charme cédant la place à sa hargne.

— C'est toi qui as fichu le camp, siffla-t-il avec dédain. Tu aurais pu assumer ton manque d'assurance et nous dire que ce spectacle était trop dur pour toi. Mais non, tu préfères t'enfuir et pleurer comme un bébé ! Personne ne veut que tu t'occupes de ce show, Lori !

Lori l'ignora superbement et sortit son téléphone.

— Allô, Neil ? C'est Lori à l'appareil. Je t'appelle pour m'excuser d'être partie si soudainement, et je te jure que je me rattraperai. En fait, si je t'appelle, c'est à propos de notre dernière discussion concernant le renvoi de V...

Elle s'interrompit, écouta son interlocuteur en hochant pensivement la tête et reprit :

— Oh, oui, je m'en occupe à l'instant ! On se voit ce soir dans les coulisses !

Puis elle raccrocha et se tourna vers son ex.

— Tu vois ? fit-elle. Tu vas pouvoir te prendre un nouveau *break* !

Là-dessus, s'emparant du téléphone, elle parcourut la liste de ses danseurs pour les convoquer à une répétition d'urgence.

Après un *break* de deux semaines loin des réalités du monde, Lori Sullivan avait enfin remis les pieds sur terre.

Prête à en découdre avec le monde.

Dix heures plus tard

Dieu, ce que Grayson lui manquait !

Toute la journée, Lori n'avait rêvé que de l'appeler mais il y avait tant à faire ! Et même une fois tout le travail en retard effectué, la jeune femme avait dû passer du temps en compagnie de sa troupe, car toutes et tous avaient grand besoin de sa présence et de ses conseils avisés – sans parler des éternelles pleurnicheries et autres larmes de crocodile de Gloria.

Elle avait à peine dégainé son portable pour appeler son amoureux que quelqu'un d'autre l'appelait : Carter, un vieil ami et l'un des plus gros producteurs de spectacles de New York. Elle qui comptait faire savoir à Grayson toute l'étendue de ses sentiments et ô combien il lui manquait, elle devrait attendre.

— Salut, Carter ! Quoi de neuf ?

— Je suis dans la *mouise* !

Ah, ce Carter ! Toujours à paniquer pour un rien – une élongation, un coup de foudre sur un mec ou une mauvaise météo pouvaient suffire à le mettre dans tous ses états ! Malgré tout, il demeurait un homme extrêmement brillant, drôle et très inventif. En un an, Lori avait travaillé deux fois avec lui et cela faisait partie de ses plus belles expériences professionnelles – et humaines.

— Oh, pauvre chéri, murmura-t-elle. Que puis-je faire pour t'aider ?

— L'Exposition Internationale de Danse Moderne a lieu la semaine prochaine et ma tête d'affiche se paye une *mononucléose*, tu imagines ? (Lori se creusa la tête en quête d'une personne qualifiée à lui recommander.) Il faut que tu viennes fissa ! Toi seule peux sauver ce spectacle !

— Moi ? Mais la danse moderne est très loin d'être ma spécialité, tu le sais bien !

— Oh, tu feras tout à fait l'affaire, j'en suis persuadé ! Crois-moi, sans toi, je suis fini !

— Eh bien, je suis flattée, dit-elle, le plus sincèrement du monde. Mais j'ai à faire sur Chicago cette semaine et puis, il y a cette autre chose qui...

— Je t'envoie les vidéos, l'interrompt Carter. Comme ça, tu pourras réviser en direct depuis Chicago et dès que tu auras fini, hop ! Tu bondis dans un jet et tu débarques ici. Tu auras quarante-huit heures de répétition avec la troupe, ce n'est pas si mal. Et ce n'est que pour un soir ! Je joue toute ma carrière dessus !

Tout cela était si soudain – à la grande joie de Lori, qui avait toujours aimé les challenges ! Mais chaque minute consacrée à son travail l'éloignait inexorablement de son beau cow-boy...

— Bon, abandonna-t-elle. Je peux jeter un œil, au moins. Je verrai si je peux faire justice à ta pièce !

Aux anges, Carter lui servit mille compliments et raccrocha.

Lori avait prévu de retrouver Grayson immédiatement après son spectacle mais voilà qu'on lui en proposait un nouveau, et pas des moindres ! Bien sûr, elle avait eu la possibilité de refuser, mais voilà : elle désirait danser. La jeune femme se sentait déchirée entre deux choix diamétralement opposés.

Grayson avait senti ce problème venir, mais Lori avait tenu coûte que coûte à croire en leur histoire, et que leurs deux mondes, aussi différents fussent-ils, pouvaient tout à fait se concilier.

Mais le pouvaient-ils réellement ?

Au brunch, Lori ne s'était pas sentie d'attaque pour demander de l'aide à sa mère. Mais la situation exigeait dorénavant qu'elle la contacte au plus vite et, sans hésiter, elle composa son numéro. *Pourvu qu'elle soit à la maison !*

— Bonjour, ma chérie ! répondit sa mère à l'autre bout du fil. Comment vas-tu ? J'étais au jardin et je pensais justement à toi !

— Au jardin ? Comment cela ?

— Quand tu étais petite, tu adorais venir jouer l'assistante avec tes outils en plastique ! lui rappela-t-elle. Tu me ramenaes des vers de terre et tu t'extasiais sur tout, jusqu'à la plus petite carotte que tu pouvais déterrer. Tu te souviens que tu dansais dans le potager ?

Le souvenir de ces beaux après-midi d'été la fit sourire. C'était une belle époque – sa maman à elle toute seule et plein de boue pour jouer !

— Dire que je pensais que ça allait faire pousser les légumes plus vite, se remémora-t-elle à haute voix.

— Mais figure-toi que ça marchait ! Depuis ton départ de la maison, les légumes n'ont plus jamais aussi bien poussé ! En fait, j'ai toujours vu le jardinage et la danse comme des arts voisins et complémentaires, grâce à toi !

— Je viendrai danser une petite gigue au prochain brunch, alors, déclara Lori, la voix pleine d'amour pour la confiance qu'éprouvait sa mère. Et je suis sûre que Summer et les bébés adoreront m'accompagner.

Oui, songea-t-elle. L'amour transcende vraiment tout !

— Ton père était très bon danseur, lui aussi.

Lori voyait ça d'ici. Ils avaient dû former un couple idéal tous les deux, surtout sur une piste de danse, parés de leur élégance naturelle, à l'instar de ce qu'avait été sa danse avec Grayson lors du bal de Pescadero.

Grayson. Il devait probablement penser que jamais elle ne reviendrait vers lui. Qu'elle ne pouvait s'accomplir qu'en étant elle-même et en faisant ce pour quoi elle était faite. Mais Lori avait toujours su obtenir ce qu'elle voulait dans la vie. Ne l'avait-il pas encore compris ? La jeune femme voulait danser et vivre avec Grayson. Et si telle était sa volonté, alors elle trouverait un moyen de concilier les deux.

Le partenaire idéal ne se trouvait pas aux quatre coins de rue !

La ferme partait à vau-l'eau et pourtant, Grayson n'aurait pu se montrer plus heureux. Le mâle dominant s'était fait la malle de la porcherie ; la plomberie faisait des siennes – il s'en était retrouvé tout crotté. Mais l'abattement ne l'avait pas atteint, car chaque parcelle de sa ferme lui rappelait Lori, désormais. Les cochons l'avaient reniflé avec enthousiasme, espérant revoir leur tendre amie, et les poules le fuyaient en constatant que la jeune danseuse ne les nourrirait pas aujourd'hui.

Une fois la plomberie réparée, Grayson, à bout de force, se doucha à l'extérieur, ce qui lui rappela le jour où il avait essayé de refouler son excitation avec le jet d'eau froide. À l'époque, déjà, le jeune fermier désirait Lori – et l'admirait. Ils avaient fini par en partager, des douches torrides !

Une fois l'eau chaude épuisée, Grayson s'enroula dans une serviette et retourna à la maison.

Bon Dieu, tout était si calme ! Trop calme ! En revanche, tout était plus joyeux et coloré grâce aux quelques ajouts effectués par Lori – un vase par ici, ou une belle plume jaune par-là qui l'avait rendue heureuse au premier coup d'œil.

Soudain, le téléphone sonna et lorsqu'il vit le nom de la jeune femme sur l'écran, Grayson décrocha aussi sec.

— Lori.

— Grayson.

L'entendre prononcer son prénom était déjà un bonheur en soi.

— Tu me manques tellement ! déclara la jeune femme. Comment s'est passée ta journée ? Je veux tout savoir, même si c'était ennuyeux à mourir. Je serais ravie d'entendre parler ne serait-ce que d'un tracteur !

Grayson rit et c'était un rire plus doux qu'à l'ordinaire. Lori avait décidément adouci sa vie au-delà de toute espérance.

— J'ai passé la journée dans la fange et les ennuis de plomberie, répondit-il. Le train-train habituel du fermier, quoi !

Comme il aimait l'entendre rire ! Grayson s'imaginait à merveille la jeune femme déambuler téléphone à la main sur ses longues jambes affolantes.

Toujours en train de rire.

De danser.

De tourner.

Pleine d'un amour sincère et toujours plus surprenant.

— Waouh, s'extasia-t-elle. Tu as dit au moins deux phrases ! C'est plus que ce à quoi tu m'as habituée ! Tu dois vraiment m'aimer, toi !

— Tu n'as pas idée. Bon, à toi. Dis-moi comment ça s'est passé ?

— Je l'ai fait ! J'y suis arrivée, Grayson ! J'ai tout balancé à Victor et je lui ai demandé de sortir de ma vie. Et toute la troupe était de mon côté. Mais sincèrement, ça n'a été qu'une formalité, précisa-t-elle d'une voix de chipie. J'ai passé le reste de la journée à travailler avec la troupe et c'était génial ! Mais il va falloir que je passe le reste de la semaine ici pour remettre le spectacle sur pied.

— C'est normal. Ils ont besoin de toi.

Et elle avait besoin d'eux aussi. Il n'avait jamais eu le moindre doute à ce sujet.

Le silence s'appesantit à l'autre bout de la ligne et Grayson comprit qu'autre chose était arrivé.

— J'aimerais pouvoir revenir immédiatement à la ferme une fois le spectacle terminé, mais...

Préparé, Grayson s'accrocha au dossier d'une chaise pour affronter la suite de la nouvelle.

— Un ami très cher m'a appelée, commença Lori. Il a besoin que je vienne assurer une représentation à la dernière minute pour l'Exposition de Danse Moderne de New York. Ce qui veut dire que je vais devoir m'y rendre en avion depuis Chicago avant de revenir chez toi.

Pendant un instant, Grayson voulut protester et la supplier de revenir au plus vite mais il n'en avait pas le droit. Lori faisait exactement ce qu'il fallait qu'elle fasse.

Il fallait absolument qu'elle assure ces spectacles – et tous les autres qu'on pourrait lui proposer. De nombreuses personnes du milieu semblaient compter sur elle et Lori appartenait à ce monde-là.

Tout comme elle m'appartient, à moi !

Grayson voulait plus que tout pouvoir la voir danser et se montrer aussi courageux qu'elle l'avait été aujourd'hui. Lori l'avait éveillé à l'amour et avait affronté son passé afin de se permettre d'aimer avec encore plus d'intensité.

La jeune femme avait affronté ses peurs.

Il était grand temps que Grayson fasse de même.

Une fois arrivé à l'aéroport de New York, Grayson trouva son chauffeur qui l'attendait près du tapis à valises. Pendant un instant, le jeune fermier eut l'impression d'être de retour dans le passé, comme si rien ne s'était jamais produit. C'était comme s'il allait se rendre à Westchester pour prendre une douche, boire un apéritif avec Leslie avant de sortir dîner et de parler avec elle de choses dont ni l'un ni l'autre n'avait réellement cure.

Une fois en voiture, Grayson présenta l'adresse au chauffeur qui, à son crédit, ne fit pas la moindre remarque. Sur la banquette arrière, le jeune fermier sortit une photo de Lori lorsqu'elle était petite fille – Mary la lui avait donnée au brunch et Grayson l'avait gardée sur lui à chaque instant.

Elle était adorable. Ses deux incisives lui manquaient et elle portait un jean troué et un tee-shirt sale et large – le plus adorable petit garçon manqué qu'il ait jamais vu danser dans un potager ! Même à huit ans, la beauté future de Lori ne faisait pas le moindre doute et elle respirait déjà la joie et l'entêtement qu'il lui connaissait si bien.

Lori aimait la vie et Grayson voulait partager la sienne avec elle. Il voulait avoir la chance de pouvoir un jour photographier sa propre petite fille en train de danser dans un potager, à l'image de sa maman.

À deux pas de sa destination, Grayson demanda au chauffeur de le déposer devant un petit fleuriste. Il y acheta non pas un grand bouquet flamboyant mais un simple assortiment de tulipes, la fleur favorite de Leslie.

Puis il se pencha à la fenêtre de la voiture.

— Je vais continuer à pied, lança-t-il.

Le chauffeur hocha la tête et alla se garer un peu plus loin.

Depuis les funérailles de Leslie, Grayson n'était plus revenu dans ce cimetière. Rien n'avait changé. La pelouse était bien entretenue et des nuages bas et gris, l'opposé absolu du ciel bleu auquel il s'était habitué depuis trois ans, menaçaient au-dessus de sa tête.

En arrivant à hauteur de la tombe, il vit qu'elle était bien entretenue. La dalle avait été polie et un énorme bouquet de fleurs trônait près de la stèle. Ses parents avaient dû venir la visiter peu de temps avant.

La dernière fois, Grayson avait été englouti par le chagrin et la culpabilité. La tristesse s'était adoucie avec le temps, mais la culpabilité avait grandi et grandi. Si seulement il avait fait plus attention, s'il avait aidé sa femme lorsqu'elle en avait besoin. Et tous ces gens qu'il se devait de fréquenter pour le travail et qui lui avaient présenté ses condoléances, lui assurant qu'ils l'aimaient alors qu'eux non plus ne la connaissaient pas autant qu'ils le prétendaient. Comme il les avait détestés ! Aucun d'eux n'avait ne serait-ce que tenté de l'aider. Toute cette hypocrisie l'avait fait fuir loin de New York, pour débiter une

nouvelle vie à la ferme, où il s'était morfondu trois ans durant jusqu'à l'arrivée fracassante de Lori, qui elle aussi fuyait un douloureux passé. En l'espace d'une nuit, le jeune homme d'affaires était devenu fermier.

Il s'agenouilla devant la tombe et y déposa tendrement le bouquet de fleurs avant d'apposer sa main sur la pierre comme si une connexion avec sa défunte épouse était à nouveau possible.

— Leslie... Je suis désolé de ne pas être venu te voir plus tôt.

Lui parler était une sensation étrange et pendant un instant, Grayson se crut à nouveau face à elle, parlant de sujets vides et sans intérêt. Lori n'aurait jamais fait ce genre de chose et aurait dit tout haut ce qu'elle pensait tout bas dans sa tête... dans son cœur.

Il voyait ça d'ici : « Allez, beau fermier ! Un peu de cran ! Livre-toi, ce n'est pas si dur ! » Inconsciemment, il porta la main à sa poche, là où se trouvait la photo d'elle petite. « Jamais je ne laisserai quelqu'un te faire du mal », dirait-elle. Même à distance, il sentait l'aura protectrice de la jeune femme qui veillait sur lui et lui donnait du courage. Lori avait décidément un cœur gros comme ça, et comme il en était heureux.

Accroupi, Grayson parcourut des doigts le nom gravé dans la pierre.

— J'ai été un mauvais mari... un mauvais ami... et pourtant, je savais combien tu étais malheureuse. Je l'étais, moi aussi. Mais je ne savais pas comment t'aider, comment nous aider. Alors au lieu de faire quelque chose, j'ai fui, Leslie. Et je m'en veux tellement...

En deux semaines, Grayson s'était plus excusé que durant tout le reste de sa vie. Pourtant, toutes les excuses du monde ne lui apporteraient pas le pardon dont il avait tant besoin, que cela soit de la part de Lori ou de Leslie.

Grayson n'avait pas parlé avec sa femme de son vivant et cela lui avait probablement coûté la vie. Il devait se rattraper d'une manière ou d'une autre.

— Quand tu es partie, je suis devenu à moitié fou, confessa-t-il. J'ai tourné le dos à ma vie, à nos proches, à tout ce qui avait été notre quotidien. Je vis dans une ferme, maintenant. C'est très grand et tout près de l'océan. Quand le brouillard se lève sur les eaux, je pense toujours à toi et aux longues balades que tu aimais faire par temps de pluie. Je ne cherchais plus le bonheur, juste à m'échapper. Mais il m'est tombé dessus, malgré tout. Pas grâce à la terre que je cultive ou aux animaux que j'élève. Elle est arrivée de nulle part et je n'aurais jamais cru qu'on s'entendrait.

« Tu aimerais Lori, j'en suis sûr. Et je sais qu'elle t'aurait aimée, elle aussi. Elle parle sans arrêt et pose tout un tas de questions, même quand je ne veux pas répondre. De fil en aiguille, je lui ai parlé de toi et de nous. Je lui ai tout dit ! Notre rencontre à la fac, les cérémonies d'allumage de l'arbre à Yule Log et aussi cette année où on a gagné un prix de poésie, tu t'en souviens ? Et ma demande en mariage où, par nervosité, j'ai fait tomber la bague dans une bouche d'égout tellement je tremblais.

Soudain, Grayson crut entendre une voix s'élever dans l'air, charriée par les feuilles mortes tourbillonnant autour de lui.

« Elle est jolie ? »

Aussitôt, il se mit à rire... et à pleurer. Oui, cela ressemblait à une question que Leslie aurait pu poser.

— Oui, répondit-il, versant de chaudes larmes en souvenir de la femme qui avait été la sienne pendant si longtemps. Oui, elle est très jolie, Leslie.

Il parla avec elle une heure durant et plus la conversation avançait, plus les nuages bas et gris s'évaporaient, laissant peu à peu la place à un ciel bleu chargé d'espoir qui les baigna tous deux de sa bienveillante lumière.

En cercle avec ses danseurs et danseuses, Lori attendait le lever de rideau du Joyce Theater de New York. Les dernières quarante-huit heures avaient été aussi intenses qu'excitantes.

La chorégraphie prévue par Carter était prête depuis plusieurs mois, mais Lori s'était montrée si inspirée qu'elle en avait improvisé une toute nouvelle.

— Merci, fit-elle à toute la troupe. Merci infiniment de m'avoir permis de vous accompagner et de m'avoir suivie. Je vous aime tous et vous êtes formidables ! Vous m'avez beaucoup, beaucoup apporté. (Elle fit un sourire en coin.) Et maintenant... en scène, et que le charme opère !

Un à un, ils prirent place sur la scène encore plongée dans l'obscurité. Puis, quand les lumières s'allumèrent, la salle comble ne vit pas une troupe de danseurs, mais de merveilleuses fleurs sauvages, tout de rouge, d'orange, de jaune et de violet vêtues. Tout autour d'eux, une herbe verte était soufflée par le vent et l'orchestre joua une mélodie rappelant les vagues de l'océan, les mouettes rieuses et les enfants jouant sur la plage.

Les percussions retentirent, incarnant le tonnerre tonitruant, vite suivies par les lumières de la salle qui évoquèrent une tempête menaçante tandis que de fins petits câbles brillants imitèrent la pluie. Et ainsi, les danseurs, battus par les éléments, emmenèrent le public avec eux, en pleine tempête.

Soudainement, les jeunes fleurs furent arrachées du sol par la puissance des éléments, une par une, jusqu'à ce que celle du milieu, la plus fragile, fût rejointe par une pousse d'herbe haute, plus résistante que toutes les autres.

Le brin d'herbe attira la jeune fleur à lui et entama une danse protectrice, la gardant à l'abri des éléments déchaînés jusqu'à ce que la tempête se calme, lui permettant ainsi de s'envoler, libre, loin de la tourmente.

Et comme elle était belle, s'envolant ainsi sous le soleil, s'épanouissant à chaque rayon qui la berçait de sa chaleur. Chaque fleur, chaque brin d'herbe la regarda s'envoler, heureux de la voir aussi épanouie, telle qu'elle l'avait toujours rêvé !

Le soleil se coucha et les fleurs se refermèrent sur elles-mêmes. Puis la nuit tomba et elles s'ouvrirent à nouveau à la faveur de la lune. Cette fleur qui avait toujours voulu voler, la tempête lui ouvrait de nouveaux horizons.

Elle volerait, c'était certain... Mais elle ne volerait plus seule.

Soudain, le brin d'herbe revint vers elle et ils s'enlacèrent avec amour et autant d'intensité que lorsque la tempête faisait rage.

C'est alors que les lumières balayèrent le premier rang et que Lori, la fleur sauvage, aperçut l'homme superbe qui se tenait au premier rang, le regard fixé sur elle. Grayson était là, entre deux invités en smoking, portant son éternelle tenue de cow-boy, plus viril et flamboyant que jamais.

Cette danse, Lori l'avait conçue en hommage à ses terres et à la passion qu'il avait éveillée en elle. Ce soir, la jeune fleur sauvage ne dansait que pour lui. Elle savait maintenant où était sa place dans ce monde.

Auprès de lui.

À jamais.

Lorsque Lori descendit de scène, Grayson l'attendait dans les coulisses et elle se jeta à son cou.

Durant tout le spectacle, elle lui avait dit *je t'aime* d'au moins une douzaine de manières différentes.

— Je t'aime, lui répondit-il, avec des mots. Tu es tout pour moi. Tout.

Puis, l'entraînant par la main, Lori alla saluer chaque danseur et chaque danseuse de la troupe, félicitant chacun pour leur travail exceptionnel et embarrassant le jeune fermier au passage.

— Je vous présente Grayson ! C'est le fermier le plus canon que vous...

Grayson la fit taire d'un baiser – car c'était bien la seule manière de rabattre le caquet d'une fille pareille ! Qu'une trentaine d'étrangers les regardent faire ne l'inquiétait pas le moins du monde.

Les hourras et les applaudissements fusèrent de toute part et lorsqu'il daigna enfin rompre leur étreinte, Grayson engloba tous les artistes du regard.

— Merci à tous, vous avez été époustouflants ! Je suis conquis !

Soudain, un homme mince en costume cravate bleu surgit dans les coulisses et enlaça Lori.

— Fantastique, Lori ! la complimenta-t-il. C'était fantastique ! Tout le monde ne parle que de toi ! Tu vois, je t'avais dit que tu serais parfaite ! (Il se recula et ses lèvres formèrent un « O » surpris en voyant Grayson.) Mes aïeux ! Mais qui est ce beau colosse pendu à ton bras ?

— Un grand fan, intervint Grayson en lui serrant la main, après un regard de travers à l'intention d'une Lori prête à dire n'importe quoi pour obtenir un nouveau baiser. J'adore votre travail, Carter ! D'autant que vous savez très bien choisir vos chorégraphes.

Les yeux grands comme des soucoupes, Carter remercia Grayson en rougissant. Puis, après une bise dans le vide à chacun, le producteur fila droit vers ses occupations.

Lorsqu'ils furent enfin seuls, Grayson caressa la joue de son adorable petite danseuse.

— Je connais une pizzeria de l'autre côté de la rue, lui dit-il. Jamais tu n'as mangé de pepperoni aussi délicieux !

Lori s'habilla en vitesse et ils sortirent main dans la main, fendant la foule compacte de New York jusqu'à une petite rue isolée. En chemin, ils passèrent devant une bijouterie que Grayson connaissait bien : il y avait acheté des boucles d'oreilles en diamants pour Leslie. Ils allaient souvent manger une pizza après les cours.

Mais sa femme n'était plus un fantôme, dorénavant. Plutôt un ange gardien protecteur avec qui il marchait sereinement.

Grayson avait toujours été un homme mutique, mais il se promit solennellement qu'à partir d'aujourd'hui il dirait toujours tout à Lori et ne dissimulerait rien de ses sentiments pour elle.

— Jamais je n'aurais cru un jour pouvoir être à la fois à la ferme et à New York, déclara-t-il alors qu'ils se régalaient de belles parts de pizza fumantes. Mais en te voyant danser, c'était comme si j'étais à nouveau sur mes terres, au cœur de la tempête, te tenant dans mes bras loin des éléments pour que tu puisses finalement prendre ton envol. Au début, cela m'avait semblé être un véritable paradoxe et j'avais l'impression qu'il serait impossible de trouver un terrain d'entente entre nous.

Il voulait lui dire d'autres choses encore, mais à dire vrai, Grayson n'avait pas l'habitude et les mots se bloquèrent dans sa gorge. Par chance, Lori comprenait toujours ce qu'il voulait exprimer.

— Tu sais, quand j'avais deux ans... (Elle s'interrompit et mordit généreusement dans sa pizza.) Oh, mon Dieu ! Tu avais raison, c'est la meilleure que j'aie jamais mangée ! s'extasia-elle en mâchant avec délice. Je disais donc que quand j'étais petite, je pensais que « impossible » était en fait deux mots que je prononçais « un possible ». D'après maman, je le chantonnais en dansant dans le jardin. « Je suis un possible ! Un possible ! » Toute la famille en devenait folle !

— Oh, j'imagine très bien ! souligna Grayson.

Lori l'apostropha en tirant la langue et reprit :

— Bref, fit-elle en engouffrant ce qui restait de sa pizza. Comment allait-elle, dis-moi ?

Grayson ne fut pas surpris par cette question. Lori avait forcément deviné à quoi le jeune fermier avait été occupé durant la journée. Voilà pourquoi ils étaient parfaitement assortis : l'un ne parlait guère mais l'autre pouvait déchiffrer ses gestes et ses regards pour le comprendre. Égale à elle-même, Lori mentionnait sa visite au cimetière comme un événement naturel. Jamais Grayson n'avait rencontré une personne avec autant de cœur et aussi compréhensive qu'elle.

Il avait bien vu combien les gens l'adoraient. Du plus petit danseur au gros producteur. Même de la graisse plein la bouche, Lori demeurait la personne la plus adorable au monde !

— Elle m'a demandé si tu étais jolie, répondit-il en lui essuyant les commissures des lèvres.

Bien que ravie, la jeune femme ne put dissimuler le voile qui se déposa sur ses yeux.

— Tu as vraiment bon goût en matière de femmes, toi, le complimenta-t-elle en plaisantant.

Grayson n'en avait pas encore terminé avec son passé. Il allait devoir rendre visite aux parents de Leslie dès leur retour d'Europe. Il leur présenterait Lori, puis il retournerait voir Leslie pour lui confier tout ce qu'il ne lui avait pas dit toutes ces années durant et qu'il aurait dû crier au monde entier.

Cette fois, Lori serait à ses côtés et un ange veillerait sur eux deux.

Le jeune fermier voulut prendre une part de pizza mais il n'y en avait déjà plus : Lori avait tout mangé !

— Quoi ? fit-elle d'un air innocent. Tu ne mangeais rien et ça allait refroidir !

Tout en la morigénant, Grayson accepta enfin le compliment de la jeune femme.

C'est vrai que j'ai bon goût en matière de femmes.

26

Grayson ne s’y ferait jamais. Lori était bien trop belle ! Dans l’avion au départ de New York, tous les regards se tournaient vers elle et à la fin du voyage, au moins la moitié des passagers avaient reçu une invitation à venir leur rendre visite à la ferme. La vie avec elle ne serait certes pas de tout repos. Mais comme l’avait si bien dit sa mère : l’amour méritait qu’on subisse parfois toutes les peines du monde.

Décidément, Mary Sullivan était une femme des plus remarquables. Pas étonnant qu’elle soit parvenue à élever huit enfants à elle toute seule ! Le jeune fermier avait hâte de pouvoir la fréquenter davantage et d’apprendre à son contact.

Lori n’avait pas pris la peine de passer chez elle pour récupérer des affaires – « j’ai trop hâte d’être à la ferme », avait-elle dit. « Et puis, à quoi sert d’avoir des grands frères s’ils ne m’aident pas à déménager ? » avait-elle ajouté avec malice. Une fois arrivée à destination, Lori fit un rapide crochet par l’agence de location de voitures pour embrasser sur les lèvres la jeune réceptionniste qui en resta complètement abasourdie.

— Vous aviez raison ! lança Lori. J’adore Pescadero ! (Elle désigna Grayson.) Regardez un peu ce que j’y ai trouvé !

Embarrassé, Grayson aurait volontiers usé de ses dons en baisers pour la faire taire, mais elle semblait tant s’amuser qu’il n’eut pas le cœur à le faire.

Confuse, la jeune femme observa un instant le jeune fermier puis eut un demi-sourire.

— Eh bien ! fit-elle. Moi qui n’en suis jamais revenue qu’avec un sac de carottes et des jolies photos !

Pendant le trajet en camionnette, Lori était en train de chantonner faux les airs de la radio country locale quand soudain, elle aperçut quelque chose.

— Grayson ! hurla-t-elle. Arrête-toi !

Surpris, Grayson freina violemment et, une fois le véhicule à l’arrêt, Lori bondit par la portière et courut vers ce qui semblait être un genre de gros sac plastique blanc.

Grayson sortit à son tour.

— Ne reste pas sur la route ! hurla-t-il, sans résultat jusqu’à ce qu’elle ait enfin récupéré l’objet de cet arrêt impromptu.

Lorsqu’elle se tourna vers lui, Grayson fut surpris par ce qu’elle venait de découvrir.

— Regarde, fit-elle. Un chaton ! Tout doux, fit-elle en le dégageant du sac dans lequel la petite bête s’était empêtrée. Tu es sauvée !

Le jeune fermier observa bien les alentours de la route à deux voies avant de rejoindre sa belle – qui était prise d’une crise d’allergie.

— C'est Pupuce qui nous l'envoie, dit-elle, pleurant et embrassant la tête du petit félin. J'en suis sûre ! On pourrait l'appeler Millie ! Elle a une tête à s'appeler Millie, tu ne trouves pas ?

— Sincèrement ? Il a plutôt une tête à s'appeler Bob.

Lori sourit et pendant un court instant, Grayson pensa avoir obtenu gain de cause, mais ç'aurait été mal connaître Lori Sullivan.

— Allez, viens, Milliebob ! déclara-t-elle. On rentre à la maison !

Durant le reste du trajet, Lori s'entretint avec le chaton, lui vantant les mérites de la ferme dont elle détailla chaque pièce et chaque animal, lui assurant qu'elle y serait comme un coq en pâte. Milliebob... Jamais Grayson ne s'abaisserait à appeler cet animal par ce nom ridicule – sachant qu'il aurait probablement cédé au bout d'une semaine. À peine arrivée à la ferme, Lori descendit de voiture et emmena leur nouveau chaton faire connaissance avec la famille Sullivan porcine.

Plus tard dans la soirée, le couple se promena main dans la main dans les landes.

— Ce que cet endroit m'a manqué, souffla la jeune femme avec aise.

Dire qu'une heure plus tôt, elle était encore couverte de boue ! Mais il avait suffi d'une douche en extérieur – et autres plaisirs – pour la rendre aussi pimpante et présentable qu'à leur arrivée.

Au bout d'un moment, le jeune couple parvint jusqu'à une rangée de chênes qu'ils dépassèrent et ce qu'ils dissimulaient jusque-là aux yeux de Lori lui coupa la chique.

— Mais qu'est-ce que... ?

La jeune femme avait tant manqué à Grayson que ce dernier avait décidé de canaliser sa frustration sur un tout nouveau projet, priant à chaque planche plantée et à chaque clou enfoncé pour que Lori lui revienne au plus vite.

— C'est un studio, expliqua-t-il. Pour toi. Et ta troupe.

Sans crier gare et au comble de la joie, Lori bondit droit dans les bras de Grayson qu'elle entourait de tous ses membres, quand soudain, une lumière presque surnaturelle vint éclairer le ciel nocturne.

— Une étoile filante ! s'extasia la jeune danseuse avec un air enfantin, avant de baisser les yeux vers lui. Qu'est-ce que tu as souhaité ?

Entouré d'herbes folles et de fleurs sauvages, le couple se toisa langoureusement jusqu'à ce que Grayson produise une bague de fiançailles de sa poche.

— Que tu m'appartiennes. Pour toujours.

Et cette nuit-là, Lori promit de lui appartenir le soir même, et le lendemain, et jusqu'au dernier jour de leur vie ensemble. Puis ils dansèrent, sous la coupole étoilée du ciel baigné par la lune.

Trois mois plus tard...

— Bon, fit Lori à Grayson. Tous les Sullivan sont là ! Est-ce que je peux avoir un sac en papier ? Je sens que j’hyperventile.

En effet, tout le clan Sullivan était rassemblé au grand complet ! Frères, sœur, épouses, maris, copains, copines, cousins, cousines, animaux de compagnie et enfants courant en tous sens. Mais peu importait à Grayson. Comme s’ils étaient seuls au monde, il replaça une mèche des cheveux de Lori derrière son oreille et l’attira tout contre lui.

— Pourquoi gâcher ton air ? se moqua-t-il. Il y a bien mieux à faire avec tes lèvres...

Ils s’étaient embrassés un nombre incalculable de fois et pourtant, Lori avait toujours l’impression de revivre leur premier baiser. Hors d’haleine, la jeune femme recroquevilla les orteils dans ses bottes de cow-boy, à nouveau rassérénée par l’amour infini que lui prodiguait son beau fermier.

Lorsqu’il la laissa enfin respirer, Lori se recula légèrement, les synapses en feu.

— Vraiment, c’est adorable que tu aies accepté qu’autant de gens viennent jusqu’à ta ferme.

— *Notre* ferme, corrigea Grayson, caressant une ultime fois ses cheveux avant de descendre le long de ses épaules, puis de ses bras jusqu’à enlacer ses doigts. Et tu sais bien que j’adore ta famille. (Il se tourna vers l’assemblée et abaissa son chapeau afin de se protéger du soleil.) Même si je dois reconnaître qu’ils sont foutrement nombreux !

Sur le parking improvisé qu’ils avaient installé près de la grange, une nouvelle voiture de location se gara. C’était les Tyler, les parents de Grayson. Ce dernier lui serra la main et Lori la porta à ses lèvres.

— Je suis contente qu’ils aient pu venir ! C’est une chance qu’ils aient pu bloquer le week-end !

Sans attendre et sachant qu’ils étaient en sous-nombre par rapport à sa propre famille, Lori se précipita à leur rencontre et leur fit une accolade à chacun.

Elle avait rencontré les Tyler le mois précédent lors d’un voyage à New York et elle avait deviné dès le départ tout l’amour qu’ils portaient à leur fils, même s’ils n’étaient pas très prompts à l’exprimer. Tout comme elle l’avait fait avec Grayson, la jeune femme avait anticipé, et elle accueillit sa famille à bras ouverts – car on ne pouvait pas trop compter sur le jeune fermier pour les effusions, n’est-ce pas ?

Grayson serra la main de son père, Brent, et enlaça Gina, sa mère – un câlin qui dura un brin plus longtemps que celui du mois précédent, remarqua la jeune femme. On dit que les miracles ne naissent pas en une nuit et pourtant, n’était-ce pas ce qui était arrivé entre elle et le jeune homme ? Dans la vie de Lori, tout n’avait toujours été que miracles : l’amour de sa famille, les enfants, sa carrière en pleine croissance, sans oublier cet homme hors du commun dont elle était tombée amoureuse.

Quelques instants plus tard, Mary Sullivan se présenta aux Tyler et, comme chaque fois, elle les mit immédiatement à l’aise.

— Vous avez élevé un fils exceptionnel, les complimentait-elle. Je suis si heureuse qu'ils se soient trouvés, avec Lori !

— Oui, fit Gina Tyler, les larmes aux yeux tandis que son fils embrassait le front de sa future femme. Je dois admettre qu'ils forment un couple idéal.

C'est alors que Lori remarqua que tous les quatre – Mary, Grayson et ses parents – échangeaient un regard complice, comme s'ils étaient au courant d'un secret dont elle ignorait tout.

— Lori chérie, intervint Mary. Es-tu au courant de la surprise que Sophie vous a réservée, à toi et aux filles ? Toute une équipe de maquilleuses et de coiffeuses professionnelles vous attend au studio de danse pour vous pomponner !

— Ça a l'air amusant comme tout, fit Lori avec un enthousiasme exagéré.

Où Sophie avait-elle bien pu piocher cette idée ? Elle qui ne portait jamais de maquillage et dont les cheveux étaient naturellement soyeux et étincelants ?

— Dis-lui qui j'irai plus tard, maman. Je voudrais faire le tour du propriétaire avec les parents de...

Soudain, Grayson l'interrompit avec un baiser, comme à son habitude. Parfois, il arrivait à Lori de raconter sa vie uniquement pour avoir droit à ce genre de traitement.

— Va avec ta mère, ordonna Grayson. Je me charge de la visite.

Initialement, Lori avait pensé que Grayson préférerait qu'elle reste avec eux, au cas où un malaise s'installerait, mais le message était clair : il voulait être un peu seul avec ses parents.

— D'accord.

Mais lorsqu'elle suivit sa mère, Grayson garda sa main prisonnière. Lori se tourna et contempla leurs mains liées, prête à faire une boutade. Grayson affichait un air extrêmement sérieux.

En dehors de l'amour manifeste qu'il ressentait pour elle, plus rien n'exista pendant quelques instants. Si Mary ne l'avait pas prise par la taille, Lori serait restée prisonnière de ce regard sans jamais s'en lasser.

— Tu t'es vraiment trouvé un mari idéal, fit Mary en chemin vers le studio. C'est presque comme s'il avait toujours fait partie de la famille, tu ne trouves pas ?

Ces trois derniers mois, Mary et Grayson s'étaient énormément rapprochés, tissant entre eux un lien très spécial. Probablement car ils avaient tous deux connu la douleur du deuil et pouvaient ainsi se comprendre comme personne d'autre ne le pouvait. Mais c'était encore plus profond que ça. En effet, Grayson était très vite devenu un membre à part entière du clan Sullivan. Il s'était rapproché de chacun de ses frères, jouait avec les enfants et était toujours prêt à donner de sa personne pour aider un Sullivan dans le besoin.

— J'ai hâte qu'on se marie, fit Lori. Je le ferais dès aujourd'hui, si c'était possible !

Les deux femmes pénétrèrent dans le studio, où les meilleures maquilleuses et coiffeuses avec lesquelles Chase avait travaillé étaient déjà à l'œuvre sur Sophie, Megan, Nicola, Chloé, Heather, Vicki, Valentina, et bien sûr Summer. Toute sa jeunesse, Lori avait voulu avoir plus d'une sœur, et aujourd'hui, voilà qu'elle faisait partie d'une véritable sororité. Chacune des femmes que ses grands frères avaient choisies était une personne exceptionnelle.

— Lori ! s'exclama Summer en tapant des mains. Lori est là !

Surprise, sa mère, Megan, se pencha vers sa fille et lui murmura quelque chose à l'oreille. La petite fit semblant de se fermer la bouche avec une fermeture Éclair.

Nicola s'approcha de Lori et lui offrit une coupe de champagne.

— Ta ferme est absolument géniale ! L'endroit rêvé pour une réunion de famille !

Et Nicola s'y connaissait ! Elle qui passait son temps entre les vignobles de Marcus et les plus grandes salles de concert du monde entier, où ce dernier la suivait dès qu'il le pouvait.

— Attends un peu de voir les cochons ! la taquina Lori. Tu n'en reviendras pas en voyant celui qui porte le nom de ton homme ! C'est un véritable berger pour les plus petits !

Lori avait photographié chaque cochon, avait fait encadrer les photos et les avait remises à chaque membre de sa famille. Un sacré petit succès et de belles crises de rire. Les cadres trônaient maintenant fièrement auprès des autres photos de famille.

La jeune danseuse adorait plus que tout être entourée ainsi de sa famille et de ses amis. Cette réunion de famille exceptionnelle serait un de ses souvenirs les plus impérissables, c'était certain – en dessous de sa rencontre avec Grayson, cela allait de soi.

Installée dans un siège, Lori se laissa pomponner et sirota son champagne en tendant l'oreille. La famille parlait chiens, enfants, belles voitures, belles sculptures et tournages frénétiques. Tout n'était que joie et Lori en fut ravie. Cet endroit était vraiment le lieu idéal pour tous se retrouver !

Une fois son maquillage et sa coiffure terminés, Lori pivota sur son siège.

— Waouh, tante Lori ! s'extasia Summer. T'es trop trop belle !

— Toi aussi ! complimenta la jeune femme, attendrie par la plus adorable petite fille du monde. J'adore ta couronne de fleurs sauvages, elle te va à ravir !

Au même moment, la petite fille se tourna vers sa mère qui hocha imperceptiblement la tête. Summer sortit alors quelque chose de derrière son dos.

— Et j'en ai fait une pour toi ! fit-elle, toute fière, en lui présentant une autre couronne de fleurs.

— Oh, chérie, elle est superbe ! s'extasia Lori, au comble du bonheur. Tu la poses sur ma tête ?

Summer s'exécuta et Lori se dépêcha d'aller se mirer dans la glace. Qu'importaient sa belle coiffure et son maquillage digne d'un mannequin ? Cette couronne seule suffisait. Jamais elle ne s'était sentie aussi belle.

Lorsqu'elle se tourna vers les filles, le studio était plongé dans un silence pensif et sa mère n'était plus là. Mais où était-elle donc ?

Toutes ses belles-sœurs et futures belles-sœurs se lançaient des regards complices.

— Bah alors, les filles, qu'est-ce que vous...

Mais Lori ne termina jamais sa phrase. Car sa mère revint au studio en apportant une superbe robe.

Une robe de mariée.

Elle ne lui était pas inconnue. C'était la plus belle robe de mariée au monde, une robe qui lui irait comme un gant : celle que sa mère avait portée le jour de son propre mariage.

Peinant à tenir sur ses jambes, Lori s'agrippa de toutes ses forces à l'accoudoir de son fauteuil, submergée d'émotion.

— Vous... Oh, mon Dieu, souffla-t-elle en se rasant. Vous avez...

Mary sourit de voir sa fille d'ordinaire si bavarde à court de mots.

— Pas nous, corrigea-t-elle. Grayson.

Lori n'était pas une pleurnicheuse, elle ne l'avait jamais été. Mais cette règle d'or, elle l'avait de nombreuses fois brisée ici, à Pescadero – de désespoir devant le comportement de Grayson ou encore à la mort de Puce.

Mais cette fois-ci, plus de tristesse. Lori pleurait de joie.

— Dès ma rencontre avec Grayson, j'ai tout de suite su qu'il était l'homme de ta vie, déclara Mary. Et si j'avais entretenu des doutes, la surprise qu'il a voulu te réserver me les aurait immédiatement enlevés. Seul un homme éprouvant pour toi un amour sincère aurait eu une telle idée, ma chérie.

Sophie approcha, offrit un mouchoir à sa jumelle et lui tendit la main pour l'aider à se lever.

— Ton fiancé t'attend ! déclara-t-elle. Avec une très grande impatience.

Malgré ses larmes, Lori rigola. Toutes les personnes qu'elle aimait le plus au monde étaient rassemblées autour d'elle et toutes étaient venues apporter leur aide à Grayson pour cette étonnante surprise.

Entre rires et larmes, toute la petite troupe s'amassa autour de Lori en un réconfortant câlin collectif.

— Je vous aime toutes, si vous saviez !

La légendaire Lori Sullivan, d'ordinaire inébranlable, tremblait tellement que sa sœur et sa mère durent l'aider à se déshabiller. Elles lui offrirent des talons hauts blancs et une lingerie extrêmement fine assortie à la robe.

Mais la future mariée secoua la tête.

— Je vais éviter les talons. Je veux porter mes bottes.

De nouvelles bottes, blanches et brodées de fleurs sauvages. Lori leva les bras et on l'aida à enfiler la robe de soie et à serrer le corset, puis Sophie posa la couronne de fleurs sur sa tête avant d'essuyer les larmes qui abîmaient son beau maquillage.

Quelqu'un frappa à la porte et Mary alla ouvrir. Marcus entra, habillé d'un très beau smoking de cérémonie et souriant malgré les larmes qui menaçaient dans ses yeux.

— Tu es magnifique, petite sœur. (Il tendit le bras.) Prête à te rendre à l'autel ?

À deux doigts de pleurer à nouveau, Lori posa la main sur le bras de son frère aîné.

— Tu savais, pas vrai ?

— On savait tous, précisa-t-il, replaçant une mèche de ses cheveux derrière son oreille. Tu as eu raison de ne pas renoncer à lui, Lori. À force de lui parler, j'ai compris combien Grayson t'aime, et il représente absolument tout ce que tu as toujours mérité.

Lori enserra alors la silhouette massive de son grand frère. Aucun soutien ne saurait être plus important que le sien. Tous les convives s'écartèrent afin de laisser passer la future mariée, lui cédant le passage vers la cour où on allait célébrer ce mariage imprévu au programme. Grayson était parvenu à monter tout ce petit manège dans son dos, mais s'il avait reçu l'aide de sa famille, cela n'avait rien d'étonnant.

Tandis que Lori et Marcus remontaient la cour jusqu'à l'orchestre jouant une valse – l'orchestre de l'inoubliable bal de Pescadero –, la jeune femme dévisagea chaque membre du clan, venu exprès pour l'occasion des quatre coins du monde.

Puis elle le vit. Lui, l'homme de sa vie, debout à l'autre bout de l'allée jonchée de fleurs sauvages, portant son éternel chapeau, ses bottes et un superbe smoking. Plus rien n'existait, plus rien n'avait d'importance. Son futur mari l'attendait, irradiant d'amour pour elle, et tous ses rêves les plus profonds devinrent réalité. Lori lâcha aussitôt le bras de son grand frère et courut vers Grayson qu'elle enlaça de tout son amour.

Le jeune fermier rit de bon cœur avec elle et la fit tourner, envoyant ses cheveux voler dans l'air. Une danse parfaite ! Leurs lèvres se scellèrent et la foule rassemblée pour l'occasion entra en liesse.

— Je t'aime, lui murmura-t-elle.

— Je t'aime aussi, fit-il tendrement à son oreille. Et tu n'as encore rien vu.

Puis, avec des gestes délicats, il reposa Lori et tous deux se prirent par les mains.

— Je suis ravi de vous accueillir toutes et tous pour ce mariage comme j'en ai peu vu ! débuta le célébrant, provoquant l'hilarité générale. Lori, Grayson, avez-vous quoi que ce soit à déclarer avant que nous ne commençons ?

Lori hocha la tête et s'approcha de Grayson, le regardant droit dans les yeux.

— Je t'aime, déclara-t-elle. Aujourd'hui et à jamais.

Toute sa vie, Lori avait parlé et parlé, comme une vraie pipelette et souvent pour ne rien dire. Mais aujourd'hui, avec sa famille au grand complet pour témoin, la jeune femme se contenta de ces quelques mots à l'intention de son homme. Car c'était tout ce qu'ils avaient besoin de savoir.

Peu surpris de la voir ainsi à court de mots, Grayson sourit d'un air entendu.

— Et vous, Grayson ? reprit le célébrant. Y a-t-il quelque chose que vous souhaiteriez déclarer à votre future épouse ?

— En effet, répondit-il d'une voix suave qui caressa son ouïe avec autant de délicatesse que ses mains le faisaient avec son corps. Lori, quand ta famille et moi-même avons organisé ce mariage, je me suis juré de te faire part du moment exact où je suis tombé amoureux de toi. Mais je me rends compte maintenant que je ne peux pas.

— Non ? fit Lori, dans un silence si complet qu'on aurait entendu une punaise tomber dans l'herbe.

— Non. Car je tombe encore amoureux de toi en ce moment. Chaque instant passé avec toi est un nouveau coup de foudre.

La foule émue s'extasia. « Aaaaah ! » firent-ils. Ou encore « C'est si mignon ! »

— Je suis tombé amoureux de toi lorsque tu as défoncé ma barrière ; quand tu as fait fuir mes poules ; quand tu t'es roulée dans la boue avec les cochons ; quand tu as appris à danser aux habitants de Pescadero ; quand tu t'es occupée de Mo jusqu'au dernier moment, quand elle en avait le plus besoin. (Une larme coula sur la joue de la jeune femme.) Mais plus que tout, tu m'as réappris à aimer, Lori. Et rien que pour ça, je tombe amoureux encore et encore. De toi.

N'y tenant plus, Lori l'embrassa et il lui rendit son baiser. Tous deux échangèrent leurs vœux et leurs alliances. Pour finir, la jeune femme cueillit une fleur sauvage dont elle entoura la bague de son mari.

Cet homme qu'elle avait cru si avare de mots et incapable d'aimer venait de déconstruire toute sa personne face à elle et Lori avait hâte de lui dire, et dans les détails, tout ce qu'elle aimait chez lui et ce qui la faisait elle aussi tomber amoureuse à chaque instant du jour et de la nuit. Mais les mots devraient attendre.

Car après tout, on ne l'avait pas surnommée La Vilaine pour rien, n'est-ce pas ?

Une fois la cérémonie achevée, la jeune mariée entraîna son époux à l'écart, près de la grange où elle lui démontra toute l'étendue de son amour pour lui.

Oui, elle lui appartenait, désormais. Corps... et âme.

Épilogue

Mary Sullivan avait toujours été fière de ses enfants. Pas uniquement pour leur réussite. En fait, tous étaient des êtres humains exceptionnels. La matriarche songea à son bien-aimé Jack et combien il aurait été fier de voir l'une de ses précieuses petites filles se marier.

Pas de larmes ! se morigéna-t-elle. Elle en avait déjà bien assez versé lors de la cérémonie. Il était grand temps maintenant de céder la place à la fête, aux rires et à la joie. Le bonheur était partout dans l'air et il n'y avait qu'à tendre la main pour s'en gorgier.

Sur la piste, Marcus et Nicola dansaient, collés l'un à l'autre. Ils se marieraient plus tard dans l'année au vignoble et Mary avait très promptement proposé de les aider à organiser la cérémonie – leurs déplacements constants ne rendaient pas les choses faciles. La relation qu'entretenaient ces deux-là en laissait plus d'un circonspect. Que faisait une jeune pop-star avec un homme d'affaires aussi mûr ? disait-on. Quelle importance ! Mary n'aurait pu imaginer quelqu'un rendre son aîné plus heureux que la jeune chanteuse.

La matriarche tourna la tête juste à temps pour surprendre son second fils, Smith, volant un baiser à son amoureuse, la belle Valentina. Elle n'en avait jamais fait mention à qui que ce soit, mais Mary avait toujours éprouvé une inquiétude toute particulière pour son Smith. « Quelle vie de luxe il doit mener à Hollywood ! », disait-on. « Quel charmeur il doit être ! » Mais Mary connaissait bien mieux son fils. Plus il devenait connu, plus le comédien s'était tenu à l'écart des potins et, en Valentina, il avait découvert le parti idéal : une femme compréhensive et sans aucun attrait pour les paillettes de la célébrité. Voir son fils aussi en paix, aussi heureux, lui faisait un bien fou.

Soudain, un petit gloussement de bébé attira son attention vers Chase, Chloé et la petite Emma qui s'extasiait sur les cochons de la porcherie. Chase était un père et un mari incroyable et son épouse était plus radieuse que jamais. Son petit doigt lui dit que, sous peu, Emma aurait un petit frère ou une petite sœur.

Au loin, sur la pelouse, Ryan envoyait des balles aux enfants qui couraient les chercher avec l'aide de sa fiancée, Vicky. Dès sa rencontre à un déjeuner avec la jeune adolescente qu'elle était quinze ans plus tôt, Mary avait tout de suite su que ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre. Même s'il leur avait fallu quinze ans de plus pour le comprendre, les voir ensemble était toujours un véritable ravissement pour elle.

À quelques pas de ce match de base-ball impromptu, un attroupement d'invités masculins se pavanaient devant la Ferrari de Zach. À son côté se tenait Atlas, le grand danois de sa fiancée Heather, qui elle-même avait les bras chargés de leur autre petit chien, le caniche Câlinou. Tandis qu'on le complimentait sur son véhicule, Mary vit son fils prendre sa fiancée par la main et murmurer à son oreille quelque chose qui la fit rire. Peu de femmes pouvaient tenir tête au sale caractère de Zach, encore moins

lui mettre la bague au doigt, mais Heather y était parvenue. Cette femme exceptionnelle parvenait à rire de tout et sans arrêt en compagnie de son homme, et comme Mary en était heureuse !

Tandis que Megan, assise sous un arbre, gardait leur petit chiot, Gabe, le jeune pompier, faisait danser la petite Summer sur la piste. La pauvre Megan souffrait depuis quelque temps de nausées dues à sa grossesse mais à la voir sourire, on ne l'aurait absolument pas soupçonné ! Les yeux de Mary s'embruèrent de larmes. Dire que Gabe les avait sauvées toutes les deux d'un incendie mortel. Ces deux-là étaient absolument bénis et Mary avait hâte de faire la connaissance du petit nouveau – ou de la petite nouvelle – qui rejoindrait le clan à Noël prochain.

C'est alors que Sophie et son mari Jake se dirigèrent vers la ferme, les bras chargés de leurs bébés jumeaux et de couches propres. Portant la petite Jackie, Jake plissait le nez. Mary était hilare. Elle en avait changé, des couches, en son temps ! Elle n'oublierait jamais le moment où ces deux-là s'étaient connus, tout jeunes, l'un n'ayant d'yeux que pour l'autre pendant vingt ans. Mais le temps ne fait rien à l'affaire : l'amour est l'amour et on ne peut rien y faire.

Et le tour de Lori était venu. Sa cadette était tombée amoureuse d'un charmant jeune fermier.

Englobant l'assemblée de Sullivan, Mary soupira d'aise. Ils étaient tous venus. Depuis New York, Seattle, Londres, et même d'Australie ! Avec un peu de chance, ils trouveraient tous très bientôt l'amour, eux aussi.

— Salut, beauté ! fit Rafe Sullivan en s'approchant. Un peu de compagnie et de champagne ?

Mary accepta avec joie. Rafe, détective privé à Seattle, était le fils du frère de Jack et probablement le cousin qu'elle avait toujours préféré.

— C'est probablement la meilleure réunion de famille qu'on ait jamais eue ! déclara-t-il. C'est pas souvent qu'on peut voir La Vilaine aussi contente !

Mary partit d'un rire franc.

— En parlant de cela, y aurait-il une personne spéciale dans ta vie, en ce moment ?

Ce fut au tour de Rafe de rire.

— Et si on terminait de marier tes enfants avant de songer à caser mon côté de la famille, qu'en dis-tu ? rétorqua-t-il avec ironie. En plus, maintenant qu'ils ont tous trouvé l'amour et nagent dans le bonheur, ne serait-il pas temps que tu t'y mettes, toi aussi ? fit-il avec un air malicieux.

Quelle question idiote, songea-t-elle en secouant la tête. La matriarche n'avait plus l'âge pour ces choses-là. Mais Rafe était bon détective, elle le savait. Il pouvait déceler tous les indices, même les plus infimes.

— Mary ? Serais-tu en train de rougir, par hasard ? (Elle se couvrit la joue, comme prise sur le vif.) Tu sais, reprit Rafe d'une voix plus douce, si tu as quelqu'un dans ta vie ou en vue, je suis certain que mes chers cousins n'en prendront pas ombrage.

Par chance, l'orchestre vint à son secours en entonnant les premières notes de *Always On My Mind*.

— J'adore cette chanson, déclara-t-elle. C'était notre préférée, à Jack et moi...

Rafe posa son verre et lui offrit sa main.

— Tu sais, je me suis toujours dit que les talents de Lori devaient bien venir de quelque part. Allez, viens, tante Mary ! Accorde-moi cette danse !

Mary accepta cette charmante invitation. Sur la piste de danse, entourée du clan Sullivan au complet, la matriarche se laissa emmener au rythme de la musique.

Celle qui parviendrait un jour à voler le cœur de ce cher cousin Rafe serait une femme comblée ! Aucun doute là-dessus !